



Gemalt von C. Sohn.

Gestochen von J. Felang

SAGAS

RHÉNANES

ou

recueil de plus intéressantes
traditions du Rhin,

traduites de l'allemand,

par

J. C. Saintonges, s^{ior}.
professeur de langue française.

5. Édition.

BIBLIOTECA MUNICIPAL

"ORÍGENES LESSÁ"

Tombo N.º 27293

MAYENCE MUSEU LITERÁRIO

Chez JOSEPH HALENZA, éditeur.

Imprimerie de J. Gottsleben à Mayence.



Préface de l'éditeur.

La grande célébrité qu'à obtenu dans la Germanie cet opuscule romantico-historique en langue allemande, m'a engagé de le publier également en langue française, non seulement pour attirer l'attention de l'étranger sur nos intéressantes traditions populaires du Rhin et de ses environs, mais aussi principalement pour procurer un agréable délassement à M. M. les touristes qui chaque année viennent en foule visiter nos contrées.

Le traducteur tout en suivant littéralement le texte, a su rendre avec autant de précision que d'élégance la pensée de l'auteur, et conserver toutes fois, suivant le génie des deux langues, les beautés de style dont abonde l'original. Pour ne pas entrer dans de plus

amples détails à ce sujet, je me bornerai à donner ici un extrait de la censure qui en a été faite en 1862, par le rédacteur des feuilles littéraires allemandes à Leipzig, et dont la teneur suit :

Parmi les nouveautés littéraires allemandes qui ont paru en 1862, on distingue entr'autres : „Recueil de Sagas rhénanes“ par A. Hermann Bernard de Mayence. Quoique ces traditions soient composées en forme de nouvelles, elles sont traitées avec tant de goût, qu'elles ne perdent en rien de leur origine populaire, et répondent parfaitement dans leur aimable et élégante simplicité au vrai sens de la tradition. Le choix en est excellent, et parmi les sagas qui sont généralement connues, et dont les plus importantes ne pouvaient être exclues, il s'en trouve encore de moins connues qui ne sont pas moins intéressantes, telles que : la noble dame Schwanau ; Adolfseck et Imagina, l'amante de l'empereur Adolphe de Nassau ; l'échelle du diable à Lorch ; le châtelain de Hammerstein, et d'autres que nous avons lues avec beaucoup d'intérêt. Les traditions romanti-historiques qui y sont rapportées, sont extrêmement touchantes ; les principales sont ; Arnold de Walpoden à

Mayence; les templiers à Lahneck; le dernier comte d'Altensée; le maire Gryn de Cologne, ou le matador de Lyons. La plupart de toutes ces traditions, ainsi que les autres matières traitées dans l'oeuvre de Bernard, décèlent par d'agréables anthithèses sous une apparence de sublimité romantique et chevaleresque le véritable heroïsme des citoyens et leur noble courage; ce qui rend sous ce point de vue cet ouvrage d'autant plus recommandable.

En déviation du recueil ordinaire on trouve encore la tradition „des colons de la Judée“ qu'un certain Dalberg Centurion romain transporta à Worms sa patrie, comme part du butin qui lui était échu en partage après la destruction de Jerusalem, puis enfin celle de Jetta à Heidelberg. La prophétesse Jetta est dépeinte comme une jeune fille d'une beauté merveilleuse, à laquelle se présenta un jeune héros pour connaître son sort par les runes. Ils s'amourachèrent l'un de l'autre; mais, Jetta refusa de suivre son amant dans sa demeure en qualité d'épouse. Elle choisit pour paisible retraite l'endroit où la source se divise en cinq branches, et dans les eaux de laquelle, elle consacrait les dons de Hertha. Lorsque le jeune homme revint le lendemain, il

trouva Jetta déchirée par un loup furieux. Hertha avait puni l'infidélité de la prêtresse. Le jeune homme tua le monstre, mais s'il s'est aussi tué lui même, c'est ce dont la sagas ne fait pas mention.

D'après ce court exposé, je laisse au lecteur impartial à juger lui même du mérite de l'ouvrage.

L'éditeur.



INDEX.

	Page.
Strasbourg	3
Schwanau	14
Staufenberg	19
La Chapelle sonnante	31
La Sirène	35
Ybourg	38
Windeck	40
Triefels	46
Heidelberg	60
Auerbach	65
Francfort s. M.	68
La colonie judaïque.	73
La fille du châtelain de Worms	77
Worms	79
Oppenheim	81
Le saut de la jeune fille	87
Mayence	96
Arnaud de Walpode.	99
Les têtes de pierre	110
Iugelheim.	132
Eginhard et Emma	141
Adolphseck	146
Eppenstein	151

	Page.
Falkenstein	154
La tour aux souris	160
Rüdesheim	163
Ehrenfels	166
Rheinstein	169
L'église de Clément.	174
Falkenbourg	179
Heimbourg	193
Lorch	195
Pfalzgrafenstein	201
Gutenfels	205
Schönberg.	213
Lurley.	215
Lore Lay	219
St. Goar	222
Rheinfels, le chat et la souris	225
Les frères	228
Boppard	233
Lahneck	238
Stolzenfels	241
Hammerstein	255
Rolandseck et Nonnenwerth	260
Frédéric et Gela	268
Drachenfels	271
Stromberg	274
Treuensfels	278
Alten-Ahr	283
Cologne	287
Le matador de lions	296
Les chevaux blancs	302



SAGAS

RHÉNANES.



С. А. С.

И. И. А. И. И. И.





Strasbourg.

Il y avait à Strasbourg un mécanicien, qui par un travail constant, avait atteint la plus haute perfection dans son art, et s'était rendu célèbre par ses ouvrages superbes et ingénieux. Il menait une vie très retirée et n'avait pas de plus grand plaisir que celui de ses études et son amour paternel pour sa jolie petite fille, qui depuis la mort de sa mère avait soin du ménage.

Toute la pensée et tous les efforts du maître tendaient à l'amélioration et au sublime de son art; il se mit à travailler, s'enferma et par là se décrédita parmi ses voisins; mais lorsqu'on le vit négliger entièrement son ménage et les soins ordinaires de la vie, c'est alors qu'il perdit tout crédit et qu'on ne parla plus de lui que comme d'un homme fantastique et extravagant. — Chacun croyait, comme c'est la coutume, se fiant sur sa sagesse, pouvoir regarder le maître avec mépris et dire selon la sentence

pharisienne: „je remercie Dieu de ne point lui ressembler.“ — Le maître plongé dans ses études et ses réflexions s'occupait fort peu de ce que les voisins pensaient de lui. Il en était tout autrement de la jeune fille qui voyait avec un chagrin concentré son père devenir de jour en jour plus sombre; ses yeux étaient souvent baignés de larmes et elle priait Dieu pour que son père atteignit promptement le but de ses études et la conclusion de ses pénibles travaux. Parmi les personnes qui fréquentaient la maison du maître, on en distinguait deux qui coopéraient intimement à son sort. L'un était un homme d'âge à la marche traînante, au visage effilé et à l'oeil sournois: il était riche et après des peines indicibles s'était enfiu procuré un avenir à la magistrature. Depuis long-temps il fréquentait le maître, et prétendait à la main de sa fille; mais celle-ci le fuyait, car ses attentions excitaient sa répugnance: en revanche l'autre était d'un caractère enjoué loyal et franc. Il s'était adonné au même art que le maître et venait souvent pour s'entretenir à ce sujet. Cependant il lui était plus agréable de s'asseoir près de la jeune fille des heures entières et de la regarder travailler; lorsqu'il venait à parler de son art et du but qui en était l'objet, que ses yeux s'enflammaient, que ses joues étaient brûlantes et que sa poitrine se gonflait, alors la jeune fille écoutait avec transport ses discours, et souvent elle s'éton-

naît de voir ses mains au repos et que ses yeux étincelants étaient fixés sur le jeune homme. Il n'avait pas encore été question d'amour entr'eux et cependant l'amour régnait déjà à leur insçu dans leurs âmes, et se donnait à connaître à chaque bagatelle; leurs coeurs n'étaient point corrompus et ils ne comprenaient point ce qui se passait en eux; la timidité enchaînait leurs langues, et leurs yeux lançaient à la dérobée des regards qui ne persistaient dans leur achoppement que pour se délivrer des lèvres.

Plusieurs mois s'écoulèrent de la sorte jusqu'à ce qu'un jour le candidat à la magistrature entra avec un sourire gracieux pour annoncer au maître sa réception définitive; il ne put s'empêcher de faire valoir dans des observations circonstanciées son pouvoir actuel, le tout avec cette dissimulation qui résidait dans le fond de son âme. Le maître l'en félicita de tout coeur, en concevant l'espérance que son pouvoir serait consacré à la prospérité de la ville et au bien être de ses concitoyens. Eh bien, cher maître et ami, répliqua le nouveau magistrat, permettez également que je m'affranchisse d'un second désir qui ne me tient pas moins à coeur que le premier. Vous savez, cher maître, que je suis célibataire; des circonstances m'ont empêché de penser plus tôt au mariage, mais à présent que je suis magistrat, je pense pouvoir y songer. Vous me connaissez, maître, je vous ai toujours voulu du

bien, et pour fonder une liaison plus solide entre nous et me rendre heureux, j'ai fait choix de votre petite fille; je ne doute point qu'en ma qualité de magistrat je ne sois bienvenu, et par conséquent je vous demande sa main. Le maître qui pendant la longue déclaration de mariage avait eu le temps de revenir de sa surprise, appela, sans rien répondre sa fille et lui fit part de cette proposition. Guta, c'est le nom de sa fille, pâlit et se refugia avec anxiété dans le sein de son père. Je reviendrai! continua l'épouseur sans faire attention au geste repoussant de la fille. — Réfléchissez, Mademoiselle, je puis vous mettre au nombre des femmes les plus considérées de la ville; j'ai le pouvoir d'aider votre père, et je serais fâché que vous déterminassiez quelque chose qui pût vous faire du tort à vous, et aux vôtres. Adieu je compte sur une réponse favorable!

Il s'inclina à ces mots, lança sur la fille un regard si malicieux et si explicatif qu'elle en frémit, et se serait trouvée mal, si la fierté ne l'eut retenue, et il s'en alla. A peine se fut-il éloigné, que ses forces l'abandonnèrent, elle versa un torrent de larmes et tomba presque évanouie.

Guta, mon enfant, qu'as-tu donc? lui dit doucement son père en lui relevant la tête. Sa proposition t'a-t-elle fait peur? parle franchement, choisis qui tu voudras, et ne fais pas attention à ses menaces occultes, elles sont impuissantes et échoueront contre mes efforts. Quelques se-

maines encore, ajouta-t-il, parlant à lui même et je l'aurai terminé. Gloire et richesses seront mon partage et je pourrai hardiment me mesurer avec le plus riche et le plus considéré de la ville.

Mon père, balbutia Guta, je ne puis l'accepter pour époux ! Cela me répugne d'y penser. Ainsi n'en parlons plus il le verra c'est un fait accompli !

Cependant le maître se trompa. Le galant en apprenant la réponse négative entra en fureur et s'exhala en menaces qui épouvantèrent la fille.

— Oui, vous penserez à moi ! s'écria-t-il en s'éloignant avec tant de précipitation qu'il faillit renverser l'apprenti qui était sur le point d'entrer. Celui-ci arriva fort à propos pour tranquilliser la fille. Il écouta avec une profonde émotion son récit, ses joues s'enflammèrent de courroux, et ses mains se comprimèrent lorsqu'elle parla des menaces que le rebuté avait prononcées contre son père. Mais enfin lorsqu'elle manifesta sa répugnance contre une telle liaison et que ses yeux ruisselèrent de larmes, l'expression de la colère disparut de son visage et fit place à un sentiment plus doux.

De même qu'un fleuve resserré dans son lit brise sa digue et laisse jouer ses flots libres à l'éclat du soleil, ainsi déborde le torrent de l'amour comprimé dans son coeur et se répand en bouillonnant sur ses lèvres.

Guta charmée dans le fond de son coeur et la poitrine oppressée entendit retentir dans son sein le langage de son bien aimé; le chagrin et la douleur disparurent, et un bonheur inexprimable les remplaça.

Que pouvait elle répondre au jeune homme qui lui demandait, si son amour lui était agréable et ce qu'il osait espérer. Ses lèvres restèrent immobiles, mais un tendre regard lui en dit assez, et transporté de joie il la pressa contre son coeur.

Dans l'excès de son bonheur il voulut aussitôt aller trouver le père et lui demander la main de Guta.

Cependant la fille à demi inquiète le retint et dit: N'y va pas! du moins pas à présent, car mon père est encore trop ému de ce qui s'est passé; attendons encore quelques semaines; il mettra fin à ses plans et sera plus sensible à notre amour.

Eh bien s'écria résolument le jeune homme, qu'il me prenne donc chez lui en qualité de compagnon. Laisse moi faire? je l'en supplierai. Il est bon envers moi, et il n'aura aucun prétexte à alléguer contre mes motifs.

En disant ces mots, il quitta la jeune fille et revint quelques moments après tout joyeux, en lui apprenant comment son père l'avait reçu en laissant main libre à son activité.

Vois-tu Guta, je puis déjà maintenant être aux petits soins pour toi. Je serai appliqué, et

si ton père ne réussit pas dans ses plans, son affaire sera du moins assurée.

Les bienheureux s'entretenirent encore longtemps, puis se séparèrent pour commencer le jour suivant, le nouvel ordre de choses.

Plusieurs semaines s'écoulèrent et l'on se félicitait chaque jour du nouvel arrangement domestique. Le jeune homme ainsi qu'elle, savaient toujours apporter quelque nouveau charme à leur relation intime, et le père lui même se sentait plus heureux du bonheur paisible de son entourage. Les sombres rides de l'affliction disparurent de son front, et avec elles les irritations malades de son âme. Cependant une gaieté paisible pénétra dans la maison que des circonstances fâcheuses avaient naguères assombrie, semblable à un rayon du soleil qui dissipant l'air humide d'un appartement sombre, en facilite la respiration à celui qui l'habite.

Un jour que Guta était assidue à son ouvrage duquel elle ne levait les yeux que pour jeter un regard d'amitié sur le jeune homme qui travaillait également avec ardeur, elle entendit tout à coup son père pousser des cris et bientôt après prononcer son nom. Surprise, elle s'empressa d'aller vers lui; le compagnon se leva aussi et s'approcha doucement de la porte par laquelle la fille avait disparu. Il resta stupéfait à la vue de ce qu'il pouvait apercevoir: un mouvement d'horloge artistement construit tournant avec fa-

cilité et flexibilité sur son axe, mettait en mouvement des ouvrages façonnés auxquels il donnait une vie artificielle. Le maître était debout devant l'horloge, la tête nue, les boucles de ses cheveux en désordre, mais sa figure était fière et pleine de dignité. Avec un air de satisfaction il contemplait la marche du cylindre, tandis que son bras entourait la taille svelte de sa fille qui répandait des larmes de joie sur son sein. Plein de respect le jeune homme s'approcha enfin et serra en silence la main qu'on lui présentait; ses yeux étaient fixés sur ce chef-d'oeuvre qui excitait de plus en plus son admiration.

Ce fut un événement remarquable lorsque le maître livra son horloge à la contemplation publique; son nom retentissait dans toutes les bouches, et ceux qui l'avaient le moins estimé, furent les premiers qui lui dispensèrent des éloges. Le temps était alors comme aujourd'hui; les temps, les coutumes et les moeurs peuvent changer, mais jamais les principes fondamentaux qui siègent dans le coeur de l'homme et d'où se développent les caractères, suivant le degré de culture et d'éducation.

Le magistrat se refusa pendant long-temps de reconnaître le chef d'oeuvre qu'il regardait, grâce aux troubles du galant rebuté, comme l'ouvrage de l'imagination oisive d'une tête stérile. Cependant la réputation du maître commença à se répandre au dehors, et même des Bâle il vint

des experts pour examiner le chef-d'oeuvre, et après l'avoir soumis à un examen sérieux ils rendirent justice au maître. Enfin les Bâlois résolurent d'acheter l'horloge et de choisir une aîle de la chapelle du Munster pour la placer. Les Bâlois n'étant pas satisfaits de l'issue de cette affaire proposèrent au maître de leur construire un ouvrage semblable en lui offrant une somme considérable. A peine ce bruit se répandit-il dans le public, qu'une grande agitation se fit sentir parmi les bourgeois qui se prononcèrent hautement contre la proposition de l'étranger. Que sera-ce de la gloire de la ville, si d'autres villes peuvent se flatter de posséder aussi un tel chef d'oeuvre? C'est ainsi que s'exprimaient les improbateurs et principalement parmi eux l'épouseur offensé : non jamais le maître peut construire un second ouvrage ; ce serait une trahison envers la ville ; et il est de notre devoir de l'empêcher. D'après cette opinion les ennemis du maître en vinrent au point de la faire arrêter pour le contraindre à se dédire de sa promesse au Bâlois. On le traduisit devant un tribunal où son ennemi tenait la présidence. Sur la demande qu'on fit au maître de promettre de ne jamais construire un second ouvrage de ce genre, il répondit négativement et résolument : Dieu m'a donné la force, dit-il, d'être agréable aux hommes et utile dans mon art, ce serait une misérable lacheté à moi, de ne pas vouloir faire usage de

cette force, en répondant à vos désirs. Lorsque je me suis donné toutes les peines du monde jour et nuit pour trouver le secret du mouvement, vous m'avez pris pour un insensé, vous m'avez fui, et ce n'est qu'après que les Bâlois m'ont rendu justice que vous êtes venu contempler mon ouvrage. L'amour de ma ville natale m'a engagé à lui donner la préférence; j'ai assez fait pour elle et pour sa gloire, et je ne vois point de crime à rejouir aussi les autres villes par mon art, car l'art est pour les hommes qui sont tous également frères.

Il était debout fier et dans un simple accoutrement vis-à-vis de ses juges fastueux, obligés de baisser les yeux devant son regard loyal et franc. Mais lorsqu'il fut éconduit et que le président put répandre tout le fiel de la haine et de la calomnie, on opina pour le décret qu'il venait de proposer, à savoir de créver les yeux au maître, comme étant le plus sûr garant de l'empêcher désormais de construire une seconde horloge.

L'accusé apprit avec un sourire douloureux l'infâme sentence de ses concitoyens; il ne fit entendre aucun cri d'effroi ou de crainte; sa mine ne démontrait qu'une pitié dédaigneuse. On lui demanda si avant l'exécution du jugement, il avait encore quelque chose à désirer. Après un moment de réflexion, il demanda à subir sa sentence devant son ouvrage auquel il voulait mettre

la dernière main. Sa prière fut exaucée. Le vieillard contempla long-temps et profondément sa production et se réjouit de sa marche. Son ennemi cependant que la vengeance animait à rendre sa victime malheureuse, s'écria malicieusement, qu'il était temps. C'est alors que le maître se révolta et saisissant quelques outils, il détruisit le moteur principal du mouvement, puis se remit entre les mains du bourreau.

Tout d'un coup l'horloge se mit à bruire et à bourdonner; dans cet intervalle la victime éclata d'un rire sardonique, les poids se détachèrent et tombèrent avec fracas sur le plancher, l'horloge sonna faux treize fois, et le dernier son expira comme le soupir d'un mourant; le maître se tenait debout comme un démon de l'exécration et s'écria :

„Réjouissez-vous du chef-d'oeuvre, fiers bourgeois! l'horloge est détruite, ma vengeance est exercée!“

Ceux qui étaient présents furent saisis d'horreur, mais le fidèle compagnon qui était accouru pour aider autant que possible son maître, le conduisit doucement jusque dans les bras de son inconsolable fille.

Après que les premières émotions de l'âme furent apaisées, on réfléchit sur le plan de vie qu'on avait à suivre. Les amants qui avouèrent sans réserve leur inclination, reçurent la bénédiction paternelle, et le bonheur et le contente-

ment qui régnaient dans leur petit cercle, firent endurer avec patience au vieillard la perte de la gloire qu'il aurait pu acquérir dans son art.

Cependant le misérable, dont les discours irritants avaient imposé à la ville le devoir de conjurer contre le plus éminent des citoyens, fut accablé du mépris général et mourut repoussé et maudit de tous ceux qui prononçaient son nom.

L'horloge cessa de marcher jusqu'en 1842 où enfin elle fut entièrement restaurée. A la gloire de l'inventeur se joint celle du renovateur.



Schwanau.



Dans le 14^{ème} siècle il s'éleva une querelle entre les Strasbourgeois et le chevalier Walter de Schwanau, parce que celui-ci avait plusieurs fois causé de grandes pertes au commerce de Strasbourg.

A cette époque les villes étaient obligées d'être sur leur garde et d'entretenir des troupes capables d'inspirer de la crainte aux chevaliers qui se reposaient sur le droit du plus fort. Quoique

les chevaliers pussent séparément mettre en campagne une force assez considérable, ils n'en étaient pas moins obligés d'agir confédérativement, ce qui, comme on le conçoit bien, rendait les guerres plus difficiles.

Le chevalier Walter était un de ces chevaliers qui comptant sur sa force numérique, ne craignait point d'entrer en lice avec une ville comme Strasbourg, et même lorsqu'il apprit que son ennemie avait fait une alliance offensive et défensive avec plusieurs villes suisses, il s'en moqua, car il connaissait le mode de négociation de ces villes et leurs représentants auxquels il avait souvent recours dans l'année, seulement pour décider si l'on devait entrer en négociation. Du reste son château était fortifié, situé sur une colline inaccessible, bien approvisionné et défendu par de lurons aussi téméraires que lui, et à la plupart desquels il avait donné un asile pour les protéger contre les lois. Il ne pensait pas à un siège et dans une sortie il ne doutait pas que les troupes stipendiaires des alliés ne fussent repoussées avec grande perte. Mais les villes s'étaient cette fois déterminées à la guerre avec une prudence discrète et s'étaient confiées à un vieux colonel expérimenté, qui au lieu d'assiéger le fort, résolut de le bloquer et de le prendre par la famine.

Walter se voyant surpris de cette manière, conçut l'idée de renouveler des négociations dont les suites lui pesaient sur le coeur, puisqu'au

commencement il les avait repoussées avec ironie ; ses gens qui par le manque de vivres commençaient déjà à murmurer, le fortifièrent dans sa pensée et il résolut d'envoyer un message pour entamer des négociations.

Mais comme les envoyés des villes qui avaient sommé le chevalier de rendre le fort, avaient été chassés honteusement, de même le message du chevalier fut renvoyé avec mépris, sans avoir pu parler au colonel.

C'est avec une profonde douleur et une rage défaillante que Walter apprit la mauvaise réception de son message, et un trouble sinistre couvrit son front, car il voyait sa ruine et celle de son épouse qu'il aimait tendrement.

La noble Dame qui depuis le commencement de la guerre vivait dans une inquiétude mortelle ; s'affligeait de plus en plus en voyant la profonde tristesse que le chevalier ne pouvait dissimuler. Elle le pressa avec des paroles si tendres et si affectueuses, qu'il lui avoua enfin la réception outrageante qu'on avait faite à son message.

C'est alors qu'une pensée sublime éclaira son âme et une résolution peu commune agitant son cœur, brilla dans ses yeux étincelants.

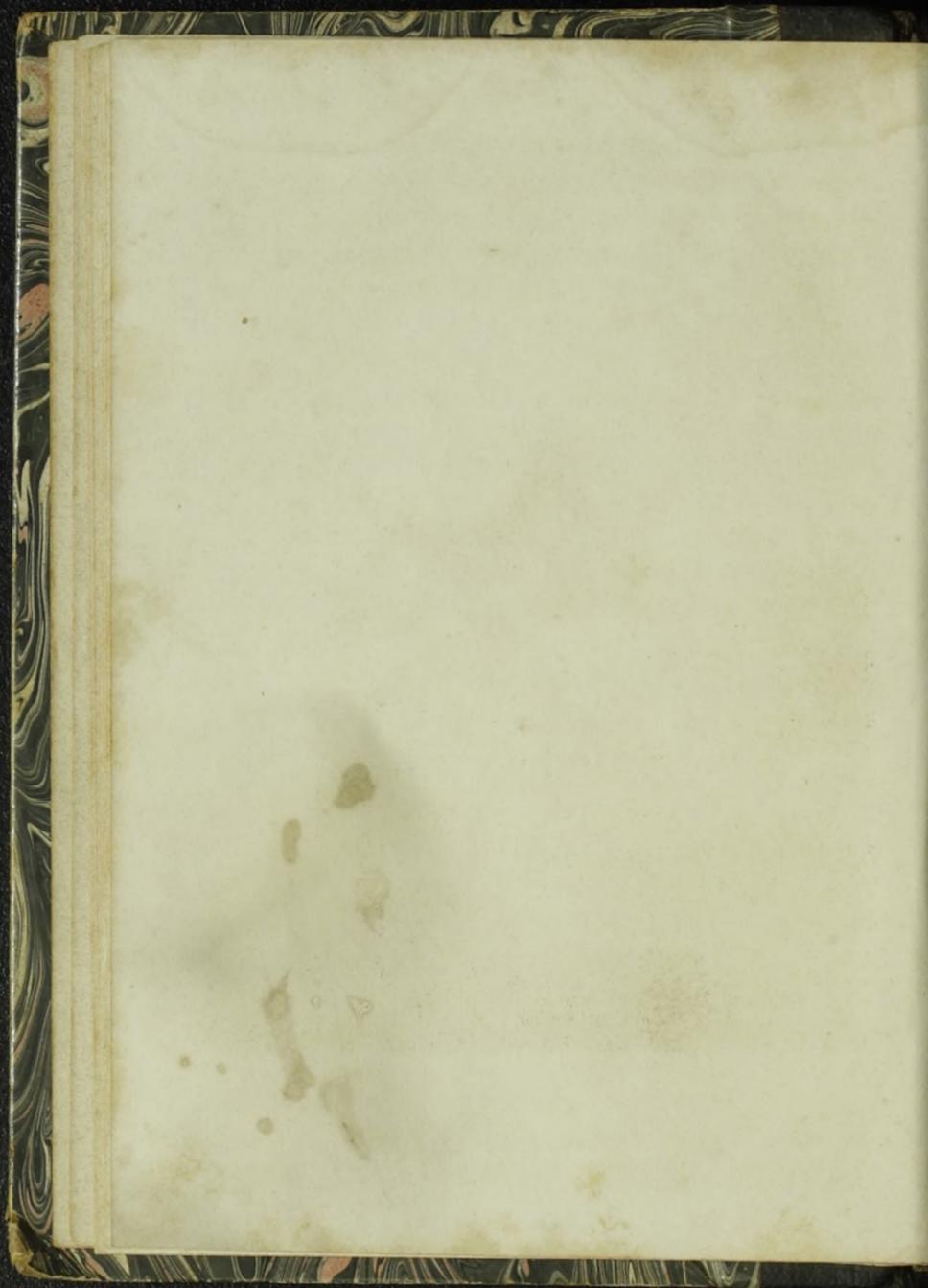
Si toute espérance est perdue, dit elle, il nous reste encore au moins celle de pouvoir me rendre au camp, et d'entrer moi même en négociation. Ne crains pas que je m'humilie, ajouta-t-elle vivement, en voyant le geste négatif

Mann, Halenzas Verlag.

Staupenberg

in einem 27





de son époux ; je sais ce que je dois à nous et à notre nom, mais une femme ne peut pas être reçue avec mépris ; il faut que le colonel m'entende, et il verra qu'il vaut mieux s'arranger à l'amiable que de nous porter à la dernière extrémité. — Crois-moi, il sera assez prudent pour réfléchir là-dessus et mettre un frein à sa haine, en acceptant le certain, plutôt que de compromettre son honneur dans le sort des armes.

Le chevalier voulait parler, mais elle amortit ses paroles par des baisers, et elle le pressa tellement qu'enfin il lui donna, quoiqu'à regret, son consentement. Cette femme déterminée ne tarda pas long-temps à exécuter son plan, car elle craignait que son époux ne vînt à changer d'avis ; elle prit son enfant dans ses bras et se rendit au camp ennemi, mais non pas sans avoir auparavant invoqué la mère de Dieu à son secours.

Le colonel reçut la dame en deuil avec politesse mais froidement ; cependant il ne put résister long-temps aux paroles qui sortaient de ses lèvres comme le soufle brûlant du printemps qui fait fondre la gelée. Son coeur s'ouvrit à la clémence, le colonel se démena comme un possédé, feignant d'entrer dans une grande colère, et accorda enfin à la dame, sortie franche avec tous ses trésors.

Eh bien, prenez tranquillement possession du château ; puisque mon époux est sauvé, répliqua la dame avec des yeux étincelants ; mes trésors

sont mon époux et mon enfant, le reste n'est qu'une bagatelle, je veux bien l'oublier. Chargée de ces trésors, je me retirerai, comptant sur votre parole, et je prierai l'Être suprême de vous accorder sa bénédiction. Je reconnais bien que mon époux s'est fortement compromis envers les villes, et que celles-ci doivent faire tous leurs efforts pour rendre leur ennemi impuissant, et exercer leur vengeance contre celui qui leur a causé tant de dommage. Mais cette vengeance ne peut tomber que sur mon époux en sa qualité de chef, et vous ne voudrez pas rendre nos gens responsables de ce qu'il a commis. En conséquence prenez le château, d'où je sortirai avec mes trésors. Soyez compatissants envers les autres !

La figure troublée du vieux colonel exprimait tour à tour la surprise et l'attendrissement ; cependant ce dernier prévalut et lorsque la noble dame se tut, le vieillard se détourna pour dérober une larme. Il se retourna ensuite avec affabilité, lui présenta la main, et apposa ses lèvres sur le front de l'enfant.

Vous avez triomphé, noble dame, et par vous, votre époux est sauvé. Prenez aussi vos trésors, car je suis bien loin de ne pas savoir apprécier un si grand sacrifice et une si rare fidélité. Le château sera rasé, et quant à la garnison nous ferons pour le mieux

Qui fut dit fut fait. Le chevalier se retira avec sa femme et son enfant en emportant ses trésors. Le château fut démoli, et la garnison pour la plupart employé au service des villes.

Staufenberg.

Pierre de Staufenberg s'étant égaré à la chasse vint accablé de lassitude au pied d'une fontaine située dans une profonde forêt. L'eau ruisselait à travers les feuilles grasses d'herbes bien nourries et entourées d'une molle couche de mousse épaisse.

Le jeune homme était ravi d'avoir trouvé un endroit si charmant, si bien ombragé et qui lui paraissait si propre à pouvoir s'abandonner à l'essor de la fantaisie. Il approcha ses lèvres brûlantes de leau cristalline, puis il fit quelques pas le long du ruisseau pour contempler la place de son épanchement. Tout à coup avec les plus profondes délices du coeur, il vit une charmante fille assise sous un haut chêne dont le pied avait formé un banc de mousse; elle séparait ses cheveux humides pour les tresser. Le jeune homme

surpris par le doux charme de sa vue, pouvait à peine respirer. Son coeur battait sensiblement et ses yeux étaient fixés sur les charmes de l'enfant de la forêt, qui avait innocemment exposé à ses regards ses pieds et son sein nus.

Enfin Pierre l'encouragea et s'avança doucement, car il lui tardait de savoir qui elle était, et pourquoi elle parcourait ainsi seul la forêt. Le faible bruit de ses pas épouvanta la fille; elle regarda et une aimable rougeur couvrit son visage et son sein lorsqu'elle aperçut le jeune homme dont les yeux brûlants d'amour étaient fixés sur elle.

En balbutiant il demanda à la nymphe s'il pouvait rester près d'elle; elle répondit affirmativement, couvrit avec une gracieuse pudeur son sein de ses riches et longues tresses, puis enveloppa ses petits pieds dans les plis de son vêtement blanc comme la neige! c'est alors qu'il s'imagina devoir l'adorer

Il s'étendit sur le tendre gazon près d'elle, appuya sa tête sur sa main et se mit à la contempler. — L'embarras de la fille croissant de plus en plus, l'embellissait encore, en sorte que le jeune homme brûlant d'amour enchaîna son coeur plus fortement à celui de l'aimable et charmante fille.

Sa contemplation lui attira un regard doux et timide mêlé d'amour et de reproche.

Le jeune homme comprit l'inconvenance de son regard, et comme sortant tout à coup d'un songe, il soupira et s'écria :

Pardonnez, si j'ai fixé trop long-temps mes regards sur votre noble et gracieuse physionomie, une rêverie charmante et singulière s'est ourdie dans mon imagination, et il m'a semblé que je fusse le seul qui osât vous regarder ainsi éternellement, comme je l'ai fait ; permettez-moi de réparer ce que j'ai perdu jusqu'ici, recevez d'avance mes remerciements pour avoir consenti que je restasse auprès de vous

Non pas, noble chevalier, reprit affablement la jeune fille, vous êtes maître de ce terrain, et c'est à moi de vous remercier de pouvoir y rester.

Oh que ne puis-je changer cette place en un Eden, afin que vous ne désiriez plus en sortir ! et ne m'est elle pas devenu un Eden, depuis que je vous ai vue, ajouta-t-il en la regardant tendrement ; oh ! ne vous détournez pas, si je ne puis plus retenir les transports de mon coeur. Je vous aime et je serais heureux si vous vouliez m'accorder votre main pour être la maîtresse de ce terrain et de mon château.

Le chevalier auquel cet aveu venait d'échapper, assaillit la jeune fille encore tout émue, de paroles tendres et amoureuses, et elle, pour ne pas fâcher le beau chevalier, ne retira pas sa main qu'il pressait avec ardeur contre son sein et ses lèvres

O ! parlez, sécriat-il, puis-je espérer, ou dois-je craindre ? Pouvez-vous m'aimer ? Délivrez-moi d'un doute qui me rend malheureux.

Je vous aime, balbutia-t-elle doucement, en approchant ses joues de rose vers lui, et en le fixant d'un air bienveillant ; je vous aime déjà depuis plus long-temps que vous ne vous l'imaginez.

Ainsi vous consentez à devenir ma femme ?

Je ne puis vous le dire aujourd'hui ; revenez demain ici, à cette heure ; mais à présent laissez-moi, car mon temps est écoulé.

„Tu reviens et je te reverrai.“ Il se leva promptement et résolument, embrassa sa taille et apposa un baiser sur ses lèvres ; puis il s'en alla précipitamment, car il craignait par un plus long séjour ne pouvoir plus quitter ces lieux.

Le jour suivant, à l'heure fixe, il se rendit à la fontaine, et trouva la bien-aimée parée d'une couronne de muguet ordoriférant. Avec un sourire gracieux et un regard étincelant d'amour, elle lui présenta sa petite main et le fit asseoir auprès d'elle.

Elle lui dit qu'elle était une ondine qui habitait cette fontaine, que déjà de puis long-temps elle avait de l'affection pour lui, et qu'elle regardait comme un grand bonheur d'avoir gagné son amour.

Et si vous désirez-encore, noble chevalier, que je devienne votre épouse, je vous suivrai où vous voudrez, mais à la condition, alors une em-

preinte de mélancolie fanatique couvrit son visage que vous me serez fidèle, car l'infidélité sera la cause de votre mort et de mes peines éternelles.

Fidèle jusqu'à la mort, s'écria le jeune homme avec passion, et la pressant contre son sein, et couvrant sa bouche et ses yeux de baisers ardents. Jamais aucune autre n'aura place dans, mon coeur qui t'appartient et t'appartiendra dans tous les temps!

En silence et sans éclat, la bénédiction nuptiale eut lieu; le vrai bonheur n'a pas besoin de splendeur, car souvent elle couvre le mal intérieur. Le jeune couple se suffisait à lui même; pour lui, le monde avait disparu. Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, et c'était toujours un nouveau bonheur; ils leur semblaient être tous les jours plus jeunes, tous les jours plus amoureux. Lorsqu'un jour un aimable enfant naquit de cette union, c'était une joie à n'en plus finir, et les deux époux sentaient combien ce précieux gage d'amour resserraient encore plus étroitement leur union.

Mais plus le bonheur croît, plus le malheur s'approche!

Tout à coup le bruit se répandit que dans le pays des Francs, une guerre venait d'éclater qui attirait beaucoup de gentilshommes et de chevaliers pour y cueillir des lauriers.

Le chevalier auquel ce bruit était également parvenu aux oreilles, sentit naître le désir des

honneurs dans sa cour, qui lui reprochait de laisser rouiller l'épée de ses ayeux, tandis que les autres chevaliers cherchaient à acquérir de la gloire. Il perdit patience, se tourmenta, et les caresses de sa jeune épouse ne l'enchaînaient plus comme autrefois.

La jeune femme remarqua avec un débit secret, que l'esprit de son époux ne paraissait plus s'accommoder à la vie domestique, quoique cependant elle n'eut cessé d'être heureuse, et que la volonté du chevalier fût de se réunir aux autres au son de la trompette guerrière. Le chevalier qui faisait tous ses efforts pour cacher son violent désir, le trahissait dans certains moments et fortifiait par là, son épouse dans sa résolution. Elle lui présenta un jour un superbe ceinturon qu'elle avait confectionné elle même, et exigea de lui qu'il le portât dans les combats pour se souvenir d'elle.

Tu vas te rendre dans la franconie pour y éprouver dans les plus forts combats l'épée de tes ancêtres. Vois, autant ton absence me sera sensible et douloureuse, autant je désire que tu satisfasses ta passion qui est capable d'ensevelir à jamais notre bonheur. Pars, cher époux, acquiers des lauriers, sois un héros, puis reviens et reconnais que le bonheur que tu goûtes auprès de moi, vaut mieux que celui qu'on pourra t'offrir au loin. Le chevalier touché jusqu'au fond de l'âme, du noble et obligeant sacrifice de son

épouse, l'approcha de son sein et baisa les larmes qui roulaient dans ses yeux.

Merci, merci, dit-il, en l'embrassant de nouveau, tu as lu dans mon âme, et tu sais combien je désire donner satisfaction au nom de mes ayeux et au rang auquel nous appartenons. Je vole au combat et mes armes comme un reproche brillent à mes yeux; j'accepte ton ceinturon comme le présage du bonheur promis, e'est l'amour qui l'a donné et c'est lui qui me ramenera dans tes bras.

Appuyée contre son sein, elle le conduisit au berceau et lui présenta les lèvres de l'enfant à baiser. Cela sera ma consolation pendant ton absence, dit-elle en sanglotant. Ne nous oublie jamais et pense souvent au retour.

Toujours, toujours, jura le chevalier, les yeux baignés des larmes. Jamais je ne t'oublierai, chère épouse, ni toi, ni notre enfant.

Eh bien pars donc et reviens bientôt; tous les soirs je serai à la fenêtre pour attendre ton retour, le coeur rempli d'amour. N'oublie pas que tu m'as épousée, n'oublie pas ce que je t'ai présagé avant de te suivre.

Avec un baiser prolongé le chevalier mit le sceau à sa promesse de fidélité, et s'apprêta pour le départ; son épouse qu'il tenait par la main l'accompagna en silence et avec discrétion. On aurait dit qu'une main invisible apportait l'attirail nécessaire, et tout et ce que le chevalier

avait besoin se trouvait vite et sans peine, ainsi que tout ce que l'attention de son épouse pouvait lui suggérer de prendre. Le chevalier Pierre reconnut en prenant congé, quel trésor il possédait dans une femme aussi paisible, si prévenante et si gracieuse. Si la soif insatiable des honneurs ne se fut emparée de lui, il serait resté dans son château avec une épouse adorée et digne de son amour; mais non, il se sépara après un long congé, de sa femme soumise pour se jeter dans un lieu inconnu que son imagination lui représentait orné de riches tableaux, des pompe, de gloire et de batailles. Devant lui gesticulait ce qu'il désirait, s'il regardait derrière son cheval, il voyait son épouse qui lui faisait signe de revenir. Il fallait que les fossés et les nuits disparussent pour faire place à un tableau de famille plus agréable.

Enfin la forêt lui déroba la vue du château, il éperonna alors son cheval, et s'écria joyeusement; en avant, garçons; devant nous la gloire, derrière nous l'amour; le plus vite que nous parviendrons au premier, plus tôt nous jouirons du second.

Et en avant! s'écrièrent les hommes à moustaches en éperonnant leurs chevaux et s'avancant au grand galop vers le chevalier.

Staufenberg ne fut pas plutôt arrivé en Franconie qu'il se mit lui et ses cavaliers à la disposition d'un du franconien, et se distingua telle-

ment par sa bravoure et sa prudence que le duc désira attacher ce preux et valeureux champion à sa cause. Quels sont les liens qui peuvent le plus engager un chevalier, libre, à échanger la liberté contre un vasselage? se disait souvent en lui même le duc, lorsqu'il remarqua un jour que sa fille cadette regardait le jeune et beau chevalier allemand avec des yeux plus étincelants qu'elle n'avait contume de regarder les autres chevaliers. La chose parut claire au duc; il vit qu'une liaison entre sa fille et le chevalier était le moyen le plus prompt et le plus facile de réaliser ses plans, et il offrit au chevalier en reconnaissance des ses services la main de sa fille dont les atours de la beauté, de la jeunesse et de la haute qualité étaient un brillant phénomène. Le chevalier dont l'esprit simple était déjà ébloui par l'éclat de la cour du prince, reçut cette offre avec le sentiment d'une vanité satisfaite. Il se flattait d'être choisi en qualité d'époux d'une jeune et belle princesse; et devant l'éclat de la couronne qu'elle portait et la pompe qui régnait autour d'elle, l'image de sa vertueuse et chaste épouse s'effaça entièrement de son coeur. Il s'abandonna au tourbillon des plaisirs dans lequel le duc sut l'entraîner, sans qu'il pût s'y opposer, ni qu'il cherchât à faire un retour en lui même. Seulement la nuit lorsque l'oeil n'était plus occupé de l'aspect de la fête, une figure pâle s'emparait de son âme et le regardait fixement et en silence.

d'un air langoureux : et quoi qu'il fit pour détourner de lui cette image, ou pour fuir le regard de sa femme extrêmement affligée, il ne put réussir ; il lui fallut voir toujours dans ses yeux des larmes et non de la colère. Un mécontentement de désespoir s'empara alors de sa personne. Il pensait à la beauté de sa jeune femme, à la gentillesse de son garçon, aux jours paisibles et heureux qu'il avait passés dans son château ; il comparait tout cela à la vie bruyante de la cour, au désir insatiable de plaisirs fatiguants, et il reconnut que son château était un trésor plus estimable que la couronne, même sur la tête de la plus jolie infante. Les meilleures maximes roulaient dans son esprit, il se promettait souvent de retourner au château et de fuir la séduisante cour ; mais aussitôt que le jour paraissait, les images de la nuit disparaissaient à l'éclat du soleil ; la honte de prendre congé le retenait, et par un pouvoir vainqueur, il se trouvait entraîné de nouveau dans le cercle enchanteur de sa jeune fiancée.

C'est ainsi que s'écoulèrent plusieurs semaines dans une lutte de soucis cuisants avec lui même ; le chevalier, devint pâle sombre et distrait, et ne put, même auprès de la princesse, bannir l'oppression de son coeur. Il résolut enfin de consulter un ecclésiastique et de lui confier ses peines et ses inquiétudes.

Un prieur à demi saint, dont le visage joufflu

brillait d'un rouge vermeil, l'écouta avec circonspection; mais au discours du chevalier ses joues s'enflammèrent;

Ainsi vous vous êtes lié à satan, s'écria-t-il effraié, en faisant trois signes de croix; car les anges et les esprits célestes n'engendrent point d'enfants avec les hommes, il n'y a que les esprits infernaux, pour étendre de plus en plus leur puissance sur la terre. — Vous êtes tombé en enfer, et il est de mon devoir de vous bannir du sein de l'église, si vous n'abjurez votre diablesse de femme, et ne vous vous reconciliez avec l'église, sans laquelle je ne puis vous donner l'absolution.

Le chevalier que les paroles du prêtre avaient à demi-réjoui, à demi-effrayé, s'en tint à dire avec un empressement farouche, que sa femme était un être profane auquel il n'était pas obligé d'être fidèle. A demi-convaincu, à demi-étourdi il consentit à l'abjurer, se soumit à une expiation, et le duc mis dans la confiance, fixa le jour où le chevalier délivré de l'exorcisme devait épouser sa fille.

Le jour de la célébration du mariage approchait, et le mécontentement du chevalier croissait de plus en plus, pesait sur lui comme un cauchemar importun, et le regard de sa femme repoussée dans son rêve devenait de plus en plus lamentable.

Pâle, les cheveux épars, le chevalier sortit le matin du camp au jour de la célébration du mariage, et se mit à la fenêtre où le soleil ré-

pandit sur lui sa douce chaleur. Les cloches sonnèrent et les serviteurs entrèrent pour parer le maître. L'oeil hagard et comme abasourdi il laissa faire de lui qu'on voulut. Puis, il monta à cheval et s'empresse suivi d'un troupe de cavaliers richement parés, de gagner la cour du château, sans faire attention, chemin faisant, aux regards scrutateurs des femmes et des filles qui considéraient le chevalier et manifestaient leur opinion à son égard.

Comme un rayon du matin la fiancée vint audevant de lui, vêtue en princesse fiancée, la couronne sur la tête ornée d'un voile odoriférant, qui descendait presque jusqu'à terre. Son sourire ne fit aucune impression sur le coeur du chevalier, et lorsqu'il s'inclina pour lui baiser la main, il lui semble que ses lèvres touchaient une main morte, et il recula épouvanté en chancelant.

Le cortège se mit en marche, il lui fallait traverser un pont sous lequel un torrent roulait paisiblement ses ondes, qui comme à plaisir baignaient et balançaient les fleurs du rivage. Mais un nuage épais s'avança en menaçant d'une tempête, et lorsque le fiancé parut sur le pont, un éclair éblouissant sortit de la nue, un tourbillon de vent l'enveloppa, le tonnerre gronda, et le torrent battit ses ondes écumantes contre les fers des chevaux.

Le cheval du chevalier s'arrêta, et se cabra épouvanté. — Mon rêve! s'écria le chevalier,

dont le visage pâle contrastait singulièrement avec la parure de fiancé. Animé par un farouche désespoir, il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et sauta dans les ondes bouillonnantes.

Le vent s'apaisa, le soleil reparut, et le torrent coula avec moins de fureur sous le pont, sur lequel se trouvait la fiancée tremblante et sa suite.

Dans le même instant où les ondes engloutissaient l'infidèle époux, il s'éleva une furieuse tempête sur Staufenberg, et après qu'elle se fut apaisée, la maîtresse du château et l'enfant avaient disparu; personne ne savait où, mais à minuit on entendit un cri plaintif et un bruit confus d'enfant; du sommet des sapins sourdait le gémissement: malheur, aux infidèles!



La Chapelle sonnante.



Peu de temps après que le christianisme se fut répandu en Allemagne, un hermite s'installa dans une cellule abandonnée près de Gerusbach (sur le chemin entre Gernsbach et le château Eberstein) enseignant,

outre la conduite de sa vie contemplative, la confession de foi aux habitants.

Un soir que les vents orageux sifflaient en gémissant à travers la cîme des chênes et des sapins, et qu'une pluie d'averse fouettait en tombant sur les feuilles, il entendit une voix douce et suppliante, qui implorait sa protection en lui demandant un abri.

Le solitaire regarda, et vit devant sa cellule, une jeune et jolie femme, qui tremblante de froid, cherchait à s'envelopper dans le peu de vêtements qui couvraient à peine sa nudité.

Laissez-moi entrer, dit-elle, et donnez-moi une petite place auprès de votre feu, car je suis fatiguée et transie de froid.

L'ermite laissa entrer avec obligeance l'infortunée dans la cellule, la fit asseoir près du feu pour se sécher et se réchauffer, puis lui offrit du miel et du vin.

Après qu'elle se fut rafraîchie et réchauffée; l'ermite lui demanda d'où elle venait, et ce qui l'avait engagée à sortir par une nuit aussi orageuse.

Un voeu, répondit-elle, poursuivie et repoussée, j'ai été obligée d'abandonner une cellule qui m'était chère, et que j'habitais; je veux y retourner, et y creuser mon tombeau.

Ah! tu es solitaire, et cependant tu parais encore si jeune et si belle, que je t'aurais plutôt prise pour une enfant que pour une femme.

A ces mots, l'ermite s'approcha de la fille, et ses yeux se fixèrent involontairement sur elle, dont il admirait la fraîcheur de la jeunesse.

„Comme toi, je suis aussi accoutumée à vivre dans la forêt, et à servir mes dieux; j'étais consacrée au service de Hertha, mais vous autres chrétiens, qui prêchez l'amour du prochain et exercez l'intolérance, vous m'avez chassée pendant la nuit de ma cellule; malheur! malheur! Hertha me vengera!“

Ainsi tu n'es pas chrétienne? repliqua le moine épouvanté, en s'éloignant involontairement de la payenne assise tranquillement près du feu, et traçant des runes à terre avec la pointe d'un petit bâton.

„Je ne suis point chrétienne, et cela t'épouvante? suis-je moins jeune moins belle que toi? ne suis-je point de chair et de sang comme toi? Vois, c'est ici la cellule qui m'appartenait autrefois, et aujourd'hui je suis obligée d'implorer un asyle; ma main a planté cette mousse, et j'ai confectionné moi-même cet ornement en l'honneur de Hertha; cette cloture te met-elle moins à l'abri, par ce qu'elle était à moi; dors-tu moins paisiblement sur cette couche? ou l'ornement que j'ai moi-même préparé, te plaît-il moins? contemple les étoiles, et tu verras la grandeur et l'éclat du ciel; il y a assez de place pour ton dieu et le mien; pourquoi me poursuis-tu?“

Halte-là, malheureuse, tu t'emportes contre celui qui enseigne l'amour de Dieu et qui mourut sur la croix pour nos péchés.

Cependant il y a une plus grande joie dans le ciel pour un converti que pour cent justes, et Dieu t'a envoyée vers moi, pour délivrer ton coeur et ton âme des peines d'une damnation éternelle.

A ces mots, et après avoir fait une fervente prière il jeta de nouveau ses regards sur la fille et lui parla de la vie, des souffrances et de la mort du sauveur.

Mais son coeur ne sentait pas ce qu'il disait, car la beauté de la jeune fille lui inspirait d'autres sentiments, et troublait son âme; lorsqu'elle s'approcha de plus près de lui, pour en apparence être plus attentive à ses paroles, que sa respiration frôla ses joues et qu'elle apposa sa main sur son sein, alors hors de lui le sang lui bouillonna dans les veines, et la parole expira sur ses lèvres.

La jeune fille convaincue de sa puissance, ne cessa pas de l'attirer de plus en plus dans ses filets, avec une apparence de gestes innocents et enfantins, et lors qu'elle crut l'avoir en son pouvoir, elle exigea qu'il brisât la croix devant laquelle il avait coutume de prier.

Elle sut accompagner ce désir d'une si aimable naïveté, et si bien faire valoir ses charmes, que le moine vaincu et indécis était sur le point de consentir à son exigence; il étendit sa main vers le signe, et au même instant une clochette

se fit entendre au dehors, dont le son réveillant sa conscience, le fit tomber à genoux plein de honte et de repentir, mais lorsqu'il se releva la saga avait disparu.

La clochette qu'une main invisible avait attachée à un buisson et fait sonner, servit à l'hermite d'avertissement contre ses faiblesses dans la cellule, qui depuis reçut le nom de chapelle sonnante.



La Sirène.

Un soir que les garçons et les filles de Seebach s'étaient réunis dans la filature, celles-ci pour tourner le fil de lin qui sert à composer les étoffes de fil, et ceux-là pour taquiner les filles, leur raconter des histoires ou des sornettes, il entra dans la salle une charmante Dame avec un rouet d'ébène, et demanda avec politesse qu'il lui fut permis d'augmenter la société:

Surpris de voir une étrangère qui n'avait pas encore paru, et dont les manières étaient affables, on se resserra, et le fils de la maison lui présenta

un siège de la plus belle chambre, qui avait peu servi, et qui était beaucoup plus beau que tous les autres.

La société d'abord un peu intimidée par l'arrivée de l'étrangère recouvra peu à peu sa gaieté ordinaire. On plaisanta, rit, chanta, et lorsque l'étrangère se fut retirée on la combla d'éloges en rapportant des contes fantastiques et chimérique sur son origine et son habitation.

En général on fut de l'opinion qu'elle descendait du lac de Goblin qui étendait ses sombres eaux profondément au bas de la montagne. Le seul qui n'exprimait aucune opinion, et qui depuis l'apparition et surtout le départ de la jeune dame avait toujours été discret, était le fils de la maison. C'était un beau et modeste jeune homme mieux élevé que ses camarades, vu que son père le plus riche des environs, voulait en faire quelque chose d'extraordinaire: par exemple, un maire, un président &c.; il n'avait pas encore une idée bien claire là-dessus.

Justement à la même heure qu'hier, reparut la jeune dame; elle s'assit après un salut affable, tranquillement dans les rangs, et se mit à filer. Le fils de la maison se plaça vis-à-vis d'elle, dans un coin obscur de la chambre, et ne dit mot. Mais lorsque le regard affable, sincère et confiant de la jeune fille c'arrêtait sur lui en signe d'approbation, c'est seulement alors qu'une rougeur vermeille enflammait ses joues :

Justement à la même heure que la veille, l'étrangère se retira, et dès lors, elle ne manqua pas aucun soir à paraître dans le cercle joyeux, où elle observa toujours exactement l'heure de la retraite, quoique l'on put faire pour l'engager à rester plus long-temps.

Depuis que l'étrangère fréquentait la chambre de la filature, les filles avaient redoublé d'ardeur, leur travail était plus fin, leur quenouille plus remplie. Elles étaient aussi plus gaies, et au dire des garçons, plus gentilles et plus aimables.

On aurait dit qu'un éclat de transfiguration sortait de l'étrangère, et ennoblissait ou embellissait tout ce qui l'approchait. On s'accoutumait à voir l'étrangère et on se réjouissait de l'heure où elle venait à paraître. Le fils se réjouissait le plus, car l'heure à laquelle il ne pouvait la voir lui semblait ne pas exister. Il pâlisait visiblement, et ce n'est seulement que quand elle entraît que ses traits s'animaient et ses joues se coloraient.

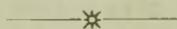
Un soir il prit la résolution de retarder la pendule, pour pouvoir jouir plus long-temps de la vue de la jeune fille. Aussitôt dit, aussitôt fait, et à l'heure fixe, il se faufila pour la suivre.

La fille parut s'être aperçue de l'irrégularité. car avec un empressement marqué elle se retira à l'heure sonnante et se dirigea en toute hâte vers le lac. Le jeune homme la suivit, la vit

plonger dans l'eau et entendit bientôt après un léger murmure que le lac bouillonnait et écumait.

Animé et présageant quelque malheur, il sauta dans l'eau après elle, mais une puissance indicible l'entraîna dans l'abyme où il disparut.

Le jour suivant des bucherons trouvèrent son cadavre, et dans le voisinage, du sang et quelques huppes de cheveux épars sur l'onde. La sirène ne reparut plus.



Ybourg.



Il y a diverses traditions touchant les ruines d'Ybourg, et à la vérité, cette ruine semble tout-à-fait propre à être le séjour de revenants, d'esprits, de lutins et d'autres histoires de ce genre.

Le petit-fils de Gustave Vasa y avait établi en dernier lieu son laboratoire d'alchimie dans lequel il exerçait son art en société avec Pestalozzi. Plus tard les moines ont transporté dans un sac à Ybourg tout les lutins et les esprits, qui résidaient à Bade. C'était un procédé très

naïf pour rendre supportable le choix qu'on avait fait d'Ybourg comme étant le séjour des esprits.

On raconte que de la dernière race qui avait fait construire le château, était sorti un compagnon débauché et libertin, qui avait hypothéqué sa propriété, et se trouvait par là dans un extrême besoin d'argent. Ses créanciers le tourmentaient et lui reprochaient, plus que sa conscience, sa vie débauchée.

Après une de ces scènes ordinaires avec les créanciers, où il ne manque pas de menaces, de jurons et enfin de jérémiades, le chevalier rêva que dans les voûtes sépulchrales de ses ayeux, il avait trouvé un trésor. Le jour suivant il y descendit, rompit les cercueils, et comme il ne trouva rien, il exhala sa bile en imprécations contre l'avarice de ses ayeux. Mais comme il était en train de les maudire à partir de la première génération, il s'éleva du fond des tombeaux, une figure monstre qui semblait monter aux nues, et se disposait avec un rire moqueur à tordre la nuque du chevalier épouvanté.

Le chevalier tomba à genoux, en claquetant des dents, et en invoquant Dieu et tous les saints de venir à son secours, qu'il voulait faire pénitence, porter le cilice, et terminer ses jours en ermite.

A peine le chevalier eut-il émis ce voeu, qu'une voix enfantine sortit d'un des cercueils

ouverts, chassa avec des paroles dures l'esprit malin, et pria le chevalier de songer au salut de son âme, car ses jours étaient comptés.

L'esprit malin s'envola au fracas du tonnerre, et en se retirant lança encore sur le château la foudre, qui fendit une des tours de haut en bas. Le chevalier accomplit son vœu, et il faut espérer qu'il paiera plus exactement cette dette, que celles hypothéquées sur son château.



Windeck.



quatre lieues environ de Bade est situé le château de Windeck, dans lequel git l'âme d'une fille, qui de temps en temps se reproduit sous une forme humaine.

Un jour, un jeune forestier que la chasse avait poussé vers la ruine, vit cette fille qui lui présenta un verre d'un vin délicieux, cette aimable personne fit sur lui une si merveilleuse impression, qu'il revint tous les jours pour la voir encore une fois. Mais comme tous ses efforts

étaient infructueux et qu'il était obligé de retourner tous les jours de plus en plus déçu dans son espoir, il se consuma de chagrin et languit. Il s'établit enfin dans le château, où il menait une vie paisible et chimérique, en sorte que les habitants ne le nommaient plus que les seigneur du château.

Un matin on le trouva mort; ses traits étaient si peu altérés qu'on fut de l'opinion qu'il avait vu la fille du château. Quelques uns ajoutèrent que ses baisers lui avaient oté la vie. Lorsqu'on remarqua à son doigt une petite bague qu'on ne lui avait jamais vue, cette opinion se confirma, et la sainte horreur l'ensevelit dans la crypte en ruine du château, à coté de l'âme de la fiancée.

Non loin dudit château, l'on voit encore aujourd'hui les traces d'un profond fossé, appelé le fossé des poules, et dont la métairie adjacente porte le même nom. De l'origine de ce fossé on raconte qu'un jour les parents d'un doyen de Strasbourg que les Windecks retenaient prisonnier, étaient venus pour obtenir la délivrance de leur oncle; parvenus au district du château, ils rencontrèrent dans le bois une vieille femme qui leur demande avec affabilité, quel était le but de leur voyage. Nous allons au château de Windeck, répondit le plus jeune d'entr'eux, d'un air libre et dégagé. Notre oncle le doyen de Strasbourg, y est retenu prisonnier et nous voulons nous

donner pour otage jusqu'à ce qu'il ait payé sa rançon.

Eh croyez-vous donc que les Windecks vont vous accepter ainsi sans façons pour otage, et comment pourez-vous garçons faibles et délicats comme vous êtes, supporter la captivité dont le château vous menace? eh? puis la vieille contempla d'un air rusé la tournure délicate du jeune homme qui avait de la peine à retenir ses larmes.

Dieu nous aidera, car notre oncle est notre seul appui; il grasséa, puis son frère cadet prit la parole, en disant avec une ingénuité enfantine qu'il voulait défier le chevalier; Oui, je le veux, ajouta le garçon sérieusement, car je suis aussi chevalier et je désire délivrer mon oncle.

Tais-toi, Kuno, ne parle pas si puérilement, il nous faut prier et non braver, répliqua l'ainé.

Ah bah, Emma, tu veux et moi je ne veux pas, reprit avec impétuosité le plus jeune, et par ces paroles il mit dans l'embarras sa sœur travestie, qui s'exprima avec le rouge de la pudeur qui colorait ses joues.

Tu n'as pas besoin de rougir, ma fille, répartit la vieille. L'on voit de suite que tu n'es qu'une fille déguisée, et je veux vous aider, car vous êtes braves et vous me plaisez. Allez au château dites au chevalier que je vous ai envoyés, et annoncez lui que les Strasbourgeois ont résolu d'attaquer son château, qu'il lui faut ouvrir une

tranchée au seul endroit où l'escalade est possible, et comme le temps presse, je vais vous donner quelque chose qui déblaiera le fossé.

A ces mots elle siffla un air bizarre et fantastique, puis une poule grise vint à voler, sur ses épaules.

Tenez, prenez-la et portez-la en bon état au château. Lorsque la nuit sera sombre et que la lune paraîtra, vous la mettrez à l'endroit indiqué et lui laisserez faire le reste. Les enfants se regardèrent tout étonnés. Après que la vieille eut parlé à la poule dans un jargon étranger, elle la leur remit, les salua amicalement, et leur dit en prenant congé. „Prenez bien garde à la poule, et faites comme je vous ai dit.“

La jeune fille travestie se rendit avec ses frères au château, où ils furent présentés au maître, jeune homme élégant, qui les reçut avec affabilité.

La jeune fille balbutia dans un modeste embarras, et pouvait à peine trouver les mots pour se débarrasser de sa demande et de sa commission. Enfin elle prit courage, offrit la poule au chevalier, en le priant de la retenir elle et ses frères en otage à la place de leur oncle qui était prisonnier.

Singulier, répartit le chevalier en apprenant la proposition. Et lorsque le petit avec toute la naïveté de son âge se mit à toucher son ceinturon, et ses armes en manifestant la joie enfantine

qu'il avait, en considérant l'éclat de sa parure, il le prit sur ses bras, et dit au jeune homme de le suivre.

Le doyen ét a it assis dans un appartement sombre, extrêmement dépité de se voir au pouvoir de son adversaire; il parcourait de long en large le petit espace avec impatience, et de mauvaise humeur, et jetait des regards avides au loin par une petite fenêtre grillée.

De cette manière il laissait un libre cours à sa mauvaise humeur et en souhaitant au chevalier tous les tourments de l'enfer, il s'asseyait sur son fauteuil, et se livrait à un travail d'esprit, car quoique prisonnier, on lui avait laissé toute la facilité qu'il pouvait désirer, à l'exception de la liberté.

Le chevalier conduisit les deux garçons à cette cellule, et le coeur de la jeune fille battit avec anxiété lorsqu'ils approchèrent de la porte de la chambre où ils supposaient que leur oncle était enfermé; à peine fut-elle ouverte et aperçurent ils le doyen, que le petit se mit à crier joyeusement en claquant des mains:

„Oncle, oncle, Imma et moi venons pour te délivrer.“

Le chevalier étonné jeta un regard sur la jeune fille confuse, et extrêmement agitée, et comme un rayon lumineux son véritable sexe apparut à ses yeux. Cependant dissimula, et il présenta d'un air affable et gracieux sa main

an doyen qui ne laissait également pas d'être étonné.

Vous avez entendu doyen ? Vous êtes libre si vous m'offrez une rançon et me laissez ceux-ci en otage, que je promets ne pas rendre si tôt. Eh bien charmant garçon, dit-il en riant à la fille embarrassée ; voulez vous entrer chez moi au service des armes ou de l'amour ? Vous me paraissez plus propre au dernier qu'an premier.

Mais lorsque la jeune fille eut jeté sur lui un regard de repoche doux timide, il ne put y tenir plus long-temps, il la pressa contre son sein lui demanda, si à laplace de son oncle, elle voulait rester chez lui.

Il avait sans doute compris une réponse favorable par son silence et les larmes qu'elle versa dans son sein, car il demanda gaiment au doyen d'échanger ses habits de captif contre le surplis, et de leur donner la bénédiction.

Le doyen parut d'abord ne vouloir rien savoir de la chose, mais Imma l'ayant également imploré, il dompta sa mauvaise humeur, et consentit à l'union.

La poule fut mise à l'endroit, que la vieille avait désigné, et lorsque le jour suivant les strasbourgeois avancèrent, ils trouvèrent la nouvelle tranchée remplie de guerriers, et au lieu de combattre ils furent invités aux noces.

Triefels.



Dans le voisinage d'Annweilers est situé sur la cîme d'une montagne de la longue chaîne de monts de la Haardt, le château Triefels où fut renfermé Richard coeur de lion.

C'était par une belle matinée d'été qu'une troupe de chevaliers traversait la Haardt, et cherchait à s'abrêger le chemin par des contes joyeux et plaisants. A leur tête il y avait trois cavaliers qui paraissaient être ostensiblement les chefs, C'étaient de belles et nobles figures dont les regards étincelaient d'un feu guerrier, et qui se trouvaient certainement plus à l'aise sur la selle que dans le château de Frauenburg.

Parmi eux se trouvait le chanteur qui avait quitté sa patrie, pour chercher son ami et son roi dont le retour paraissait être encore différé pour quelque temps.

Un des chevaliers venait de terminer un conte joyeux, qui avait excité le rire de toute la société, lorsque le chanteur arrêta tout a coup son cheval, et se mit à écouter avec toutes les marques de la plus profonde sensation, le chant mélancolique et monotone d'un jeune pâtre. A peine la strophe était-elle achevée, qu'il poussa son cheval vers l'endroit d'où la voix était sortie.

Garçon, s'écria-t-il, chante encore une fois ta petite chanson, et je te donnerai cette pièce d'or que tu vois. Pourquoi pas, Monsieur le chevalier, répartit le garçon avec avidité; c'est une jolie chansonnette, et je la chante avec plaisir; à ces mots il recommença la strophe et vers la fin, le chevalier l'accompagna de sa voix harmonieuse.

Eh bien, dis-moi, garçon, qui t'a appris cette chansonnette, elle me plaît. Je ne puis vous le dire. Monsieur le chevalier, reprit le pâtre en jetant sur lui un regard de méfiance. Je te donnerai encore une pièce d'or, avec la promesse qu'il ne t'arrivera rien, si tu le dis.

Le garçon ébloui par la pièce d'or, s'approcha craintivement du chevalier, tout en regardant avec anxiété autour de lui: et dit: qu'il l'avait entendue chanter à Triefels, lorsqu'il gardait ses brebis.

Grand Dieu! s'écria le chevalier, que tes prodiges sont admirables, et un torrent de larmes coula de ses yeux; il ôta son casque et plein de reconnaissance il adressa une fervente prière au Ciel. Ses compagnons qui l'observaient avec étonnement le surprisent dans cette position; mais avant qu'ils ne pussent lui adresser la parole, il se tourna vers eux avec des yeux étincelants, et s'écria: trouvé, Messieurs, en avant à Triefels! L'enthousiasme du chanteur se communiqua aussitôt à ses compagnons, et tous firent retentir le cri: à Triefels! En peu de mots il expliqua la

découverte qu'il avait faite, dans le jargon d'un pâtre; lorsqu'il eut fini, une joie inexprimable brilla dans leurs yeux, et la tête nue, ils contemplèrent le Ciel avec reconnaissance.

Après que les premières émotions de l'âme furent calmées, l'on se consulta et l'on convint de faire l'inspection d'abord du fort où le garçon devait servir de guide. Une poignée de pièces d'or satisfit le pâtre; les chevaliers et les cavaliers se dirigèrent alors vers Triefels. Chemin faisant, le garçon raconta que le fort était bien gardé et que rarement un étranger pouvait passer le pont. Je ne vous conseille pas d'y aller, ajouta-t-il sérieusement. Le commandant du fort est un grognard qui ne vous laissera pas passer, principalement parce que vous avez tant de cavaliers. Bien, mon ami, en avant, nous ne voulons qu'examiner le fort, et tu nous indiqueras un endroit sûr où nous pourrions trouver un gît. Certainement, que je le puis, Messieurs, car je connais ici toutes les maisons et toutes les cabanes d'alentour.

Tout en s'entretenant ainsi, on arriva au chemin, d'où l'on découvre enfin Triefels, dont les créneaux resplendissent au soleil.

A leur aspect le cortège s'arrêta, et les chevaliers se consultèrent de nouveau.

Je pense, messieurs, qu'il sera plus convenable que j'échange mon vêtement de chevalier contre celui d'un troubadour, et que je cherche à pé-

nétrer dans le fort en qualité de chanteur ambulante. Si comme j'ose l'espérer, notre noble roi et digne maître s'y trouve en qualité de prisonnier, l'œil de l'amitié le découvrira sûrement et trouvera les moyens de le délivrer, mais, vous autres, vous resterez dans le voisinage, afin que je vous aie sous la main, lorsque j'aurai besoin de vous.

A ces mots il se sépara d'eux, et suivi de son écuyer qui portait la harpe, il se dirigea vers le château de Triefels.

Le pâtre avait raison au sujet de ce qu'il avait dit du châtelain, car l'accueil fut peu affable ; mais ce que le garçon n'avait pas dit, et qu'il pouvait l'indemniser en quelque sorte du froid accueil, c'était la présence de la nièce du châtelain que l'on pouvait comparer à un rayon brûlant du soleil en hiver. Elle en vint au point de décider le vieux à offrir l'hospitalité à l'étranger, en le disposant à entendre sa Kyrielle, comme il avait coutume d'appeler son chant ; grâce à sa nature somnolente il s'endormit, et laissa l'étranger seul face à face avec la nièce qui en ressentit un aimable embarras ; cependant elle maîtrisa sa surprise, prit courage et redevint gaie et affable comme auparavant.

Vous paraissez beaucoup aimer la musique, noble dame, dit l'étranger, et il me semble que dans ce fort vous avez peu d'occasion de l'entendre. Hélas oui, reprit la fille avec un soupir

plaintif. Un prisonnier et moi nous sommes les seuls chanteurs dans ce château. et tous les deux nous sommes encore novices.

Un prisonnier, dites vous? Oui, dis-je, et ce doit être un homme de distinction, mais je n'ose en parler, mon oncle pourrait m'entendre et se fâcherait sans doute de mon indiscretion. Oh dites-moi encore quelque chose, reprit le chanteur tout bas, en s'inclinant vers la nièce. Ne pourrais-je pas l'entendre une fois; je voudrais bien entendre chanter un prisonnier qui désire sa liberté.

Eh bien, écoutez cette nuit, car presque toutes les nuits j'entends son chant mélancolique, et chaque fois les larmes me viennent aux yeux.

O charmante et bonne fille; s'écria l'étranger, en portant la main de la nièce à ses lèvres; mais tout d'un coup, comme par réflexion il la laissa aller et baissa les yeux avec autant de confusion que la jeune fille, dans le sein de laquelle se développait un sentiment extraordinaire. Par bonheur pour tous les deux le vieux se réveilla et après un court entretien il se retira, et montra à l'étranger son appartement.

Ce fut avec une singulière émotion qu'il y entra; il était si près de son roi, et ne savait pourtant pas comment il pourrait le délivrer, Il sortit dans la nuit en silence et en méditant: il fit l'inspection du château en cherchant la fatale tour où il soupçonnait que son ami était en-

fermé. Il y avait déjà long-temps qu'il était dans cette situation, lorsque le son d'une voix mâle qui déclamait avec l'expression d'une profonde mélancolie, vint à frapper ses oreilles.

Le chanteur avait écouté attentivement et avec la plus grande émotion, la voix dont le son harmonieux ne lui était pas inconnu. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux et ses mains se pressaient contre sa poitrine oppressée, comme pour comprimer le chagrin cuisant qui brisait son cœur.

Le prisonnier après quelques moments de silence éleva de nouveau la voix, pour d'une autre manière exprimer son ardent désir. Sa tête blanche parut à l'ouverture sombre de la fenêtre de la cellule, et il se tourna vers les étoiles qu'il semblait invoquer.

Etoiles, vous quis fuyez,
attendez, attendez!
recevez ma plainte amère,
et si l'on vous demande après moi,
dites où vous avez vu le roi
captif, et dans la misère.

Mon roi, o mon roi! s'écria en sanglotant le chanteur. O si je pouvais lui faire savoir que ses amis sont près de lui! A! la harpe! s'écria-t-il tout à coup; il la prit, et accompagna en main de maître une romance qu'il avait naguères composée pour son ami.

A peine eut-il fini la première strophe que le prisonnier continua à chanter la romance ; ses yeux planaient sur les alentours pour tâcher de découvrir l'endroit d'où sortaient ces sons qui étaient connus.

Le chanteur qui s'en aperçut, se retira à la distance qui lui parut être convenable à sa sûreté et à celle du roi, en jetant son bonnet en l'air en signe de salut.

Blondel ! fit retentir la voix du prisonnier, mais au lieu de répondre, le chanteur reprit sa harpe, et chanta la romance suivante :

O Richard, ô mon roi
l'univers t'abandonne,
il n'y a plus que moi,
pour sauver ta personne.
Je veux rompre tes fers,
et si j'en ai la chance,
mes chansons et mes vers
fêt'ront ta délivrance.

Blondel songea toute la nuit aux moyens qu'il pourrait employer pour sauver son roi mais quelque peine qu'il se donnât, il ne trouva rien de mieux que d'épier l'occasion où il pourrait prendre le fort d'assaut.

A près avoir combiné ce plan plus mûrement, il résolut de se procurer à tout prix l'entrée du château, et il pensa que le moyen le plus facile pour y réussir, était d'entrer en relation intime avec la nièce dont l'image depuis qu'il l'avait

vue, avait pris place dans son cœur auprès de celle de son ami.

Le lendemain le châtelain le salua avec autant de froideur qu'il l'avait reçu la veille, et ne tarda pas à donner l'ordre à l'étranger de se tenir prêt à partir. D'après cet ordre sévère, le chanteur ne pouvant pas séjourner plus long-temps se prépara au départ; mais avant de monter à cheval, il trouva l'occasion de parler tête à tête à la fille, sur laquelle ses paroles tendres ne laissèrent pas que de faire impression, car lorsqu'en prenant congé d'elle, il lui dit tout bas : à ce soir ! elle balbutia un oui, en lui pressant la main avec tendresse, et une gracieuse confusion se peignit dans tous ses traits.

Blondel qui n'avait pas l'intention de s'éloigner du rayon de la forteresse, descendit dans une auberge située sur la route d'Annweiler, qui lui paraissait un endroit excellent pour ne pas perdre le château de vue.

L'hôte, homme franc et sans cérémonie lui donna son plus bel appartement, et lorsqu'il apprit que le chevalier venait du château, il raconta ingénument tout ce qu'il en savait.

Je suis là en pleine connaissance, dit-il, avec une satisfaction mêlée de vanité; le châtelain et ses frères d'armes viennent souvent ici boire leur vin, et si vous avez envie de les connaître de plus près vous ne pouviez pas mieux tomber, car d'ici à quelques jours, notre nouvel empereur

sera couronné à Francfort, et à cette occasion, la garnison du fort célébrera la fête chez moi.

Cela se recontre fort à propos, répliqua le chanteur, et comme j'ai servi autrefois sous le nouvel empereur, je veux aussi célébrer ce jour mémorable, et payer tout le vin qu'on y consommera. Mais, pour que vous ne débitiez pas votre plus mauvais vin, je vais choisir moi même le meilleur, et le sceller jusqu'audit jour, car on ne doit boire que de bon vin à la santé de l'empereur.

Le traité fut conclu, et le meilleur tonneau de vin fut choisi pour être bu par la garnison du fort au jour du couronnement.

Blondel se retira ensuite pour combiner son plan de délivrance sur la communication qui lui avait été faite, et s'en entendre avec ses compagnons.

Le jour se passa de cette manière et la nuit arriva; alors le chevalier s'enveloppa de son ample manteau et s'achemina vers la montagne pour examiner les fortifications, et satisfaire à un devoir encore plus doux. Après avoir tourné long-temps autur du château, il entonna une de ses chansons, et une fenêtre en saillie s'ouvrit, à laquelle parut une tête de femme qui lui donna un signe d'approbation. La tête disparut aussitôt, cependant pour reparaitre un moment après à une petite porte latérale, qui

de l'intérieur du fort menait directement au grand chemin.

L'aimable fille avait réussi à s'emparer de la clé, ce dont le chanteur se réjouit infiniment; il la pressa contre son cœur et exprima sa reconnaissance par des baisers sans nombre. Ainsi s'écoulèrent des heures entières, et la nièce obligée de se retirer, promit de revenir le jour suivant.

Le jour du couronnement s'approchait; la veille de ce jour, des hommes déguisés se glissèrent à la faveur de la nuit dans une forêt adossée au fort, et campèrent dans d'épais buissons. C'était selon toutes les apparences un assaut projeté, car on entendait le cliquetis des armes qui sortait de ces halliers touffus.

Au château on ignorait tout cela, et personne ne s'imaginait que la forêt servît de retraite à des guerriers qui avaient de bons motifs pour être inaperçus.

Ou se livra à la joie du jour, et le châtelain lui même parut de meilleure humeur qu'à l'ordinaire.

Enfin le pont-levis du fort s'abaissa, et les guerriers se rendirent avec une joie infinie à l'auberge, où le couvert était mis pour eux, et burent dans de brillants gobelets d'étain, le vin généreux qui leur était destiné. Mais lorsque l'hôte leur parla de la générosité du chevalier étranger, en les rendant attentifs à la qualité du vin l'hilarité fut à son comble, et l'on but le

délicieux nectar à pleins verres à la sante de l'empereur et du dispensateur.

Tout en méditant, Blondel se rendit dans cet intervalle à la petite porte où se trouvait tous les soirs son amante. Une profonde excitation d'impatience agitait son cœur, et l'on voyait dans son regard scrutateur fixé de temps à autre sur les murailles, qu'elles renfermaient ce qu'il avait de plus cher : son ami et son amante.

Déjà depuis long temps s'était écoulée l'heure, à laquelle elle avait coutume de paraître et il réfléchissait à ce qu'il devait faire, si contre toute attente elle était retenue, lorsque la porte s'ouvrit, et la bien aimée parut. Elle se jeta dans le sein de son amant, en lui disant que son oncle avait tardé aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire, et qu'au-paravant il s'était assuré si toutes les issues étaient bien gardées. Mais à la petite porte il n'a pas pensé, ajouta-t-elle en riant ; ce qui non plus n'est pas nécessaire, puisque nous la gardons.

Le chanteur prit en suite la fille à part, et lui communiqua en peu de mots le motif qui l'avait amené ici.

Le moment est favorable, dit-il en terminant son récit ; mes guerriers n'attendent que mon signal pour pénétrer dans le fort et délivrer le roi ; retourne avec moi dans ma patrie, et mon amour éternel sera ta récompense.

Au même instant et avant que la fille eut le temps de revenir de sa surprise, il donna un

signal vers la forêt, d'où sortirent des masses obscures qui se précipitèrent sur la porte ouverte.

Ha, traître! c'est ainsi que l'amour t'attire? Pardonnez!

Malheur à moi! Mon oncle; ô mon oncle!

Cet fut en vain que Blondel tacha d'appaiser la fille troublée: elle se détacha et s'enfuit. Le chanteur la suivit, car le signal du combat l'appela à son devoir.

La résistance de peu de guerriers qui gardaient le château pendant l'absence de leurs camarades fut bientôt vaincue. Les épées étincelantes à la main, les agresseurs pénétrèrent dans l'appartement du châtelain, s'emparèrent du trousseau de clés, et ouvrirent les prisons.

Le roi Richard qui avait entendu le cri de guerre de ses Anglais, était dans une agitation joyeuse lorsque la porte s'ouvrit, et que Blondel s'élança dans ses bras. Merci, merci, noble chevalier et amis, dit le roi profondément ému; je n'oublierai jamais votre fidélité et plutôt perdre mon nom que ma reconnaissance pour ce généreux procédé. Mais, à présent, aux armes, aux armes, car ils ne m'auront plus vivant!

Pendant ce discours le châtelain qui dans cette situation avait toujours conservé la mauvaise humeur qui le caractérisait, accourut: je proteste contre ce fait contraire aux droits des nations, s'écria-t-il, en voyant le roi armé, et je vous jure que vous ne sortirez pas sain et sauf de l'Allemagne.

La fille accourut également vers son oncle, en se plaignant de l'action qui avait donné lieu à cette invasion.

Blondel, et le roi lui même qui devinait l'intrigue, cherchèrent à tranquilliser la fille épouvantée. Ses pensées confuses semblaient se rattacher à son oncle qui reçut sa déclaration avec une rage froide et concentrée.

Le bruit de l'invasion du fort se répandit aussitôt dans l'auberge, et fit sortir les guerriers du festin; ils s'empressèrent de venir au secours de leurs camarades, mais arrivés au pied du château, ils se virent empêchés d'entrer, et menacés.

Ils délibérèrent entr'eux sur la manière dont ils devaient s'y prendre, pour leur porter secours, mais le châtelain amené sur la rempart, leur cria de s'éloigner, sans cela qu'on lui trancherait la tête, s'ils ne se retiraient point paisiblement; ce qu'ils firent, et les étrangers sortirent sans obstacle.

Blondel et le roi firent tout leur possible pour engager la fille à les suivre. Elle s'y refusa constamment et se sépara à jamais de celui qui avait abusé de son amour pour effectuer une trahison. Le cœur navré de douleur, il fallut s'en séparer, cependant il lui laissa une bague d'or, et une chaîne pour lui rappeler qu'il penserait éternellement à elle.

Bien des années s'étaient écoulées, lorsque par une belle matinée d'été, un cavalier vint par le même chemin que les Anglais avaient pris, en venant délivrer leur roi. Sur un terrain sablonneux et rougeâtre il arrêta son cheval, essuya ses cheveux gris et dit : c'est ici que le pâtre a chanté, et à cette place se rattache le commencement du plus grand bonheur et du plus profond chagrin que j'aie jamais ressentis de ma vie. A ces mots il tomba dans une rêverie mélancolique, d'où le tira une voix qui chanta les strophes que le roi Richard avait jadis chantées à Triefels.

Le vieillard continua et une larme coula la long de ses joues et se perdit dans sa barbe.

Le cheval poursuivit lentement sa marche sur le chemin de Triefels.

Arrivé à l'auberge, où les guerriers du fort avaient naguères célébré la fête du couronnement de leur nouvel empereur, il descendit de cheval et demanda un appartement.

Par hasard on lui donna le même appartement qu'il avait habité autrefois, et lorsque plein d'étonnement et d'attendrissement, il l'examina de plus près ainsi que le visage de l'hôte, qui lui vantait ses prouesses, il reconnut le pâtre que son or avait mis dans la position d'acquérir l'auberge :

Le veillard dans lequel le lecteur aura sans doute reconnu Blondel, s'informa avec intérêt du

vieux châtelain et de sa nièce, et il opprit que le premier après la fuite du roi était mort de chagrin, et que sa fille était entrée dans le couvent d'Eberstein environ une lieue et demie de Bade.



Heidelberg.



Quiconque visitera le château et les environs de Heidelberg, dont la situation est des plus charmantes, trouvera que, le nom d'une ancienne prophétesse teutonique est enchaîné à diverses places.

Le Jettebuhl, le puits du loup, et le lieu où se trouvait autrefois le temple de Jetta, et aujourd'hui l'édifice de Frédéric, sont tous des monuments qui rappellent à son souvenir à sa fin tragique.

Elle est conservée par la tradition suivante. Une belle prophétesse s'était établie dans le bois sacré de Hertha, et par ses conseils et ses sages maximes rendait les habitants heureux.

Elle était belle comme une jeune fille de Wallhallas, et un calme doux et parfait rayonnait

dans ses yeux bleus, en sorte que lorsqu'on la voyait on, se sentait saisi de respect et d'admiration.

La réputation de sa sagesse et de l'infailibilité de ses runes, se répandit dans tous les environs, même dans les cantons lointains, et attira beaucoup d'hommes et de jeunes gens qui accoururent pour apprendre de sa bouche le secret de l'avenir.

Bien des jeunes gens l'auraient emmenée dans la maison paternelle en qualité d'épouse, mais personne ne s'avisait de montrer près d'elle un désir effréné, car son maintien était sérieux, et elle inspirait un si grand respect dans sa solitude, qu'on ne pouvait l'approcher qu'avec une grande retenue.

Un jour qu'elle était plongée dans ses réflexions visionnaires, assise sur les degrés de l'autel, sur lequel elle venait d'allumer un petit feu, qui jetait une clarté fantasque sur elle, et les arbres d'alentour, elle entendit dans les bosquet un bruit de pas précipités, et un jeune et noble héros parut à ses yeux.

Tu as le don, dit-il, de lire dans tes runes le sort des hommes, et je viens pour apprendre le mien de ta bouche.

La prophétesse tirée de sa rêverie, leva les yeux vers lui, et lorsque ses regards rencontrèrent les siens, son visage se couvrit d'une gracieuse confusion, sans cependant qu'il s'en aperçut.

Le jeune homme était également en extase, jamais la beauté d'une femme et la puissance de ses regards n'avaient fait sur lui une aussi forte impression, que celles de la prophétesse, et en proie à la plus douce émotion, il était debout devant elle sans pouvoir parler.

Ils restèrent ainsi long-temps silencieux et profondément émus

La prophétesse un peu revenue à elle, prit la parole en ces termes :

Jeune homme, tu viens à l'heure, où l'esprit de divination s'est éloigné de moi, et où il me faut faire un sacrifice à Hertha, pour qu'elle m'interprète le secret de mes runes; reviens demain, alors je te répondrai; aujourd'hui, cela m'est impossible.

Bien, je revinndrai demain, et je reviendrai joyeux, car je laisse plus que l'avenir me promet. Sans attendre la réponse de la prophétesse, il se retira précipitamment. Mais dans l'obscurité des chênes et favorisé par leur ombrage, il regarda derrière lui et contempla encore une fois cette charmante beauté

Il revint le jour suivant, et trouva la prophétesse dans la même position que la veille

Il s'approcha d'elle plein de respect, mit un genou à terre et porta le bord de son vêtement à ses lèvres.

La prophétesse le laissa faire, et une douce tendresse se peignit dans ses yeux, en contem-

plant la vénération du jeune homme. Elle posa sa main sur sa tête comme pour lui donner la bénédiction, et lui demanda tout bas d'une voix tremblante et entrecoupée.

Es-tu venu pour entendre ton sort ?

Non pas de la prophétesse, répondit le jeune homme, mais bien de la jeune femme que j'aime, ajouta-t-il à voix basse.

La jeune fille ne se fâcha pas, même lorsqu'il porta sa main à ses lèvres, et qu'il la regarda en suppliant, il la vit faire un retour sur elle même et pleurer en silence.

Hertha me punira, de ne pas mieux lui conserver mon cœur; qu'elle me pardonne, j'aime!

Tu aimes et c'est moi, s'écria joyeusement le bienheureux. O excellente créature, comment puis-je payer cet aveu de retour, et t'exprimer ma reconnaissance pour le bonheur que tu m'offres. Oh ne crains pas que Hertha me maudisse, car je suis fort et les dieux connaissent mon courage dans les combats; mais toi, ajouta-t-il, en l'entre-lassant entr ses bras, viens dans mon habitation, tu m'apporteras ta bénédiction, et moi je te rendrai aussi heureuse qu'il est permis à un cœur aimant; Freya menagera nos jours, et Hertha se conciliera par un sacrifice.

Cependant pas répliqua la prophétesse, avec un léger hochement de tête.

Le voile de la nuit doit couvrir notre amour, car jamais, une prêtresse de Hertha ne peut de-

venir la femme, ou la compagne d'un homme. Si tu m'aimes reviens souvent, très souvent ici, et pour que personne ne nous surprenne, viens me trouver à la fontaine qui se partage en cinq parties, et forme cinq étangs, dans l'eau desquels je consacre les dons de Hertha ; là nous sommes à l'abri des regards indiscrets, et nous pouvons jouir paisiblement de notre amour.

Le jeune homme reconnaissant, promit de venir et se retira enfin à la prière de la prophétesse, dans l'espoir de la revoir le lendemain.

A la tombée de la nuit du jour suivant, il se rendit en toute hâte au lieu indiqué, en rappelant à son esprit, chemin faisant, les images riantes que son amour lui représentait.

Arrivé à la fontaine, il vit avec effroi, son amante étendue sur le terrain et un loup en furie qui en déchirait le sein, et s'abreuvait du sang qui en jaillissait.

Avec un cri farouche de désespoir, il s'élança, sur le monstre, lui plongea son épée dans la gneule, et il expira à l'instant. Accablé de douleur, il releva la tête de son amante et prononça son nom ; Hertha, avait inutilement puni l'infidèle prêtresse.





Auerbach.

Comme on est disposé à supposer qu'il y a des trésors cachés dans les anciens forts ou châteaux, on croit aussi pouvoir y découvrir des caves comblées, vu que d'ancienne date, on a toujours révééré le vin comme un grand trésor et un don précieux des dieux.

Le Grecs et les Romains lui donnaient un dieu particulier, les poètes le chantaient, et les autres humains le fêtaient ce qui ne laissait pas d'être des occupations agréables, Une cave à vin est une chose aussi utile qu'agréable, et dont l'esprit du peuple ne pouvait se d'efendre de s'en emparer, pour faire gogaille, si ce n'est en réalité, du moins en songe.

Un paysan doit avoir été un jour animé du même esprit, lorsqu'à la vue d'un château et des vignobles y attenants il s'écria douloureusement: ah! si l'on avait ce qui a été détruit ou comblé dans l'ancien temps! Un vieux homme avec un tablier de tonnèlier devant lui l'entendit, et lui sourit d'un air affable, moqueur et avide de vin

Tu voudrais bien goûter le vin du seigneur, n'est-ce pas, ah! ah! et bien, je vais satisfaire ton désir, viens et jasons une petite heure.

Allez en avant, mon cher monsieur, je vous suis; car je ne refuse pas ce que l'on m'offre si obligeamment.

A ces mots le paysan ouvrit les organes de l'odorat et flaira avec une satisfaction intérieure. La douce vapeur du nectar sourdit en lui, et enivra d'avance ses sens. Le tonnèlier marcha à travers des espaliers de vigne, des buissons, des débris de murailles, jusques à la porte d'une cave à demi-délabrée, et invita le paysan à descendre avec lui les degrés avariés, et en partie convertis d'une mousse grisâtre.

Une fois dans la cave, il prit une lanterne, un lévier, un bocal et conduisit l'hôte à travers un terrain humide et glissant dans l'obscurité d'une longue voûte, qui retentissait d'un bruit sourd.

A peine eurent-ils fait quelques pas, qu'à la lueur de la lumière on vit s'élever dans l'obscurité un tonneau monstre, et le tonnèlier se mit à raconter avec délices, comme ils étaient parvenus maintenant dans son royaume, où les sujets attendaient de lui en paix leur délivrance. En même temps il tint sa lumière, de manière à ce que son hôte put voir dans la profondeur de la cave la longue rangée de tonneaux dont le dernier disparaissait dans l'obscurité.

Dieu-puissant, s'écria le paysan tout à la fois

étonné et réjoui, et en battant des mains; eh! je n'ai jamais vu une aussi charmante, réunion, des plus beaux dons de Dieu, et les tonneaux reluisent comme l'or pur.

Oui, vois-tu, dit en souriant le tonnèlier, cela vient de ce que le vin a établi lui même ses tonneaux, car ceux que les hommes lui ont construits, sont pourris déjà depuis long-temps; mais viens, ce n'est pas assez de voir, il faut aussi le déguster, et alors tu avoueras, que rien ne peut être comparé à mon vin. A ces mots il fit jouer la pompe, remplit le bocal et but à la santé du paysan. Celui-ci avala à longs traits le liquide odoriférant, et lorsqu'il eut vidé le bocal, il claqueta avec la langue et se lécha les lèvres.

Voilà un vin, balbutia-t-il, tout enchanté; il me faut le louer; je n'en ai pas encore bu de meilleur; il est excellent!

Viens, il sera encore meilleur, celui-ci n'est que la lie du peuple, plus loin sont les grands seigneurs.

Ils allèrent ainsi de tonneau en tonneau, et cela ne dura pas long-temps que le paysan se mit à pleurer et hurler, embrassa les tonneaux, les baisa, et en devint tout à fait amoureux; mais le tonnèlier riait et disait à chaque bocal: ce n'est encore rien, cela sera encore meilleur.

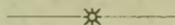
Et cela devint meilleur, car lorsque le paysan eut examiné le dernier tonneau, duquel il se fit remplir encore un bocal, ses larmes coulèrent

en abondance ; il chancela tout à coup, puis tomba dans une profonde léthargie.

Le lendemain matin lorsqu'il se réveilla, il gisait derrière la ruine dans un borbier, et lorsqu'il se leva ivre de sommeil, après avoir cuvé son vin, il chercha l'entrée de la cave, mais en vain, il ne put jamais la trouver.

Bien des personnes l'ont cherchée, mais personne ne l'a trouvée.

Quelques uns ont senti l'odorat d'une si douce vapeur vineuse que l'eau leur en vint à la bouche en s'écriant le tonnellerie déguste les vins !



Francfort ^{s.} M.



au bout de la rue d'Eschenheim à Francfort s'élève une tour à cinq flèches, dont le sommet est orné d'une girouette sur la face de laquelle il y a 9 trous.

La tradition de l'origine de ces trous porte en substance ; qu'un jour un fameux braconnier était prisonnier dans la tour, où il attendait son jugement. Il était connu pour un excellent chasseur, et quoi qu'on ne put lui imputer quelque

mauvaise action, son braconnage cependant suffisait pour décider la haute justice à l'empêcher d'être nuisible.

Sombre et abattu le prisonnier était assis dans sa cellule, le dos tourné au rayon du soleil qui entrait par la fenêtre grillée, et semblait vouloir l'attirer dans les campagnes vertes, où tout était en mouvement, et animé par la douce chaleur du soleil. Le soleil et le chasseur se connaissaient et étaient de vieux amis, et comme celui-ci ne voulait pas se tourner, le rayon pâlit visiblement et se retira par la fenêtre en montant lentement et tristement la muraille.

Le prisonnier mécontent de lui même, et du monde entier, se jeta sur son grabat pour tâcher de dormir; il s'endormit, et semblait être en proie à des songes agréables, car l'expression de la joie se peignait dans tout ses traits; mais tout d'un coup, ils se décomposèrent, puis il se démena des pieds et des mains en gémissant et grinçant des dents: ah! misérables, c'était un piège! Alort ses traits décomposés exprimèrent une tristesse douloureuse, et se contractèrent encore une fois, en marmottant quelque chose d'indistinct, il se roula sur son lit désespéré. comme s'il était dans l'attente d'une grande peine de coeur, mais cet accent de désespoir disparut bientôt, et fit place à une courageuse résolution qui se peignit dans tous ses traits, et éleva son cœur fier de la conviction de sa force intérieure.

Dans ce moment la porte de la prison s'ouvrit, et l'huissier le tira rudement du sommeil, d'où il sortit tout étourdi, sans pouvoir se rappeler de suite où il se trouvait.

Cependant il ne tarda pas à s'en apercevoir, car deux officiers de justice étaient devant lui, et lui lurent son jugement portant peine de mort.

C'est une honte à vous, messieurs, dit le chasseur après avoir entendu la sentence, car je n'ai rien fait, sinon de tuer les animaux que Dieu nous a donnés, pour gagner ma vie. Un animal est toujours un animal, et vouloir tuer un homme pour lui, c'est un forfait que Dieu ne permet pas.

Vous êtes connu pour un chasseur dangereux, lui répliqua un des officiers de justice, vos confrères et le comité de chasseur vous accusent d'un pacte avec satan, et que vous vous servez de balles enchantées.

C'est une imposture, et pour preuve de ce que j'avance, je m'offre de tirer avec mon arquebuse, aux yeux de tout le monde, et avec de la poudre et du plomb bénits neuf balles dans la girouette de la tour, qui formeront un nombre.

Si vous pouvez exécuter cela, il n'y a pas de doute que vous détruisez la cause principale de votre condamnation ; mais réfléchissez ; que vous n'avanciez pas des choses qui tournent à votre dérision.

Je le puis, répondit fièrement le chasseur, car je suis innocent, et à l'exception de quelques coups de folie, je n'ai aucun crime à me reprocher.

La publication de cet événement se répandit dans la ville avec la promptitude de l'éclair, et les bourgeois ainsi que ceux qui avaient pris intérêt au sort du courageux chasseur, et à la confiance étonnante qu'il mettait dans son adresse, se rendirent à la salle de conseil et demandèrent qu'on pardonnât au chasseur, s'il persistait dans sa prétention.

On fit savoir au chasseur, que le Conseil de justice voulait voir son adresse, et qu'il serait pardonné et entièrement libre, s'il venait à accomplir sa promesse.

Mais que si une balle n'atteignait pas le but, ou qu'elle ne se joignit pas aux autres, pour former le nombre, alors il lui faudrait infailliblement subir sa sentence.

Le chasseur y consentit, et le jour suivant fut fixé pour expérimenter son adresse.

Une foule immense de peuple accourut le lendemain au pied de la tour, qui était alors encore jointe au rempart de la ville; la confrérie des chasseurs se plaça sur le rempart, et le chef se disposait à fondre les balles qui devaient décider du sort du chasseur. On l'amena enfin, accompagné d'un père qui lui dit dans sa conscience, de ne pas éprouver Dieu, si son adresse n'émanait pas de lui, mais bien de l'aide de Satan.

Prenez patience, père vénérable, répliqua le chasseur, avec le secours de Dieu et de St. Hubert, j'écrirai la réponse là-bas sur la plaque de tôle du drapeau.

Le chef alors chargea l'arquebuse du prisonnier et la lui remit.

Un silence morne régnait parmi les spectateurs, lorsqu'il saisit l'arquebuse et mit en joue; et lorsque le fracas de la girouette qui tournait en gémmissant, annonça qu'il avait atteint le but, et que l'on vit briller le trou dans la plaque du drapeau, alors des cris de joie rententirent dans les airs, et les bonnets et les chapeaux planèrent au dessus des têtes de la foule assemblée.

Le chasseur mit de nouveau en joue; tout était en silence. La girouette tourna au bruit du coup, et un second trou brilla et fut applaudi avec une allégresse infinie.

Le chasseur tira neuf fois, et neuf fois la balle suivit la direction que l'adroit chasseur savait donner à son arme; lorsqu'à la dernière balle le nombre neuf fut formé, il se prosterna, et tous les spectateurs la tête nue prièrent avec lui du fond de leur cœur.

Richement récompensé, il sortit le soir du même jour par la porte qui avait été témoin de son adresse; il se comporta bravement, et devint un forestier généralement estimé. Mais il ne retourna plus jamais à Francfort, car cette ville lui était devenue en horreur.





La colonie judaïque.

Parmi les troupes romaines qui détruisirent Jérusalem, il y avait aussi un certain monsieur de Dalberg, dont le château primitif à Hemsheim, près de Worms, est encore habité aujourd'hui par ses descendants : à la vérité il a été par le temps reconstruit peu à peu, agrandi et embelli ; cependant quant à ce qui suit, l'endroit suffit, car la tradition n'a point de rapport, ni au château, ni à son sort.

Le dit Dalberg était centurion, et après l'assaut il reçut pour sa part de butin, un certain nombre de prisonniers juifs, qu'il fit transporter dans sa patrie pour les y coloniser.

Ce furent les premiers juifs en Allemagne.

La séparation des ces gens privés tout à coup de leur patrie par cette fatale guerre, fut sans doute douloureuse. Cependant pour ne pas perdre tout souvenir de leur patrie, ils remplirent avec un saint respect des sacs de leur terre, et les emportèrent à l'étranger comme de saintes reliques, pour qu' à leur mort, leurs corps fussent couverts de la terre de leur patrie.

Parmi eux se distinguait un vieillard qui conduisait par la main sa charmante et innocente fille. C'était un homme sage qui avait une grande confiance en Dieu, et lui ainsi que sa fille, ranimaient par leurs actions le courage et l'espérance de leurs co-réligionnaires, en invoquant la toute puissance de Jehova.

L'on ne saurait s'imaginer un plus beau tableau que celui du vieillard tenant par la main la jeune fille. La sérénité de leur visage imprimait tellement le respect, que pendant leur longue traversée, les guerriers prirent un air affable et s'abstinrent de toute plaisanterie choquante.

Peu de temps après l'arrivée des juifs à Worms, Dalberg y vint pour se reposer dans son château des fatigues de la guerre, Dans cette occasion les voisins et ses amis s'empressèrent de venir le voir, pour entendre de sa bouche ses exploits et ceux de l'armée; tous les jours c'étaient des banquets, des chasses et des divertissements de toute espèce.

Parmi les hôtes qui fréquentaient le plus le château du centurion, il y avait un guerrier romain qui appartenait, à une cohorte de Mayence chargée de la garde des frontières contre les Allemands; il était riche, considéré et depuis longtemps lié de la plus intime amitié avec Dalberg: c'était un bon vivant de première classe, et il ne vit pas plutôt la belle juive que les maux de la guerre rendaient encore plus intéres-

sante, qu'il réfléchit au moyen le plus convenable de l'avoir en sa possession.

De l'acheter à Dalberg, cela n'allait pas, puisqu'il n'en devait rien savoir.

Il n'avait qu'un seul moyen de la séduire, et à peine y eut-il pensé, qu'il résolut de l'effectuer.

Dans le voisinage de Mayence et dans une forêt épaisse; il prépara une retraite cachée, puis se rendit à cheval à Worms, où sans être connu il épia la jeune fille qui était allée quérir de l'eau; il la saisit et malgré tous ses efforts, il monta avec elle à cheval et prit la fuite.

Le Romain n'épargna rien pour se rendre la fille favorable. Tour à tour de tendres paroles et de superbes présents, mais rien ne put l'engager à sortir du sentier de la vertu, et de plus en plus elle demandait après son père.

Le Romain que l'entêtement de la fille, finit par impatienter, et qui n'ignorait point les recherches que l'on faisait pour découvrir le rapt, résolut un soir soit de bonne volonté, soit par force d'en venir à son but.

Au retour d'une débauche qu'il avait faite avec quelques uns de ses amis, il accourut plein de vin vers sa captive, et commença ses gentillesses qui furent repoussées comme à l'ordinaire.

Tu ne m'échepperas pourtant pas, petite prude dit-il, excité par le vin et la passion, il la saisit et chercha ses lèvres pour les couvrir de baisers. La fille se débarrassa de lui, et comme il con-

tinuait de plus en plus irrité, à l'assaillir; elle se jeta à genoux et invoqua Dieu protecteur de l'innocence. Au diable avec ton Dieu, s'écria le Romain, tu seras à moi, ou le ciel tombera! il se jeta sur l'infortunée sans défense, et voulait la deshonorer, lorsque par un fracas épouvantable une pierre embrasée tomba du ciel et le tua.

La fille fut sauvée, mais lorsque dans son étonnement elle voulut voir l'instrument de son salut, les traits de Jehova en rayonnèrent avec un tel éclat, qu'elle en perdit la vue.

Dalberg et son père retrouvèrent enfin l'aveugle, mais devenue encore plus aimable par cette épreuve, et lorsqu'ils apprirent de sa bouche ce qui s'était passé, ils considérèrent avec respect la pierre sur laquelle était gravée en caractères hébraïques, le nom Jehova, mais bien entendu sans l'état qui avait aveuglé la fille.

L'éprouvée et son vieux père moururent l'un après l'autre quelque temps après cet événement; ce furent les premiers juifs qu'on enterra dans le sol de la nouvelle patrie. La pierre doit avoir orné plus tard le plafond de la synagogue à Worms.

Il est à remarquer qu'il existe encore aujourd'hui au cimetière des juifs, une place où l'on a conservé la terre transportée de la Judée.





La fille du châtelain de Worms.

Lorsque l'on vient du chemin de fer, et qu'on tourne à gauche, après avoir passé la porte, l'on arrive à une grande place entourée de chaînes, vis-à-vis de laquelle se trouve un vieux château construit dans le nouveau style et qu'on appelle l'hôtel de Wampold.

Cet édifice qui aujourd'hui forme deux propriétés, appartenait autrefois aux nobles de Wampold inscrits dans le livre des patriciens de Mayence, et était habité par un châtelain en état de l'entretenir.

Le châtelain était un gentilhomme dont les droits de ses biens étaient déçus depuis longtemps, et qui avait obtenu cette place à cause de son affinité avec la famille Wampold. Il était vieux et caduc par suite des fatigues de la guerre, et pour se consoler du passé et de la perte de ses biens, il n'avait plus que sa petite fille dont la beauté qui commençait à éclore, affaçait celle de toutes ses compagnes.

Il n'était par étonnant que beaucoup de jeunes

gens recherchassent la belle, et voltigeassent autour d'elle comme des papillons de fleur en fleur. Il n'était pas étonnant non plus que par là, elle devint maussade et obstinée, car il est bien rare qu'une jeune fille entourée d'un grand nombre d'adorateurs, conserve ses plus belles qualités : la naïveté et la simplicité.

De tous les garçons qui s'efforcèrent à lui plaire, elle n'en distingua qu'un ; il était noble comme elle, mais pauvre et fils unique d'une femme déjà avancée en âge. Sa taille était dégagée, son visage noble, et il se distinguait par sa piété, son courage et son éducation bien supérieure à celle de ses compagnons, qui par l'éclat de leurs richesses, croyaient pouvoir effacer celui de la culture de l'esprit, et de la civilisation.

La fille quoi qu'un peu gâtée, l'aimait cependant sincèrement, et leur bonheur fut à son comble, lorsque, le père approuva leur amour et les fiança.

Un soir, c'était justement la célèbre nuit de Walburg, où on avait beaucoup parlé dans la petite société de sorcières et de leur art, que la fille enjouée s'avisait de proposer à son amant, d'observer pendant la nuit dans un carrefour le cortège des sorcières et de lui en faire le rapport.

Le jeune homme le lui promit en riant, car il était courageux et n'avait pas peur des revenants auxquels il ne croyait pas. Sans armes il se rendit dans la campagne voisine, d'où il ne revint jamais.

A cette épouvantable nouvelle, la mère de la victime maudit cette fille insensée, qui tomba dans le délire et parcouru encore aujourd'hui toute effarée la ville, en appelant son amant par son nom.

On n'a jamais pu s'expliquer comment et où le jeune homme disparut. Les uns croyaient que les sorcières l'avaient déshiréen emportant ses membres. Les autres mieux avisés pensaient que par jalousie et vengeance, on l'avait tué et jeté dans le Rhin, ce qui paraît être le plus vraisemblable, attendu que peu de temps après un cadavre méconnaissable, mais dont les membres enflés dénotaient la jeunesse, fut trouvé sur la plage par des bâtéliers.



W o r m s.

Je ne puis me dispenser de rapporter, que sur la rive droite du Rhin vis-à-vis de Worms, à gauche du pont, il y a une prairie, où l'on voit encore la pousse d'un arbre coupé.

Cette prairie s'appelle le jardin de roses et les chansons des Nibelungen en font mention. Près de Dürkheim, il y a également un monument

qui s'y rapporte, à savoir: le rocher du dragon, parce que c'est là qu'a été tué le dragon qui ravageait le pays.

Worms produit en outre, l'excellent vin de notre dame provenant d'une treille adossé à l'église. Le nom de notre dame tire son origine de la tradition suivante.

Un vieux gentilhomme bourguignon était très adonné à la boisson, néanmoins d'un caractère religieux et faisait de riches aumônes.

Cela irrita le prince de l'enfer, qui ne songeait alors qu'à doper les âmes, et résolut de jouer un mauvais tour au chevalier, et d'attirer son âme par ses faiblesses mêmes dans le panneau.

Il se travestit en chevalier pèlerin, fit connaissance du gentilhomme, qui lui parla beaucoup de l'excellence de son vin, en lui en présentant un bocal; et Mr Satan sut si bien lui faire la description d'un vin qu'il avait bu dans le sud, que le gentilhomme grand amateur de vin promit tout, pour recevoir un vin tel qu'il l'avait dépeint.

L'étranger s'offrit à lui planter des vignes, payables naturellement en une et seule lettre de change sur son âme. Le vignoble fut planté comme par enchantement, et le crû de la première année fut si délieux que le gentilhomme dans son humeur vineuse lui donna le nom, malgré la défense du diable, de vin de notre dame, car, disait il, il ne peut y en avoir de meilleur.

Le diable fit à la vérité, la grimace à ce nom mais il se consola avec l'espérance de l'âme.

Cependant sur ce point il s'était aussi trompé, car Notre-Dame qui eut pitié du bon chevalier, et voulut être reconnaissante de la consécration du vignoble, envoya au moment que le diable voulait encaisser sa lettre de change, quelques anges qui le chassèrent. Le chevalier reconnut ensuite que le vin ouvrait la porte et le cœur à Satan fit construire dans son vignoble une petite chapelle en l'honneur de notre dame, sous la protection de laquelle il but encore pendant plusieurs années le doux nectar du diable.

Tout le monde conviendra que le vin de Notre-Dame mérite bien cette dénomination. Cependant que cette tradition soit fondée et que le diable ait planté la vigne; c'est ce que je laisse à penser.



Oppenheim.

 Un jeune peintre descendit un jour dans une auberge située près du Rhin, où l'on voyait à la fenêtre une belle tête ronde bouclée qui regardait passer les compagnons.

Cela se présente bien, dit le peintre en lui même; et je veux en tirer un heureux augure, car quand la première rencontre que l'on fait dans un lieu étranger est une jolie fille, cela porte bonheur; eh bien, je ne suis pas récalcitrant contre le bonheur, et j'entre; je vais voir, peut être que cela me sera favorable.

A ces mots, il entra, et lorsque la tête bouclée le vit, elle se retira en rougissant et un souriant, un peu de la fenêtre. Bon jour, charmante demoiselle, dit le peintre avec l'accent de la gaieté en entrant dans la chambre; puis-je être favorisé d'une petite place dans votre maison, et d'un accueil favorable de vos beaux yeux. Je viens de loin, je suis fatigué, et je désire aussi bien le repos du corps que celui de l'âme.

La jeune fille écouta en riant le discours du nouvel hôte, et lorsqu'il eut fini, elle s'inclina et demanda ce qu'il désirait.

Une petite chambre, et comme on ne peut pas vivre de l'odeur de la rose ni de l'éclat du soleil, quelque chose de réel, comme un poulet, un verre de vin etc.

Vous allez être servi, dit la jeune fille en souriant; et elle s'empressa de donner les ordres nécessaires.

Le peintre la considéra attentivement, et après qu'elle fut partie, il dit: hum! Elle ne me paraît pas faire grand cas de mes paroles, mais elle est jolie, elle viendra dans mon carton, et si elle

veut se laisser payer en baisers, elle aura toute ma provision.

Ensuite il se promena dans la salle en chantant et en sifflant, jusqu' à ce qu'un garçon vint lui apporter la clé de sa chambrette en disant qu'il voulait l'y conduire.

Viens mon ami, et achette-toi quelque chose pour cette grosche : un ruban ou quelque chose de semblable, car je parie, que tu as déjà une bonne amie ; d'ailleurs c'est la mode à présent ; le garçon mit l'argent dans sa poche en riant, et ses yeux rayonnèrent de telle sorte que le peintre ne put s'empêcher de pouffer de rire.

Arrivé à sa demeure étroite mais propre, il se mit à son aise, but et mangea ce qu'on lui avait servi, tira de son porte-manteau du linge blanc, se brossa bien, et mit devant le miroir sa longue chevelure en ordre. Après s'être passé encore une fois en revue, il descendit dans le jardin où il rencontra l'aimable fille de l'hôte, qui arrosait ses fleurs. Voulez-vous m'aider, lui demanda-t-elle ; oui, certainement reines des roses, ou pour mieux dire, nymphe des eaux ; dont la fontaine est l'arrosoir, répliqua la fille en plaisantant ; cela ne fait rien, pourvu qu'elle coule ; et il s'empara de l'arrosoir et se mit à arroser les fleurs avec une joyeuse satisfaction.

La fille qui n'avait aucune crainte de ce compagnon enjoué qui plaisantait si naturellement répondait à ses plaisanteries avec la même espiè-

glerie, et bientôt il en résulta une petite lutte dans laquelle en riant et en gambadant, on se jetait des feuilles de rose et l'on s'aspergeait d'eau, Après que la paix fut rétablie, ils allèrent se promener dans le jardin, et discoururent sur les environs, leurs beautés et leurs curiosités, c'est alors que la fille apprit qu'il était peintre et qu'il était venu pour dessiner les plus beaux points de vue du Rhin.

Oh, de grâce, prenez aussi le point de vue de notre cher Oppenheim, dit la fille en joignant les mains, d'un ton à demi-riant à demi-sérieux et cela sera superbe. Là, en haut au clair de la lune les ruines, en bas, la maison de la ville où tout repose en paix dans un doux sommeil accompagné de songes agréables.

Pourquoi pas de jour, où j'aurais l'occasion de peindre votre charmante figure. — Non, non cela doit être poétique, et ce n'est pas là mon affaire.

En bien, je visiterai les ruines de nuit, et je promets d'en tirer une fidèle copie! j'en aurai aussi une n'est ce pas? vous aurez l'original et vous serez plus heureuse que moi.

Qui sait, replit-elle, en rougissant, et en tressaillant.

A la nuit avancée, le jeune homme s'achemina vers la ruine de l'église, où étaient renfermés les ossements des victimes de la guerre des trente ans à Oppenheim. La lune éclairait fantastiqu-

ment les murailles délabrées, et le vent soufflait à travers les feuilles des arbres qui poussaient dans les décombres. Un morne silence régnait dans les campagnes humides; et les pas des voyageurs, retentissaient sourdement pendant la nuit

Plongé dans une profonde rêverie à la vue de ces débris, que l'éclat de la lune rendait encore plus effrayants, il marcha sur ce terrain jusqu'à ce que son pied se heurta contre un crâne qui roula en craquetant, et s'arrêta la figure ricanante en dehors; pourriture et tombeau, voilà ce qui reste de la pompe et du faste, dit en soupirant le jeune homme. Tout disparaît, excepté la gloire, ajouta-t-il avec feu, et heureux celui qui réussit à l'acquérir.

Depuis long-temps il était abandonné à ses pensées, et rôdait dans les ruines, lorsque tout, à coup la lune s'obscurcit; il sonna minuit au loin; et au bruit qu'il entendit, il se retourna avec anxiété, regarda de plus près et vit avec effroi que les ossements se joignaient ensemble et se formaient en squelettes.

A peine les squelettes se tenaient-ils debout sur leurs faibles jambes, qu'ils se séparèrent; les Suédois se réunirent aux Suédois, et les Espagnols aux Espagnols. Le commandement d'une voix enrouée se fit entendre, et ils s'attaquèrent avec fureur les uns les autres, pour combattre même après la mort avec une haine féroce.

A cet effroyable spectacle, le jeune homme couvert d'une sueur froide s'était cramponné au mur. Ses dents claquetaient et ses nembres semblaient ne pouvoir supporter plus long-temps le poids de son corps.

Cependant le combat exécuté par cette masse d'ossements devint de plus en plus furieux. Plusieurs des deux partis tombèrent en gémissant et se réduisirent en poussière. Un de ces squelettes qui avait reçu dans le côté un coup de crâne, tomba au pied du jeune homme et se retourna en poussant des cris douloureux. Lorsque ses yeux sombres et creux se fixèrent par hasard sur le jeune homme, il en sortit une lueur jaunâtre, et il s'écria en soupirant et en menaçant :

Mortel, qui contemple le combat des trépassés, fais savoir à tous, combien, nous sommes forcés de nous porter inimitié dans le tombeau, pour nous être hostilisés pendant la vie, là où nous devons nous aimer. Hélas! nous n'aurons point de repos, jusqu'à ce que nous soyons ensevelis.

A peine ces mots furent-ils prononcés, que l'horloge sonna une heure, et les squelettes se retirèrent où ils étaient auparavant.

Le jeune homme revenu de sa cruelle anxiété, s'enfuit et ne trouva point de repos jusqu'à ce qu'il fut à la maison, où la fille le reçut en le consolant de ce qui lui était arrivé. Le jour suivant on trouva les ossements dispersés çà et là confusément, et comme bientôt après la guerre

a'des sept ans éclata, on en attribua l'annonce à l'apparition des revenants de la nuit.

Le peintre se rendait souvent à la ruine et racontait à sa femme ce qu'il avait vu. Le lecteur reconnaîtra en cette dernière, la petite fille dont l'aspect avait paru au peintre voyageur un augure favorable, et qui en effet l'avait été, car s'il n'a pas acquis une gloire éternelle du moins il jouit dans son ménage d'un bonheur constant fondé par l'amour et la confiance.



Le saut de la jeune fille.

Du temps que les géants vivaient encore, et que les hommes avaient non seulement à combattre leurs propres passions, mais encore celles de ces sorciers, il en existait encore un dans le fond des montagnes de la Haardt.

Il possédait sur la cîme d'une montagne un fort construit de blocs de rochers comme il l'avait trouvé, et sur lequel il avait élevé une tour d'où, il pouvait dominer toute la contrée. A plusieurs milles de distance de là, vivait une charmante fille aussi belle qu'intrépide aussi

gracieuse que spirituelle, Elle vivait solitairement dans un château abandonné, montait à cheval, allait à la chasse et se réjouissait dans de semblables exercices, car elle aimait la chasse et dans son sein battait un cœur de héros. Cependant chez elle, elle conduisait le ménage avec beaucoup d'habileté et maniait la quenouille avec autant de facilité que le carquois avec lequel elle manquait rarement son but.

Le géant vit un jour la jeune fille dans ses courses et dès lors il eut l'idée, de la posséder. Il réfléchit long-temps sur la manière de s'y prendre pour se la rendre favorable, et plus il réfléchissait, plus son image rayonnait dans son âme, et plus il devenait blême; il parcourait son château dans la plus grande agitation, et ne pouvait plus dormir.

Enfin ne pouvant plus y tenir, il appela son confident, lui donna beaucoup de bijoux pour elle, et le chargea de la rechercher en mariage pour lui.

Le confident, rusé compagnon dit en lui même en se rendant au château de la jeune fille: eh pourquoi donnerais-je ces beaux présents à cette jeune fille, et rapporterais-je peut être encore un refus à la maison? Ce serait une folie, et il vaut mieux que je garde les présents en récompense de mon message et que je lui rapporte un refus.

Après avoir ainsi réfléchi, il quitta la route il entra dans la forêt afin d'y chercher une cachette pour les trésors qu'il devait porter à la jeune fille.

Lorsqu'il se fut enfoncé dans la forêt, il vit tout à coup un homme qui se tordait les mains, gémissait et pleurait.

Vois, tu peux prendre des informations plus exactes sur la contrée, et même aller trouver la fille, afin que tu saches ce que tu as à dire, pensa-t-il, et il appela le jeune homme qui regarda l'étranger avec étonnement, en mettant la main à la garde de son épée, pour plus de sûreté.

Ne craignez rien, lui cria le faux envoyé, je suis étranger ici, et je cherche une petite place où je puisse m'installer. Si c'est ce que vous voulez, je puis vous indiquer un endroit secret, car je suis toujours disposé à rendre service aux étrangers, autant qu'il est en mon pouvoir. Il ota sa main de la garde de son épée et la présenta à l'étranger qui était content d'avoir trouvé un guide.

Chemin faisant, le jeune homme parla de sa disgrâce et de sa pauvreté, et dit que son coeur battait pour une jolie fille, de laquelle il n'osait s'approcher à cause de son indigence.

De paroles en paroles le rusé coquin apprit bientôt que le feu qui brûlait dans le coeur du jeune homme avait été allumé par les mêmes yeux qui avaient enflammé le coeur de son maître.

Un sourire malin éclata sur son visage, car il se trâmait en lui un auffleux dessein : celui de garder les bijoux, et puis de recevoir encore de son maître une grande récompense pour sa fidélité.

Toute réflexion faite, il dit au jeune homme en confiance, qu'il avait sur lui un trésor qu'il voulait enfouir ; aidez-moi, dit-il, et je vous en laisserai une partie, qui vous mettra à même d'épouser votre bien-aimée. Le jeune homme accepta avec plaisir, et lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit qu'il désirait ; ils mirent la main à l'oeuvre et creusèrent une grande fosse. La place était solitaire et charmante ; il y avait une grosse pierre arrosée par un petit ruisseau. Ils travaillèrent tous deux rudement, mais à peine la fosse était elle creusée, que le scélérat se jeta sur le jeune homme en s'écriant : à présent il te faut mourir, car personne ne doit savoir où le trésor est caché. Le jeune homme qui ne pensait pas à mal, avait posé son épée sur une pierre, pour n'être pas gêné dans son travail. L'assassin avait bien remarqué cela, et attaqua le jeune homme en se mettant entre lui et l'épée, et le jeta de l'autre côté de la pierre. Comme le jeune homme se mit à pleurer et à se lamenter, il crut avoir à faire à un lâche, mais il se trompa, car à peine se fut-il remis de la surprise que lui avait causée cette attaque insidieuse, qu'il s'élança aussi prompt que l'éclair sur le meurtrier et le

jeta avec une telle violence contre la pierre, qu'il tomba en gémissant presque sans connaissance. Le jeune homme se hâta de saisir son épée et dans sa juste colère allait en percer le misérable, qui lui demanda la vie en disant qu'il avait un secret à lui communiquer, qui lui serait plus agréable que tous les trésors du monde.

Le jeune homme eut pitié du lâche coquin, retira la pointe de l'épée de sa poitrine, et curieux d'apprendre ce qu'il avait à lui dire, il le somma de parler.

Alors l'imposteur lui raconta le but de son voyage et l'amour du géant, son maître pour, la belle et courageuse dame du château, en lui faisant observer que son maître était capable de tout; lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses désirs. Il n'a qu'à venir, s'écria le jeune homme avec le sentiment de sa force et de son amour; il aura à faire à moi, s'il ose entreprendre quelque chose contre elle.

En suite il prit la part du trésor qui lui revenait de droit, prit aussi le cheval du vaincu, et se retira en abandonnant ce misérable à son sort.

Il tardait au géant de voir revenir son messager, et comme sa passion croissait de plus en plus, il résolut d'aller chercher lui même la réponse. Aussitôt dit, aussitôt fait. Il se leva et se rendit au château de sa dulcinée

Elle était justement assise parmi ses femmes, et leur montrait à plier proprement de linge blanc et à le serrer en ordre dans l'armoire, lorsqu'on lui annonça qu'à la porte du château il y avait un géant qui demandait à lui parler. Surprise et avec un pressentiment de crainte elle se rendit sur la plate-forme, car la porte du château était trop petite pour qu'il put entrer.

Jeune dame, s'écria le grossier personnage; je veux t'épouser, et si tu ne deviens pas ma femme, je demolirai ton château et t'assommerai à coup de pierres, toi et les tiens.

La jeune fille rentra saisie d'épouvante et fondit en larmes en pensant à son sort, quoi qu'il en arrive. C'est en vain qu'elle le conjura de l'épargner, et de lui donner tout son avoir s'il voulait la laisser. Ce fut en vain que ses femmes s'agenouillèrent devant le géant, pour le supplier; il se rit de sa douleur et dit que ses larmes l'embellissaient encore davantage, et qu'il était encore plus amoureux qu'auparavant.

Comme il n'y avait rien à faire, la fille se présenta résolument et dit: tu veux m'épouser, mais tous ceux qui recherchent ma main, doivent avant tout prouver qu'ils en sont dignes. Oh dit le géant en riant; doutes-tu de ma force? faut-il que j'arrache les arbres qui te donnent de l'ombre, et à ces mots il saisit un fort tilleul et l'arracha comme si c'était un roseau.

La fille répondit en tremblant : ce n'est pas la force du bras qui m'inspire de la confiance, mais bien la résolution et la présence d'esprit dans le danger.

Allons, voyons, belle dame, qu'exiges-tu de moi ?

Cours après moi et si tu m'atteins, je te suivrai dans ton château.

Le malotru y consentit en riant, car il prenait plaisir à laisser flotter la fille entre la crainte et l'espérance, avant de l'enlever de son château.

La fille animée d'une grande résolution, s'arma de courage, fit revêtir sa jument favorite de sa plus belle housse, endossa elle même son plus beau vêtement, et prit congé de ses femmes ainsi que de son château et dépendances.

Plutôt mourir, dit-elle, avant de suivre ce monstre ; et si les dieux m'abandonnent, que je ne puisse pas le fuir ; de ma propre main je m'oterais la vie, même sur l'autel où il voudra me traîner ; ayant prononcé ces mots, elle prit encore une fois congé de ses femmes, puis sauta légèrement sur son cheval qu'elle lança au galop.

La joute à la course commença ; le cheval de la dame hennit fortement et comme s'il eut su que de son agilité dépendait le sort de sa maîtresse, il courut ventre à terre. Le géant le poursuivit de près, car la vue de la dame parée lui avait échauffé le cerveau. On avait déjà parcouru plusieurs milles et le géant s'approchait

de plus en plus; le cheval de la dame était fatigué, et elle se voyait indubitablement perdue. Dans cette persuasion et saisie d'effroi, elle préféra perdre la vie et pour y mettre fin, elle dirigea son cheval essoufflé au bord de la fente du rocher, puis lui donna un coup de chambrière.

Le noble coursier fit un dernier effort, franchit l'espace et parvint heureusement de l'autre côté. Le géant arriva en mugissant à la crevasse du rocher, et vit de l'autre côté la dame à genoux et en prière, tandis que le cheval paissait tranquillement, comma si de rien était. Il erra ça et là, et un cri de joie annonça à la dame épouvantée, qu'il avait trouvé un passage. Il se préparait déjà à en profiter, lorsqu'un chevalier hors d'haleine accourut, un disant au géant d'arrêter. Le géant étonné de la hardiesse de l'étranger, n'alla pas plus loin. Le jeune homme descendit de cheval, tira son épée et se précipita sur le géant, qui déjà fatigué de la longue course avait perdu la plus grande partie de ses forces. Après un combat acharné, le géant fut repoussé contre le talus, et comme il voulait saisir une pierre de roche pour la lancer contre son courageux adversaire, il glissa et tomba dans l'abîme où il se brisa.

Flottant entre la crainte et le ravissement, le doute et l'espérance, la dame avait suivi des yeux ce combat inégal, et enfin lorsqu'il fut terminé à l'aide d'une main supérieure, et que le

vainquer vint à sa recontre, elle courut vers lui et se précipita dans ses bras en versant des larmes.

Le jeune homme après avoir abandonné le misérable dans la forêt à son malheureux sort, s'était rendu chez la dame pour la prévenir des machinations du géant, et par là s'attirer son amitié. Chemin faisant, il vit avec une surprise mêlée de colère la fatale joûte, et pressentant quelque malheur, il les suivit au grand galop et les atteignit encore à temps.

Lorsque le jeune homme manifesta de nouveau à la dame son ravissement pour sa délivrance, en la priant de lui permettre de protéger ses jours, elle le contempla avec reconnaissance, lui présenta sa main avec grace et ne la retira pas qu'il ne l'eut portée à ses lèvres

Quelques jours après leur joyeux retour, les noces furent célébrées, ils vécurent long-temps et heureux, et eurent des enfants qui leur ressemblèrent tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.





Mayence.



Après que le christianisme et surtout le teutonisme chrétien se fut institué héritier de la civilisation grecque, et de la domination du monde romain, tous les efforts religieux se tournèrent dans la première période vers les couvents.

De ce triste et ascétique règlement, la science et principalement la poésie s'exprima par des chansons érotiques. Plus tard lorsque l'esprit du peuple se fut développé, et devint plus sensible à la simple chanson du troubadour, les maître chanteurs parurent, et les efforts poétiques se généralisèrent.

La prospérité des villes était un puissant levier pour le chant naissant des troubadours. Il s'établit des écoles de poésie où l'on s'efforçait à l'envie, à remporter la palme du chant. Parmi les fondateurs de ces écoles, celui qui se distingua le plus dans les villes rhénanes fut Henri de Meissen qui vécut du 13^{ème} au 14^{ème} siècle.

Ses chansons dont on en a conservé encore quelques unes, respirent un noble enthousiasme pour la beauté des femmes et leur dignité. C'est pour cela qu'on lui donna le nom de panégyriste

des femmes, et il était connu sous ce nom, non seulement de ses contemporains, mais aussi de nos jours.

Les femmes et les filles de l'ancien Mayence, qui avaient témoigné les plus grandes attentions au louangeur de leur sexe pendant le cours de sa vie, donnèrent à sa mort (1317) les preuves les plus éclatantes de leur sensible vénération, car elles lui préparèrent des obsèques, comme on n'en avait pas vu, ni avant ni après lui.

Les cloches de la cathédrale retentirent dès le matin le jour des funérailles, et furent harmonieusement accompagnées de celles des autres églises. Les femmes et les filles de toute condition se réunirent vêtues de deuil, et huit des plus belles et des plus nobles d'origine, mirent sur leurs épaules, le cercueil enveloppé d'un crêpe ondoyant et orné de myrthes et de lys, et le portèrent à pas lents vers le dôme. Un long cortège de femmes les suivait et mêlaient leurs chants au son bruyant des cloches.

Le Dôme était supérieurement décoré. Les orgues faisaient retentir les hautes voûtes de leurs sons mélancoliques et lugubres, lors que le cortège entra, et l'on n'entendait plus que gémissements et sanglots; il n'y eut pas un oeil qui ne versa des larmes. On plaça en silence le cercueil dans le tombeau. L'archevêque lui même donna la bénédiction, et les filles parsemèrent la

tombe de roses et y versèrent de coupes d'or, le vin le plus généreux.

Ensuite la tombe fut fermée en chantant une hymne sacrée, composée par lui, et dédiée aux femmes; enfin le tout se termina par une grande messe à la fin de laquelle, les voix harmonieuses des filles se firent entendre, comme une démonstration joyeuse d'une meilleure vie.

La finale des strophes retentissait doucement dans les voûtes élevées de l'église, et résonnait en bas comme un gazouillement venant des régions éthérées.

La foule se précipita encore une fois vers le tombeau et y jeta les dernières offrandes, puis se dispersa et chacun s'en retourna chez soi.

Le monument qu'on lui avait élevé fut détruit dans les réparations qu'on fit au dôme en 1744, mais par le zèle et les soins inappréciables de M^r N. Vogt on construisit, d'après l'ancien modèle, un second monument qu'on a placé dans le cloître du dôme.





Arnaud de Walpode.

Nl régnait une grande activité dans l'ancien Mayence. Déjà dès le point du jour des groupes de bourgeois et bourgeoises pompeusement parés descendaient le long de l'allée du Rhin, pour se rendre au lieu de la fête, situé non loin de la ville, car on avait annoncé pour ce jour un tournois, et quand il y avait quelque chose à voir, les Mayençais d'autrefois comme ceux d'aujourd'hui ne restaient pas en arrière.

C'était un charmant jour d'été que l'archevêque avait choisi pour la fête; il faisait un soleil superbe dans les campagnes, où les arbres surchargés de fruits mûrs, promettaient une récolte abondante. Les ondes du Rhin se gonflaient à l'éclat du soleil et balançaient des canots festonnés, dirigés par de joyeuses sociétés, et tandis que de brillants carrosses et des cavaliers lançaient des tourbillons de poussière, un long cortège de piétons sur le rivage s'efforçaient de parvenir à l'endroit marqué.

Toutes les classes de la société burgeoise étaient sorties; le soldat raide, empesé, exempt

de service; et le galopin toujours mobile; le professeur pensif et le maître infatué de lui même, tous deux sans épée; la fille modeste et la matrone à la langue affilée. Les compagnons bras dessus, bras dessous se joignirent à la foule en riant et chantant, ne faisant point cas des observations des coudoyés, ni des murmures et des jourons des soldats: vrai tableau du moyen âge de la ville avec ses privilèges, sa licence et son arrogance bourgeoise.

Les balustrades étaient remplies. Une foule de femmes charmantes contemplaient de l'estrade les chevaliers qui étaient venus pour remporter le prix. Derrière la balustrade on découvrait une foule immense de têtes pressées les unes contre les autres; on entendait des cris joyeux, des éclats de rire et même aussi le cliquetis des armes qui aidait à passer le temps, jusqu'à l'arrivée de l'archevêque, dont le balcon richement ornée était encore désert.

Enfin le bruit des fanfares et des clairons annonça son approche. Quatre coureurs précédaient, et puis une voiture à six chevaux, entourée de jeunes chevaliers en grande tenue, qui parés de leurs armes brillantes fesaient fringuer leurs chevaux. Les courtisans et les courtisanes venaient après dans un long cortège de voitures, et les places non occupées furent bientôt prises; les héraults d'armes donnèrent le signal du commencement de la fête.

Parmi les dames qui devaient donner le premier prix, le prélat avait choisi la belle et vertueuse de Walpode, et tout le monde trouva ce choix juste, car elle était de noble extraction, jolie, aimable et aucune autre ne pouvait être jalouse de cette préférence. Derrière elle se plaça son père dont le simple habit brun était décoré de la chaîne d'or de chevalier; ses yeux planaient sur la foule dans l'arène, où les lances se brisaient, et le sable tourbillonnait sous le fer des chevaux.

Les coeurs des dames émues, battaient sensiblement, car deux chevaliers mirent trois fois la lance en arrêt, et se précipitèrent l'un sur l'autre avec toute la vitesse de leurs chevaux; ils s'entre-choquèrent avec fracas, et comme frappé de la foudre l'un fut renversé, tandis que l'autre sautant à bas de son cheval, courut au milieu des applaudissements présenter la main à son adversaire pour le relever.

Le vainqueur était un beau jeune homme, et lorsqu'il se présenta à Anna de Walpode pour recevoir le prix, un rayon étincelant de ravissement sortit de leurs yeux et pénétra dans leurs coeurs. En rougissant elle lui remit la récompense qu'il reçut à genoux, en la pressant contre ses lèvres.

Le père lui tendit aussi la main, secoua fortement la sienne, et le présenta au prince évêque, qui leur surit à tous les deux.

Vous vous êtes comporté bravement, chevalier Hans, et comme je sais apprécier votre courage, je vous fais mon chambellan. Point de remerciement, dit-il, en repoussant l'épanchement du jeune homme. Je connais vos désirs et je vous félicite pour l'avenir. Saluez votre fiancée, car à présent vous pouvez prétendre à sa main, ou non? ajouta-t-il en riant et en regardant le noble de Walpode. Il m'a toujours été agréable de penser trouver un gendre aussi brave et aussi veillant que lui, mais qui veut prétendre à la main d'Anna, doit premièrement pouvoir qu'il en est digne.

Stupéfait de joie et plein de reconnaissance pour cette nomination imprévue, le jeune homme ne pouvait articuler aucune parole pour exprimer ce qu'il sentait, et malgré lui il se laissa entraîner par le partricien, attendu que le son de la trompette annonçait le renouvellement de la lutte.

Mélez vous dans la foule, cher Hanz, et venez aujourd'hui dîner chez moi, quand vous reviendrez du château, et que vous aurez votre nomination, chuchota Walpode à l'oreille du jeune homme, qui dans l'impulsion du sentiment serra la main du noble père: puis il se retira en toute hâte tandis que de Walpode alla se replacer, en souriant, derrière sa fille que la rougeur empêchait de le regarder.

Il arriva que le comte Diether de Katzenellenbogen se trouvait également le jour du tour-

nois à Mayence et qu'il vit la charmante fille du patricien. Sa beauté, sa grâce ainsi que sa fortune donnèrent dans l'oeil du comte, dont le effre-fort avait un peu souffert par la construction du fort de Rheinfels. Se fiant sur sa puissance et sa réputation, il se présenta à Walpode pour lui demander la main de sa fille, laquelle, à ce qu'il croyait, se trouverait honorée de sa proposition.

Il n'est pas convenable, que la fille d'une ville libre s'allie à un juge cantonal, accoutumé à regarder comme de bonne prise, la propriété des citoyens et des négociants, répondit sécrieusement Walpode à l'épouseur. Vous avez dernièrement fait reconstruire Rheinfels, pour fermer le passage, et mettre des entraves à la navigation et au commerce; croyez-vous, que le citadin vous donne par la dot de la fiancée les moyens de pouvoir fortifier encore plus votre forteresse contre ses concitoyens? Non jamais pour ce motif, je ne vous donnerai mon consentement; et à présent d'autant moins qu'elle est déjà fiancée.

Le comte pâlit de dépit, se tourna vers la porte en grinçant des dents et en menaçant.

Vous avez bien su anprécier mon Rheinfels; il vous sera désormais une pierre angulaire; guerre à vous, dans tous les temps. Monsieur le comte, s'écria Walpode, n'oubliez pas que Schwarz à inventé la poudre pour faire sauter les pierres angulaires.

Nous verrons, murmura-t-il en s'en allant, tandis que Walpode se retira dans son appartement.

Oui, dit-il, en se promenant de long en large, il faut détruire la puissance féodale. Le devoir des villes est de démolir les forts ; elles en ont les moyens : l'argent des hommes valeureux, qui savent mettre flamberge au vent, et qui ne craignent pas la mort quand il s'agit du bien être de leurs concitoyens. Isolés, nous sommes exposés aux attaques d'un grand nombre, qui peut nous préjudicier, sans que nous puissions leur répondre. Notre puissance est trop minime pour pouvoir entreprendre avec avantage la moindre chose contre ces barons et ces comtes. Mais les villes alliées ensemble peuvent opposer une force respectable, qui tournera à la honte des agresseurs. Cette dernière mesure est le but que nous devons nous proposer et je ferai tous mes efforts pour l'atteindre et assurer la prospérité de ma ville natale.

Cependant quelle que fut la peine que le noble Walpode se donnât, il ne put décider les villes à une coalition, et son plan échoua devant le phlegme de ceux qui auraient pu le mieux intervenir dans cette affaire. On trouva l'idée belle et convenable, on ne la rejeta pas, mais on songea à l'exécution. On voulait agir à l'aise et laisser mûrir la chose avec le temps.

Tandis que le patricien cherchait de cette manière le bien-être de la ville, les amants pas-

saient des jours heureux. Le jeune chambellan employait les moments qu'il avait de libres à la cour, dans la société de son amante, et par là les liens de l'amour et de l'amitié se resserrèrent encore plus dans leurs coeurs. Le jour de la célébration de l'hymen était fixé, et toute la ville s'en réjouissait, car on se promettait de voir quelque chose de somptueux ; mais les fiancés s'en réjouissaient encore davantage non pas pour l'éclat, mais bien parce qu'ils avaient atteint le but de leur union qu'ils attendaient et voyaient venir avec des yeux étincelants.

Le jour désiré approchait, et déjà les invités aux noces, de loin comme de près, commençaient à se réunir pour y prendre part. Les personnes le plus riches et les plus considérées vinrent, car le noble Walpode voulait profiter de cette fête, pour tacher d'amener son plan à un heureux résultat, et dans cette vue, il avait invité les représentants des villes, depuis Strasbourg jusqu' à Cologne, afin de pouvoir entrer en connaissance et se lier avec eux.

Le bruit des noces répandu à Mayence parvint aussi au fort de Rheinfels, et outré de dépit, le chevalier Diether tempêta dans son appartement, en pensant aux observations ironiques qui seraient faites à ses dépens. La haine se fomentait dans son intérieur, et il se maudissait lui et sa puissance, parce qu'il n'avait pas encore trouvé l'occasion de faire un tort considérable à

Mayence et princepalement au fier patricien. Son fort et son épée lui paraissaient des jouets d'enfant, et il lui prenait enviè de les briser tous deux de ses propres mains.

Le son du cor retentissait sourdement sur le rempart de la tour, et résonnait dans les montagnes voisines. Qu'est ce que c'est, s'écria le comte par la fenêtre?

Une troupe de gens armés, qui portent un signal de ville, fut la réponse: à cheval, cavaliers! ils viennent fort à propos pour assouvir ma colère! A cheval! à cheval! s'écrièrent dans la cour les cavaliers tandis que le comte avec un rire malicieux et sardonique fermait sa fenêtre en faisant trembler les vitres.

Ah! murmura-t-il, si c'étaient le gens de la noce! Ils fêteront la noce avec les rats et les mourons, mais non pas avec les ennemis.

Autant le fort était paisible auparavant, autant il était alors en désordre. Aux armes, entendait-on de tous côtés, les chevaux trépignaient des pieds, et les cavaliers poussaient des éclats de rire.

Lorsque le comte fut équipé, il descendit d'un pas lourd dans la cour, où il trouva ses gens préparés au combat, et après avoir monté à cheval et baissé sa visière, le cortège traversa le pont en fulminant, vers l'endroit où le gardien de la tour avait donné le signal.

Comme le gardien de la tour l'avait annoncé, un grand nombre de citadins auxquels s'étaient

réunis le villageois des alentours entraient par la grand' route, attendu qu'à cette époque il était nécessaire de voyager en grande compagnie.

Des voitures chargées de marchandises suivait la foule ; elles étaient entourées de quelques stipendiaires, pour protéger non seulement les marchandises mais aussi les femmes. Le cortège consistait principalement en patriciens et négociants de Cologne, de Bacharach et de St. Goar qui se sendaient à Mayence, pour assister à la célébration nuptiale, et qui, comme c'était la coutume à cette époque profitaient de cette circonstance pour échanger leurs marchandises et renouveler leurs relations.

Parmi les femmes, il y avait de remarquable, une jeune fille dont les traits étaient délicats et séduisants et qui en qualité de confidente de la fiancée, ne pouvait manquer d'assister aux noces. La jeunesse du cortège l'entourait, et tâchait de s'attirer un sourire ou un mot pour rire.

Ils suivaient la route sans aucun pressentiment, car comme ils avaient des passe-ports, ils se croyaient en sûreté.

Mais ils furent bien plus surpris et inquiets, quand ils se virent entourés d'une troupe de gens armés, la lance en avant. Les voyageurs s'approchèrent honnêtement du chef, qui la visière baisée, et le sabre nu à la main suivait ses cavaliers ; ils lui montrèrent le passe-port.

Avant tout, dit il, où allez-vous ? sans regar-

der le passe-port. A Mayence où nous sommes invités ; non pas aux nœces cependant, dit le chevalier en souriant derrière sa visière. Justement Monsier le chevalier, nous y allons ! dit le plus ancien, un vénérable vieillard, qui maniait encore son cheval avec la force de la jeunesse. Alors je ne puis vous aider, il vous faut célébrer les nœces dans ma forteresse ; je suis en guerre avec Walpode, et ses amis sont mes ennemis.

A ces mots, les citadins épouvantés ses préparèrent au combat, mais, poursuivis de près par les cavaliers, ceux qui chemin faisant, s'étaient réunis aux voyageurs et qui n'avaient rien à perdre que la vie, s'enfuirent ; les autres obligés de se rendre après une courte résistance, furent conduits au fort comme prisonniers.

On attendait avec impatience à Mayence le retour des voyageurs attaqués à l'improviste ; mais en vain, on apprit qu'ils avaient été arrêtés par Diether de Katzenellenbogen et renfermés dans la forteresse, pour se venger contre Walpode.

Cette nouvelle alarmante qui avait extrêmement affligé la fiancée sur le sort de sa meilleure amie, fut pour le père plein d'énergie un avertissement du ciel, pour l'engager à mettre à profit tout ce qui pouvait satisfaire sa vengeance.

Dans un discours énergique et enthousiaste, il dépeignit le peu de sureté qu'il y avait sur les routes ; ce qui rendait le commerce impossible et nuisait par là à la prospérité des villes ; il fit

voir le sort des infortunés, qui malgré leurs passe-ports avaient été en partie ou tués ou jetés dans des cachots; enfin il sut si bien enflammer ses auditeurs, qu'ils jurèrent ne point prendre de repos, jusqu' à ce que la morgue arrogante ses féodaux fut anéante.

On dressa à l'instant procès-verbal, et on invita ceux qui étaient présents, à le signer. On n'oublia pas non plus les prisonniers, et l'on fit une collecte pour les secourir, qu'on remit à l'Archevêque, et avant que le soleil se fut couché trois fois, une troupe de guerriers se dirigea vers Rheinfels et obtint la reddition des prisonniers.

Après leur arrivée, les nêces furent célébrées, mais elles étaient plus à comparer à une fête guerrière, qu'à une fête en temps de paix.

L'alliance qui s'y conclut, prouva que Walpode n'avait pas exagéré la force des villes coalisées.





Les têtes de pierre.



n sortant par la porte de Gau, on aperçoit, au dessus de la garde prusienne, l'image de la St. Vierge, qui devait avoir autrefois une sainteté spéciale; à savoir: tout criminel qui, en allant au lieu du suplice avait le bonheur de se sauver et de se placer sous la sainte image était libre.

Lorsque l'on passe sous la vôte de la porte et que l'on est dehors, si l'on examine attentivement la partie extérieure de la muraille, l'on verra deux têtes de pierre qui ont rapport à la tradition suivante.

Ce fut en 1442, que la chaise archiepiscopale à Mayence fut occupée par le sage et noble Diether d'Isenbourg.

L'électeur et archevêque était détesté du pape Pie 2. parce qu'il combattait la puissance papale. L'empereur le haïssait également, et tous deux cherchèrent à le renverser en faveur d'Adolphe de Nassau.

Il s'éleva une querelle entre les deux électeurs, et comme Mayence resta fidèle à Diether, Adolphe s'avança avec une armée et assiégea la ville.

Les Mayençais combattirent héroïquement. Hommes et femmes, jeunes et vieux, tous prirent les armes, pour se distinguer à l'envie dans cette triste lutte.

Mais Adolphe avait également d'excellentes troupes, et il serra la ville de si près, que la famine et la misère se firent sentir d'une manière effroyable.

A cette époque il y avait dans le voisinage du Rhin beaucoup de pêcheurs et de bûteliers qui avaient formé un corps assez considérable. Ils prirent aussi, comme tous les autres corps de métier, une vive part au combat, et conduits par leur chef, ils étaient ou sur les remparts, ou ils sortaient dans leur faibles canots pour surprendre l'ennemi et l'attaquer à l'improviste. Ils se distinguèrent aussi principalement lors de la famine, par le poisson qu'ils ne laissaient pas de pêcher, malgré les attaques continuelles de l'ennemi, qui leur disputait cette proie, et s'était également procuré des canots pour inquiéter la ville du côté de l'eau.

Dans une misérable cabane de la rue des pêcheurs était un soir assis le bûtelier Walderer, la tête appuyée sur ses mains. Une faible lumière jetait sur lui un léger rayon et se perdait dans un coin vis-à-vis de lui, où il y avait un grabat couvert de paille, sur lequel gisait sa femme malade, qui gémissait et se lamentait. Tout à coup ses yeux devinrent hagards et fa-

rouches, et il frappa violement avec son poing sur la table. C'est trop jeûner, s'écria-t-il, et il se leva, en marchant à grands pas dans l'appartement. Que le diable m'emporte, si je ne suis pas fatigué de cette maudite vie ! Je suis depuis deux jours et deux nuits sur le rempart du Rhin, j'entreprends aussi la pêche avec les autres, et tandis que l'on sauve le poison pour la table de l'archevêque, l'ennemi s'empare du nôtre. Où est le remerciement ? Il nous faut endurer la faim et nous battre. Celui-là en haut fait bombance. Chez les prieurs la famine ne se fait pas sentir, et à dire vrai, je préfère être du parti d'Adolphe que de celui de Diether, qui débite de belles paroles, mais sans effet.

Notre père qui êtes aux cieus, s'écria d'une voix sourde, la femme malade qui commençait à prier ; ton nom est sanctifié, que ton règne arrive, que ta volonté soit faite au ciel, comme sur la terre, donne nous notre pain quotidien, pardonne-nous nos fautes, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; ne nous induis pas à la tentation, mais délivre nous du mal, amen ! prononça une voix de jeunesse, puis une jolie fille se leva du chevet du lit, et vint au père qui murmurait,

Mon père dit-elle, avec douceur, ne voulez-vous pas vous reposer ; vous êtes fatigué et harassé. Je vais vous apporter à manger, et ensuite me retirer dans ma chambrette.

Laisse moi tranquille avec ton manger! puis-je manger lorsque vous souffrez? Non, de par l'enfer, je ne mangerai rien de ce que vous avez épargné sur votre bouche. Nous ne nous restreignons pas tant, mon père, et nous n'avons pas besoin de nourriture.

Laisse cela. Gertrude, laisse cela! Je n'ai pas la tête à manger! Je n'éprouve que de la rage! Oui de la rage, parceque ma demande en aide et assistance a été indignement refusée, tandis qu'il faut que je me batte pour la lâche confririe de moines et de couvents.

Le seigneur apparaîtra dans un nuage d'or, pour séparer les justes des injustes, les fidèles des infidèles.

Tais-toi femme, avec ton bavardage. Est-ce que cela est juste de laisser souffrir le pauvre diable, quand on est soi-même dans l'abondance? est-ce juste d'armer les citoyens contre les citoyens.

Tu dois être soumis à l'autorité.

Ha! ha! apaise-t-elle notre faim? Ne sommes-nous pas nous mêmes le prochain? Non, de par Satan! Si ce n'était vous, je serais déjà long-temps dans le camp ennemi, chez Adolphe, car il est notre seigneur, reconnu par le pape, et il ne laisse pas mourir ses gens de faim et de lassitude.

Que Dieu nous en préserve, il attaque notre électeur!

Tu n'entends rien à cela ? Mon père, oubliez-vous ce que le père Clément a dit ?

Au diable avec tes hypocrites et mendiants de moines. Les paroles ne leur manquent pas, mais celui qui se fie aux paroles tombe dans la misère. Encore une fois te dis-je, il vaut mieux être chez Adolphe qu'ici.

La fille se tourna en pleurant du côté du grabat ; mais la femme malade se leva pâle dans son misérable accoutrement, qui couvrait à peine ses membres desséchés, et éleva en menaçant son bras décharné.

Mon ami, s'écria-t-elle, avec un accent plaintif. Tu penses à la trahison, je la vois se glisser. Malheur ! malheur ! entends-tu ! elle approche ! elle approche pour ta ruine ! Elle tomba en défaillance

Ma mère, ma mère, s'écria la fille, en se précipitant vers elle. Vierge, Marie ! elle est morte !

Laisse la mourir ! La mort est préférable à la famine et à la misère.

Mon père, aide-moi donc.

Mais son père ne fit pas attention à elle, car dans ce moment on frappa à la porte, et après l'avoir ouverte, trois hommes entrèrent. L'un, jeune pêcheur, en entrant dans la chambre salua Gertrude qui pleurait sur son grabat.

Les deux autres enveloppés dans des manteaux, restèrent à la porte et regardèrent le batelier, qui surpris considéra l'un d'eux.

Alors la malade, qui avait été engourdie et à demi-morte soupira et dit en murmurant : il approche !

La fille se précipita vers elle avec un cri de joie, et le pêcheur qui était à genoux se releva, saisit sa main maigre et fiévreuse et la pressa dans les siennes.

Après avoir également pressé celles de la fille, il se tourna vers les bateliers et ses compagnons, et dit à voix basse.

Lorsqu'aujourd'hui j'étais dehors, pour voir, si je ne pourrais pas pêcher quelque chose pour vous, Walderer, je rencontrai ces deux hommes qui me promirent une bonne récompense, si je les introduisais dans la ville. Vous me connaissez, Walderer, dit l'un deux. — Vous êtes Heinz de Hexheim. Justement, j'ai une femme de la ville, la fille de Steinberger. Cet homme voudrait avoir une retraite secrète, et si vous pouvez la lui donner, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

Pouvez-vous me loger, demanda l'autre, en lui disant confidemment, l'argent ne manquera pas, prenez cette bourse, elle vous rendra de grands services.

Ne la prends pas Walderer ! s'écria sa femme en gémissant.

Tais-toi, lui cria le batelier. Vous pouvez loger dans la chambre de Gertrude, et je vous garantis que personne n'en saura rien.

Il se tourna ensuite vers le jeune homme, et dit : reste ici, je vais conduire en haut les hôtes ; mais, vous autres femmes, dit-il, d'un air sombre, restez tranquilles et retenez vos langues !

Venez, dit-il, aux étrangers, en prenant la lumière, et il les mena par un escalier délabré à la chambre de sa fille.

Jean, dit en pleurant la fille, lorsque le père était dehors, et qu'il faisait sombre dans l'appartement, sais-tu quels sont ces étrangers ?

Non, mais ton père doit le savoir ; s'ils étaient du camp ! hum ! C'est ce que j'ai pensé, Gertrude. C'est pourquoi je les ai amenés ici.

S'ils voulaient trahir la ville !

Deux hommes seuls ? Cela ne va pas, Gertrude !

Sais-tu cela pour certain ? Bien certainement ! et si nous ne gagnons pas cet argent, ce sera un autre. Il nous faut le dire au père Clément, repartit la mère. Nons pas ! l'étranger ne veut pas être connu.

Nous commettons peut-être un péché. Quel péché ? Nous sommes pauvres, Gertrude, et misérables. Nous n'en prévoyons pas encore la fin, et gagner de l'argent honnêtement, ce n'est pas un péché.

Mais si c'étaient des traîtres, malheureux. Crois-tu, comme traîtres avoir la main de Gertrude. — Gertrude sait combien je l'aime. Si c'est un traître, le père saura bien le découvrir.

Il y eut une pause, qui fut interrompue par le retour du père avec Heinz.

Gertrude ; tiens, prends de l'argent, et achette pour ta mère quelque chose de stomachique et de fortifiant. Jean t'accompagnera

Va ! va ! Getrude ! J'ai quelque chose à dire à ton père.

La fille indécise prit l'argent à contre-coeur, et sortit en pleurant à chaudes larmes. Jean la suivit et s'efforça de la consoler.

Heinz sortit également, en secouant la main du batelier, et en lui chuchotant quelque chose à l'oreille.

Walderer, lui dit la malade, après qu'ils furent tous partis, je suis à l'agonie, et je sens que la mort s'approche de plus en plus et me ronge le coeur. Qui sait, si même déjà cette nuit, je ne serai pas dans l'autre monde, car mon esprit m'éclaire et je puis lire dans l'avenir. Ne te laisse pas séduire par l'étranger, mon ami. Tu es mécontent. La pauvreté et la misère troublent tes sens, et tu murmures contre Dieu et ses décrets. Ne nous attire point d'affront, Walderer. Je sais que la pauvreté est amère, mais l'ignominie l'est encore plus. Ne pense pas que cela soit mieux à l'ennemi. Là où est Dieu, tout est pour le mieux, et Dieu est en nous, lorsque nous sommes fidèles aux devoirs que nous avons à remplir. Promets-moi de ne pas t'engager avec l'étranger, car je prévois un grand malheur.

Tu vois double, Anne ! Quel malheur, peut il en résulter de lui donner l'hospitalité. Il ourdit une trame dans nos murs. Dieu veuille que par là la guerre soit terminée. Elle le sera à notre honte.

Adolphe est souverain maître, et c'est déjà assez honteux pour nous de combattre contre lui.

Rends à Dieu ce qui appartient à Dieu, et au roi ce qui appartient au roi. L'électeur est notre seigneur, et non pas lui. C'est une chose assez triste de ne pas savoir qui est notre maître.

Dieu l'a voulu ainsi, et il nous faut obéir. Et mourir de faim.

Il peut nous sauver ! mais il ne veut pas nous sauver, car il déteste les querelles funestes. Non ! Je ne veux plus rien savoir du gouvernement de Diether ! Au lieu de récompense, on ne voit que mépris et vaines promesses. Et ta béatitude ! Qu'elle s'en aille au diable, si pour elle je dois souffrir ici-bas, et mourir de faim.

Oh ! soupira la femme en retombant sur son grabat. Walderer, infortuné que tu es, tu cours à ta perte. Rien de ça, mon ami, interrompit l'étranger, qui s'était glissé et avait entendu la conversation. Sois fidèle à Adolphe, car il est notre seigneur à tous, et le peuple l'a reconnu, et maudit l'autre.

Le batelier regarda avec étonnement la mine guerrière de l'hôte, mais la femme s'agitait en se tournant d'un côté et de l'autre. L'hôte alla

vers le batelier, le tira dans un coin à part et lui dit quelque chose à l'oreille.

La femme dont les yeux enflammés par la fièvre les suivaient avec anxiété, se leva et s'approcha d'eux, en se traînant sur les pieds et les mains.

Le batelier séduit par les paroles instantes de l'étranger, l'approuva et dit :

Je serai des vôtres ! Au diable avec l'électeur. Un cri de douleur affreux rententit dans l'appartement. La femme à demi-nue tomba à ses pieds, et lorsqu'il se baissa pour la relever, elle était morte.

Une larme coula le long de ses joues, lorsqu'il la releva et la porta sur le grabat. L'étranger ému, jeta un coup d'oeil sur le squelette dont la figure décharnée était entourée de quelques cheveux gris.

Vous devez cela à votre gouvernement et à sa trahison criminelle envers l'empereur et l'empire. Au lieu de pain, on vous a donné des paroles. Votre femme en est morte. Vous même, vous souffrez de la faim.

C'était une brave et honnête femme, je vous assure.

Que la cendre lui soit légère ! Mais ce n'est pas le moment de se plaindre. Quand vous serez seul, montez à ma chambre, j'aurai bien des choses à vous dire.

Il laissa le batelier seul; Gertrude et Jean ne tardèrent pas à venir; ils pleurèrent et se lamentèrent avec lui.

Le jour suivant vint le père Clément, moine dominicain aux yeux lubriques et fripons et dont les discours étaient cependant religieux.

Il consola le batelier ainsi que Gertrude. Il bénit le cadavre et le fit enterrer.

Gertrude, dit le père, aussitôt que cette triste scène fut passée. A présent, je n'ai plus que toi; et lorsque je suis absent il n'y a personne là, pour te protéger que toi même. C'est pourquoi sois prudente dans toutes tes actions. Sois discrète et surtout ne parle jamais de la présence de l'étranger, car cela ne serait pour nous d'aucune utilité, et cela nous porterait grand préjudice.

Gertrude le promit. Mais elle se dit à elle même: je puis cependant bien le confier au Bon Dieu, et au père Clément qui dans le confessional, représente Dieu.

Lorsque le moine revint à la maison du batelier, et que Gertrude était seule dans la maison, elle lui confia, en se confessant, ses soucis et ses craintes au sujet de la retraite cachée de l'étranger.

Le père rumina en lui même. Il loua la fille passa légèrement sa main sur ses joues vermeilles, et se fit conduire dans la chambre de l'étranger.

Lorsque celui-ci vit entrer le moine, il s'emporta et tira son épée.

Doucement! doucement noble chevalier! s'écria-t-il, promptement, en se retirant par précaution en arrière et gagnant la porte. Je viens pour vous offrir mes services, et j'espère que nous pourrons nous entendre.

Le moine resta long-temps chez l'étranger. Lorsqu'il s'en alla, il carressa encore les joues de la fille la flatta et dit:

Portez-vous bien, mon enfant, et ne vous chagrinez pas trop du décès de votre mère. Elle est maintenant dans le ciel, et pour être sûre qu'elle y viendra, priez dans la chapelle du Saint Esprit cinq Pater noster.

Mais comment pourrais-je y venir, Saint père?

Ah, si vous le trouvez bon, j'aurai soin que votre père et votre fiancé soient de garde ce soir à l'endroit, d'où je puis vous y conduire.

Je ne sais pas si mon père y consentira.

Celui qui veut prier, prie, et n'a pas besoin de permission pour cela. Au surplus, je ne vous conseille rien et quant à l'étranger, n'en parlez à personne.

Ah! n'est-ce pas, vous n'en direz rien! très bien! très bien!

Il sortit en souriant, et revint une heure après, avec un surplis de moine, à l'aide duquel l'étranger quitta la maison et parcourut la ville.

La misère était à son apogée. Des hommes et des femmes à demi-affamés gisaient çà et là ; le typhus faisait des ravages, et dans les coins des rues des cadavres empestés exhalaient une odeur méphitique et de putréfaction. L'abattement et le désespoir régnaient de toutes parts. L'étranger examina tout attendivement, et se fit conduire chez l'arithméticien Sternberger. Il y resta longtemps. Enfin le moine, Heinz et Sternberger sortirent ensemble, et se rendirent chez le maire Dudo, qui en sa qualité d'architecte avait les clés de la ville.

Le soir il revint dans sa retraite. Le père était aussi revenu à la maison, et adressa les reproches les plus violentes à sa fille à cause de son indiscrétion.

L'étranger le tranquillisa et le prit avec lui dans sa chambre.

Walderer, lui dit-il, j'ai aujourd'hui, par l'entremise du moine que j'ai corrompu, parcouru la ville, et je trouve que la poire est mûre. Soyez prêt à me servir, dites, oui, et je vous confierai mon plan.

En disant ces mots, il détacha la ceinture qu'il avait autour du corps, et en secoua le contenu sur la table.

Le batelier saisit avec avidité le trésor, et quoi qu'au commencement il eut toujours fait paraître quelque doute, il disparut alors entièrement, et il jura fidélité à l'étranger.

Vous en aurez encore deux fois autant, si vous tenez parole, et sachez maintenant ce que vous avez à faire. Conduisez-moi cette nuit dehors, et tenez-vous prêt demain matin, à faire entrer avec moi, en contrebande quelques compagnons que nous cacherons chez vous.

Diable, cela n'est pas facile, Monseigneur!

La récompense sera d'autant plus grande. J'ai des amis dans la ville, je ne puis pas me fier à eux seuls, et je veux être à l'abri de tout événement. Tu connais les détours du Rhin et tu peux nous faire passer en contrebande.

Certainement, car je connais tous les coins et recoins du Rhin. Jean vous conduira au Rhin par un égoût. Je vais m'arranger pour avoir la garde à la porte. Jean et moi nous pensons pouvoir vous faire entrer et sortir.

Bon, emmenez-moi; Jean me conduira et je reviendrai demain à la même heure qu'au jourd'hui

Je serai prêt, mais il faut que je voie Jean, il faut qu'il m'aide, je ne puis pas faire tout, seul.

Est-il sûr? Quand il a dit oui, il es fidèle et sûr.

Tâche d'obtenir son oui. Il saura un beau présent de nêces.

Le batelier s'en alla, non pas cependant sans avoir mis l'argent dans sa poche. Jean l'espoir du mariage et les présents de nêces avaient

attrayés, s'associa au batelier et conduisit l'étranger par l'égoût, qui plus tard du temps des Français servit de passage aux contrebandiers.

Gertrude poussa un léger soupir lorsque l'étranger fut parti. Un cauchemar la tourmentait, elle craignait qu'il ne fût découvert, ou que son père ne fut compromis par sa présence mystérieuse. Par son éloignement elle croyait que tout était fini, et pour la première fois elle se réjouit, d'après sa manière de voir, de l'argent acquis avec autant de facilité que de probité. Cependant elle devait être pendant le jour troublée dans son humeur joyeuse. Le père Clément épia l'instant où le père et le fiancé n'étaient pas à la maison, pour faire à la fille qui venait au devant de lui avec confiance, des propositions équivoques.

Lorsque Gertrude s'en aperçut, et se détourna avec horreur, il la menaça de perdre son père, attendu que l'étranger était un traître, et que son père était devenu son complice à l'égard de la ville.

La fille épouvantée se jeta à ses genoux, le supplia et pleura. Les larmes l'embellissaient encore, et le moine lascif se baissa en pinçant les lèvres, pour l'embrasser. Elle se défendit. Une petite lutte s'engagea et enflamma encore plus la concupiscence du moine effréné. Troublée par la crainte de l'arrivée de son père et encore plus par la force brutale de l'impudent

déshonté, la pauvre fille eut succombé, si dans ce moment Jean ne fut arrivé, et ne se fut précipité sur lui avec fureur. Une lutte de peu de durée s'engagea. La fille se jeta désespérée sur son amant dont elle retint le bras armé d'un couteau, avec lequel il aurait sans doute porté un coup mortel au coupable.

Le batelier survint heureusement et sépara les combattants.

Le père Clément était redevenu le moine humble et religieux comme d'ordinaire il avait coutume de le paraître par son air hypocrite. Mais Jean raconta en peu de mots ce qu'il avait vu, chercha à le démasquer et fut contrebarré par Gertrude, qui au lieu de le soutenir, nia tout, épouvantée du regard menaçant du moine.

Il est clair, dit enfin le batelier, que vous n'êtes pas venu ici dans de bonnes intentions, et comme nous voulons nous mettre à l'abri de votre mauvaise langue, vous resterez ici aujourd'hui dans notre chambre et ne vous avisez pas d'en sortir. La réplique du moine ne fut pas écoutée. Encore épouvanté du couteau du pêcheur, il se laissa conduire de bonne volonté dans une vieille mesure creusée dans la mureille de la ville, où l'on mettait des guenilles, et on l'enferma à clé. Alors le père se consulta avec Jean, et Gertrude fut renvoyée dans sa chambre avec ordre de ne pas en sortir. Le reste du jour se passa tranquillement. Walderer se fit nom-

mer à la garde du soir au Rhin, et Jean introduisit heureusement dans la ville le guerrier ennemi revêtu d'un froc.

En silence et protégé par l'obscurité des rues étroites, ils parvinrent à la maison du batelier, et pleins de respect ils se réunirent autour de l'étranger, dont la superbe et riche armure brillait sous le froc.

„Vassaux, leur dit-il, nous avons enfin pris pied dans la ville traîtresse, et je vous jure de ne pas en sortir avant d'en avoir châtié le peuple, et détruit la force ennemie. Jurez, de combattre homme à homme, et avec l'aide de Dieu, nous rompons par la victoire d'aujourd'hui l'alliance de ces arrogants citoyens, qui osent se mesurer avec nous.“

„Nous le jurons“ s'écrièrent-ils tous sourdement en faisant retentir un léger cliquetis d'armes.

Walderer et Jean tombèrent à geoux, en tremblant.

Monseigneur! balbutia le premier.

Adolphe se tourna vers eux. Vous aurez votre récompense. Toi, Walderer, conduis-nous à la porte de Gau, car c'est sur ce point que mes troupes peuvent le plus facilement déboucher et commencer l'attapue.

C'était un spectacle bizarre de voir le prince et ces hommes en costume guerrier dans la ca-

bane, tandis que le batelier et Jean s'inclinaient humblement vers eux.

La sombre et vacillante clareté de la lumière réfléchissait sur eux, et sur les murs humides de l'appartement.

Enfin minuit venait de sonner, et tous se dirigèrent en silence vers la porte de Gau, en ayant bien soin de ne prendre autant que possible que les petites rues désertes, et de ne pas faire le moindre bruit. Une nuit sombre et épaisse couvrait la ville et le Rhin.

Getrude qui était toujours dans sa chambre avait remarqué le mouvement extraordinaire qui régnait dans la maison. Elle s'était fauflée en bas, et avait écouté en retenant son haleine. Elle se convainquit que son père trahissait la ville, ainsi que Jean; désespérée elle tomba à genoux se tordit les mains, et en sanglotant, elle versa un torrent de larmes.

Lorsque les hommes furent partis, elle courut à la chambre où le père Clément était renfermé, et lui crie à voix basse et en toute hâte :

Venez avec moi et conduisez-moi chez l'électeur, et alors j'oublierai tout.

Oh! belle enfant! s'écria-t-il ironiquement; voulez vous être du parti de l'électeur?

Venez mon Dieu! Toute minute de retard est un danger pour la ville.

Un rayon diabolique étincelait dans le regard lascif du moine.

Où est ton père? demanda-t-il — Ne demandez pas! parti! malheur! il est parti! eh que veux-tu faire? — L'ennemi est dans la ville! Vous hésitez encore.

„Ah! petite satan crois-tu que je vais parcourir la ville avec toi, et répandre cette nouvelle de maison en maison. Adolphe m'a promis une bonne Abbaye, si je suis discret, et tu dois aussi être discrète et passer cette nuit dans mes bras. Ne t'enferme pas mon enfant, cela ne te sert de rien.

Animé par la lubricité, il avait entouré la fille de son bras vêlu, et déchiré le fichu qui couvrait son sein, tandis que ses lèvres cherchaient les siennes. Mais le désespoir donna à la fille une force herculéenne, elle se débarrassa et s'enfuit.

Citoyens! aux armes! aux armes! l'ennemi l'ennemi!

Elle parcourut ainsi les rues jusqu'à la maison du prévôt de la communauté des bateliers.

Elle trappa à la porte de manière à éveiller tous les voisins.

Qu'est-ce qu'il y a, demanda le vieillard, et que veux-tu?

Aus armes! l'ennemi est dans la ville! aux armes!

Que Dieu nous en préserve! s'écria le vieillard épouvanté en la faisant entrer.

En fin de mots, elle raconta ce qui s'était passé, en cherchant autant que possible à ménager son père, et en s'accusant elle même de trahison. Le prévôt pressentit la vérité, trembla et se prépara à la défense.

Alors il descendit, éveilla les bateliers et les pêcheurs, leur ordonna de sonner le tocsin, puis il se rendit à la capitanie.

Dans cet intervalle l'ennemi était parvenu à la porte de Gau, où les stipendiaires qui composaient la garde de service, étaient plongés dans l'assoupissement, en partie par la lassitude, ou le désespoir et même par l'humeur bruyante de la soldatesque. Le gigantesque Waibel était assis avec encore quelques biberons derrière le bocal, et échauffées par la boisson et la langue épaisse ils déclamaient vaillamment contre l'ennemi.

Tout d'un coup Adolphe et ses guerriers entrèrent, accompagnés du maire Dudo, et tandis que l'on garrottait Waibel épouvanté, ainsi que ses compagnons, le traître Dudo ouvrait la porte. Les ennemis avaient passé de l'autre côté du Rhin, et se dirigeaient par le Gartenfeld vers la porte de Gau. Ils se composaient de 1600 cavaliers et de 3,400 fantassins sous les ordres de Louis de Veldenz, Eberhard de Königstein et Alwisch de Luz. Ils étaient devant la muraille et n'osaient la dépasser, parce qu'il y avait audessus un hibou qu'ils avaient pris dans l'obscurité pour une vigie. Au bruit qu'ils firent;

le hibou s'envola, et c'est alors qu'ils s'approchèrent de plus près et pénétrèrent par la porte ouverte.

Mais aussi tout était en mouvement dans la ville; le tocsin retentissait, les citoyens se précipitaient dans les rues en armes, et la fureur et le désespoir les animaient au combat.

On se réunit. Où est l'ennemi? demandait-on de toutes parts. Les femmes jetaient les hauts cris les enfants se lamentaient, et le vacarme augmentait de plus en plus.

A la porte de Gau! à la porte de Gau! Les ennemis sont entrés! En avant, à la porte de Gau! et toute la masse se porta à la porte de Gau, où les ennemis en étaient déjà venus aux mains avec les citadins

Une terrible lutte s'engagea; et les ennemis ne gagnèrent du terrain que pas à pas. Chaque maison était un fort. Les femmes et les filles prirent part au combat, en jetant par les fenêtres meubles et tisons ardents. Les assiégeants furent obligés de les égorger, et d'incendier les maisons, pour les empêcher de combattre et en même temps assurer leur conquête.

Des tourbillons de flammes et de fumée couvraient le ciel, qui retentissait du cri féroce des combattans et du fracas des cloches du beffroi.

Gertrude s'était avancée à la tête des citoyens; elle tomba percée de coups aux pieds de son

père effrayé, et l'ennemi passa sur son cadavre pour poursuivre sa victoire sanglante.

La ville en ruine et ravagée offrait à la vue, un spectacle qui faisait tressaillir d'horreur. Ce n'était qu'avec effroi que les citoyens allaient audevant de leurs vainqueurs; car la sentence d'Adolphe contre eux, avait été horrible. Les hommes pris les armes à la main furent exilés, et on ne leur laissa que la vie.

Mayence était vaincue et sa fierté abaissée. Mais les traîtres n'échappèrent pas au châtement de leur conscience, et le bras de Dieu se signala principalement sur le batelier et Jean. Le premier devint fou, et le dernier s'ensevelit dans les oudes avec le cadavre de sa bien-aimée.

En reminiscence de cette trahison, on cisela les deux têtes de pierre dans la muraille du rempart; et la poterne par laquelle les ennemis pénétrèrent fut claquemurée.





Ingelheim.



u-dessous de Mayence, à une demi-lieue du Rhin, est situé Niederingelheim et plus avant dans les terres Oberingelheim.

Sur le terrain entre ces deux petites villes, on doit avoir également bâti autrefois, et le tout portait le nom d'Ingelheim.

A Ingelheim il y avait un palais appartenant à l'empereur Charles le magne qu'il regardait comme un séjour charmant. On voit encore une partie des débris.

Ce grand monarque apprit un jour qu'il y avait dans le Rheingau, un ermite dont la sagesse se répandait de bouche en bouche parmi le peuple.

Il guérissait également les maladies de l'âme et celles du corps, et quiconque venait le voir avec des infirmités, outre le conseil recevait encore un présent, autant que ses moyens le permettaient.

L'empereur curieux de faire la connaissance de cet homme, lui envoya un messenger, mais il apprit avec une étrange surprise, que l'ermite avait déclaré, qu'il n'était pas de son devoir de se rendre aux palais des grands, mais bien aux

cabanes des pauvres, et que si l'empereur voulait le voir, il n'avait qu'à venir chez lui, car il avait plus d'aisance pour voyager que lui.

D'abord Charles fronça le sourcil et s'emporta, puis lorsqu'il réfléchit encore une fois à la réponse de l'ermite, il ne put s'empêcher de rire, et résolut de lui rendre visite. Il avait à coeur de voir celui qui osait le braver ainsi.

Plus il réfléchissait, plus il se fortifiait dans l'idée d'entreprendre un voyage hasardeux, cependant sous une armure commune et un nom modeste.

Une nuit qu'il pensait plus qu' à l'ordinaire à entreprendre ce voyage, et qu'il ne pouvait goûter de repos, il se leva dans une étrange irritation, se revêtit d'une armure ordinaire et dit en riant: descendons, car je vois bien que je n'aurai pas de repos jusqu' à ce que j'aie satisfait ma curiosité.

Il alla à l'écurie, sans être aperçu de sa valetaille, sella un cheval et sortit du château sans rencontrer un chat.

Non loin du château il y avait une forêt dans l'obscurité de la quelle il se hasarda. Il lui sembla entendre le trot d'un cheval. Il apprêta ses armes, regarda et aperçut un cavalier qui venait audevant de lui.

Lorsqu'ils furent près l'un de l'autre, l'étranger revêtu d'une armure noire lui cria: d'où venez-vous? Où allez-vous? D'Ingelheim, au

hasard! répliqua l'empereur, curieux de voir où cela aboutirait.

Pourquoi si tard et seul? Ce n'est pas le mode de voyager des chevaliers qui sont sous la protection des lois.

Ah! ah! dit en lui même, Charles, il s'explique; il n'est certainement pas à l'abri des lois! et alors il répondit: eh bien, si cela n'était pas qu'auriez-vous à redire? Je m'en réjouirais, car nous serions des compagnons d'infortune. Comment vous appelez-vous? Je m'appelle Charles, et vous? Elbegast. Quoi, vous êtes cet Elbegast le voleur contre lequel l'empereur a prononcé le ban. Doucement, doucement, mon ami, vous en parlez, comme si ce vol n'était jamais venu à votre connaissance. J'étais un pauvre diable, la prêtraille avait escamoté mon héritage, un prélat ventru eut même l'audace de me persifler, en m'enlevant au nez et à la barbe une riche cargaison. De par Satan, l'empereur lui même n'y aurait pas consenti. Je frappai dessus, et je m'emparai d'une partie de mon avoir, Ces faux écornifleurs qui entourent l'empereur lui ont raconté la chose autrement et il m'a proscrit; mais vraiment si j'avais le bonheur de le rencontrer comme vous à présent, je lui dirais ne et franchement, à quels gredins et à quels traîtres il a à faire et je démasquerais leur imposture et leur fourberie.

Oh ami Elbegast, vous parlez comme un orateur. Je parle franchement du fond du coeur ! mais assez causé. Voulez-vous circuler un peu avec moi cette nuit ? J'ai quelque chose au guet, et si cela est comme je le présume, je romprai encore ce soir le cou à quelques uns, quand même l'empereur mettrait mon nom à la potence, ce que je dis en passant, car je ne le mérite pas. Peut être au contraire, qu'il vous sera reconnaissant et vous accueillera avec bienveillance, puisque vous êtes si habile à rompre les cous.

Il le doit aussi, car si je romps aujourd'hui des cous, c'est pour son bien.

Bah ! Venez-avec moi, car j'ai besoin d'un compagnon courageux et résolu.

En avant, Elbegast, je te suis ; seulement promettez-moi de ne pas mettre flamberge au vent avant de nous être entendus.

Bon, chevalier, en avant !

L'empereur et le brigand parcoururent ensemble la forêt, comme de bons amis, en se parlant réciproquement avec confiance.

Elbegast dirigea son cheval par des détours dans la forêt, jusqu' à un fort mystérieux, fit signe à son compagnon de descendre de cheval et de le suivre sans bruit.

A travers un buisson épais ils parvinrent à la muraille par une petite porte qu' Elbegast crocheta avec un rossignol, et entrèrent dans un

coridor étroit et sombre, qui aboutissait à un appartement obscur à la vérité, mais qui n'était séparé d'un autre bien éclairé, que par une porte fendue. Les deux aventuriers s'approchèrent avec précaution de la porte, et écoutèrent-

Alors ils entendirent une voix qui déclamaient contre la puissance trop étendue de l'empereur, à l'inconvenance de laquelle il fallait mettre fin, si la noblesse, la chevalerie et l'église ne voulaient pas être anéanties.

Que le Diable vous emporte! murmura Charles entre les dents, en regardant par une fente qui lui permettait de voir le déclamateur. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il reconnut en lui le comte Eggerich d'Eggermonde qu'il avait comblé de biens, et qui lui était même affiné par le mariage.

Que ne donnerait pas Charles pour être ici lui chuchota Elbegast à l'oreille.

Silence! chut! reprit Charles, en lui serrant la main, écoutons un peu.

Et ils écoutèrent encore; alors il fut question du plan d'assassiner l'empereur et tous ceux qui étaient présents prêtèrent serment sur un Crucifix qu'un haut prélat leur présenta.

Coupons le cou au prélat chuchota Elbegast avec colère; c'est celui qui m'a escamoté l'héritage, et pour lequel je suis mis au ban de l'empire. Est-ce cela de la justice?

Allons-nous en, mon ami justice te sera rendue, lui chuchota Charles et ils se retirèrent comme ils étaient venus.

Elbegast lui dit Charles, lorsqu'il fut dehors; tu as rendu un service à l'empereur, qui ne l'oubliera jamais; viens demain au palais et dis lui ce que tu as vu; je me présenterai comme témoin.

Ah! en voilà d'une belle! répliqua Elbegast en riant: jusqu' à ce que je vienne à parler, il y a long-temps qu' on m'aurait coupé le sifflet de la parole.

La justice de l'empereur est-elle si abominable, continua Charles?

Non pas avec la volonté de l'empereur, mais parce qu'il ignore ce que ses vassaux font en son nom; c'est là où gît le lièvre, et s'ils apprenaient ce que je veux, il me feraient étrangler encore avant que l'empereur sût que je suis arrêté.

Eh bien je parlerai moi-même à l'empereur, dites-moi seulement où je pourrai vous trouver demain matin.

Pour qu'on me saisisse, mon ami, non, Elbegast est trop prudent pour cela. J'aurais pourfendu le drôle, mais vous n'avez pas voulu; quant à moi, je n'ai rien contre, chacun menage sa peau.

Elbegast, je te somme au nom de l'empereur de comparaître demain au château et de porter

plainte contre les coquins que nous avons entendus aujourd'hui.

Et qui donc êtes-vous pour oser sommer au nom de l'empereur? répartit Elbegast déconcerté. Ton ennemi, et à présent ton ami. C'est l'empereur lui même, à qui tu parles.

La lune se dégagea dans le même moment du nuage qui la couvrait, et lança ses rayons argentins sur la mâle figure du héros dont les traits parurent au proscrit, à demi sérieux à demi affables.

Mon empereur et maître! s'écria en descendant de cheval, Elbegast dont le coeur tressaillait de joie et d'attendrissement.

Tu m'as voulu du bien, même lorsque je t'étais hostile. Eh bien, prouve-moi ton amitié et viens, je te préparerai un bon accueil. En disant ces mots, il piqua des deux et se rendit à Ingelheim, laissant Elbegast en proie aux impressions qui agitaient son coeur.

La sentence que l'empereur fit prononcer contre les traîtres fut de plus terribles. A mesure qu'ils parurent ils furent désarmés et visités. Le châtiment ne se borna pas à la dégradation et à la confiscation des biens, ils furent pendus publiquement.

Elbegast au contraire, qui avait répondu à la sommation de son empereur, fut comblé d'hon-

neurs et resta ami intime de son compagnon nocturne et inconnu.

* * *

Plus tard, il vint à l'empereur dans l'esprit que dans la nuit si fatale pour lui et Elbegast, il avait été sur le chemin pour aller trouver l'ermite, et il lui prit fantaisie d'y aller encore une fois.

Comme il venait d'apprendre combien il est avantageux pour un souverain d'entendre de temps à autre sous un travestissement les propos de ses sujets, qui d'ordinaire ne parviennent pas à ses oreilles, il engagea Elbegast à venir avec lui chez l'ermite.

Ils montèrent à cheval tous les deux, revêtus d'une armure sans éclat, et ne communiquèrent à personne le but de leur voyage. Arrivés dans le voisinage ils virent une charmante charbonnière qui portait des oeufs et du beurre frais, gaie et frédonnante comme en petit oiseau.

L'empereur Charles était, comme on le sait grand amateur du beau sexe; et il ne put s'empêcher de demander à la petite, d'où elle venait et où elle allait, et comme elle lui répondit et le regarda en riant d'un air naïf et enfantin, il lui passa la main sur les joues.

La fille rougit et par malheur cette rougeur la rendit si charmante, que Charles s'inclina de dessus son cheval, la saisit, et voulut l'embrasser.

La fille s'échappa, et un homme, sec, d'une figure noble et respectable, derrière lequel la petite s'était cachée, s'avança :

Mon ami, dit-il à l'empereur, es-tu marié et as-tu des filles ? supposé que j'en aie ! lui répliqua-t-il, d'un air enjoué.

Eh bien, n'oublie pas ce que tu as fait à cette fille, et ne juge pas des autres plus sévèrement que tu ne te juges toi-même, si pareille chose arrivait à tes filles.

Elbegast, dit Charles en se retournant vers son compagnon qui riait. Ce vêtement est fatal. Toutes les fois que je l'endosse je reçois de bonnes leçons.

Et je sais par expérience qu'elles ne tombent pas sur un terrain ingrat, répondit celui-ci, avec un regard de profonde vénération.

Charles retourna à Ingelheim sans se faire connaître, mais un riche présent fit deviner au solitaire quels étaient les personnages qu'il avait rencontrés.





Eginhardt et Emma.

L'empereur Charles avait pris dans son palais des arrangements tels que d'une galerie de sa chambre à coucher il pouvait jeter un coup d'oeil sur le château et principalement sur toutes les issues.

Souvent quand il n'avait pas sommeil, il se levait, allait sur la galerie et épiait dans la nuit, pour voir s'il découvrirait des secrets qui pourraient lui être agréables ou utiles. Une nuit qu'il y était, il regarda dans la cour convertie de neige et se réjouit d'y voir des traces de gibier empreintes dans la neige car il était amateur de la chasse. Tout à coup il vit à la demeure des femmes, une tête qui regardait par une fenêtre entr'ouverte, qu'on referma soudain avec effroi. L'empereur fronçant le soucil et se pinçant les lèvres attendait le dénouement de cette étrange apparition avec d'autant plus de curiosité que dans le même instant une autre tête regarda en dehors et se retira lentement. Il ne resta cependant pas long-temps dans l'incertitude. Une forme féminine descendit par la fe-

nêtre, chargea un homme sur ses épaules, et traversa la cour.

La pâle lueur de la lune se réfléchit sur le singulier couple et Charles reconut sa fille Emma, qui portait son amant Eginhard, le favorit et le secrétaire particulier de l'empereur, afin que la neige ne trahît point la trace de ses pas.

Dans le premier emportement le père devint furieux, et s'il eut écouté sa fureur, il les aurait châtiés sévèrement tous les deux, et surtout Eginhard auquel il aurait ôté la vie; mais lorsque le feu de la colère fut passé, il eut pitié d'eux. Enfin il ne put s'empêcher de rire de la ruse de la fille, et rappela à sa mémoire les paroles de l'ermite dans le chapitre précédent: „Ne juge pas plus mal, que tu jugerais si pareille chose arrivait à tes filles.“ Tout pensif il se promena de long en large dans son appartement, en réfléchissant à ce qu'il devait faire. Le lendemain il fit venir Eginhard devant lui.

Eginhard, dit l'empereur; il m'est venu cette nuit dans l'esprit une étrange, pensée, dont je veux laisser la décision juridique à ta sagacité.

Mon empereur et Maître! répartit Eginhard, je tâcherai de rendre arrêt aussi juste que possible.

„Eh bien, un homme a comblé un jeune homme de bienfaits; en reconnaissance de cela, il séduisit la fille du bienfaiteur. Quelle punition mérite ce coquin de traître, Eginhard?

Eginhard était pâle et tremblant devant son terrible juge, entre les mains duquel était son sort. Mais il se trouva offensé d'être considéré comme séducteur, car son amour pour Emma était sincère et profondément, enraciné dans son coeur. En conséquence, il répondit fièrement :

La mort, si le père ne peut pardonner à son amour.

L'empereur le regarda fixement, puis ensuite il redevint affable et dit.

Ainsi tu aimes ma fille, hé? probablement, parce qu'elle est la fille de l'empereur, hé? Je connais votre amour à vous autres courtisans, je n'en donne pas un maravédis.

J'aimerais Emma, même si elle était de basse extraction.

Oui-da dit l'empereur, en traînant la dernière syllabe. — Et Emma?

Elle m'aime, j'en suis persuadé, aussi tendrement et aussi sincèrement que moi.

Suis-moi, dit l'empereur, et il se rendit à la demeure des femmes chez sa fille surprise et effrayée.

Emma, dit-il d'un ton sévère, quelle mouche te pique d'ourdir des intrigues amoureuses avec un littérateur et à mon insçu? Ne sais-tu pas que ton séducteur va mourir?

Emma tremblante se prosterna pleurant à chaudes larmes, et supplia non pour elle, mais pour Eginhard qu'elle estimait plus que tous les autres cavaliers dont l'extérieur est brillant et l'intérieur aride.

Bon, dit enfin Charles attendri, vous vous aimez, et vous serez unis; mais vous ne resterez pas ici, je ne veux plus vous avoir devant mes yeux. Toi, Emma, oublie que Charles est ton père, et toi, Eginhard, sache que ta femme a cessé, d'être ma fille et n'a plus rien à espérer de moi.

Tous les deux profondément émus se prosternèrent devant lui, et implorèrent sa bénédiction.

Je vous la donne, mes enfants, car c'est le seul bien que vous aurez de moi; adieu.

Il se détourna promptement pour cacher son émotion. Eginhardt et Emma sortirent du château, et passèrent le Rhin, pour mener, loin de la cour, une vie simple et pastorale.

Il arriva plus tard que Charles s'égara à la chasse dans l'Odenwald, et parvint à une maisonnette de paysans qui saillit agréablement à travers un bosquet de buissons verts, et de fleurs odoriférantes. Il entra pour demander l'hospitalité. Une jeune femme avec un charmant enfant sur ses genoux, qui en trépignant, et en riant voulait avoir un joujou que sa mère retirait toujours de ses petites mains, était assise dans une chambre propre, avec peu de meubles, cependant disposés avec élégance.

L'empereur dont l'arrivée n'avait pas troublé la femme que l'amour maternel préoccupait, surpris du tableau touchant d'un heureux ménage, resta à la porte, et une larme coula de ses yeux,

en reconnaissant Emma dans cette bienheureuse femme, qui d'avenue attentive par l'enfant qui ouvrait de grands yeux, ne vit pas plutôt son père, qu'elle se leva précipitamment et pressa en tremblant et en pleurant son enfant contre son coeur.

Où est Eginhard, Emma, dit l'empereur avec douceur; il dispose les champs pour notre entretien, balbutia Emma en jetant sur son père un regard d'anxiété, pour voir s'il était fâché ou non. Mais comme elle vit elle même que ses yeux étaient mouillés de pleurs, elle ne put plus se contenir, courut à lui, se jeta ses pieds, et lui montra son enfant.

Mon père, dit elle, en sanglotant; c'est votre petit-fils, ô bénissez le, que cette bénédiction le rende aussi heureux que ses parents.

L'empereur prit avec tendresse l'enfant dans ses bras, lui baisa le front, pressa sa fille en larmes contre son coeur, et dit:

Vraiment, vous avez bien compris le bonheur de la soumission; peu s'en faut que je ne vous envie, mais trêve de pleurs; pensons au matériel, je suis fatigué et affamé.

Emma sortit et disposa sa cuisine; la fille de l'empereur s'entendait au ménage, et elle savait surtout si bien accomoder le gibier, que le père n'en aurait jamais voulu goûter d'autre que préparé des mains de sa fille.

Eginhard ne tarda pas à arriver; il était hâlé du soleil, mais il avait l'air heureux et satisfait; il fut étonné de voir l'empereur et aprit avec reconnaissance que l'emperer avait béni son fils.

La soirée se passa joyeusement; l'empereur était très satisfait et d'une humeur enjouée, lorsque sa suite le trouva; il lui présenta Eginhard en qualité d'époux de sa fille, et le nomma sur le champ conseiller d'état.

Le couple retourna en triomphe à Ingelheim, mais il visita souvent la modeste cabane champêtre où il avait été si heureux, et dans laquelle il venait se délasser des peines et des tracasseries de la cour.



Adolphseck.



n fait mention ici de cette tradition, qui, si elle n'est pas constatée dans l'histoire donne cependant un charmant aperçu du contraste qu'il y avait au moyen âge entre l'amour et le dur métier des armes.

La guerre avait éclaté entre la France et l'Allemagne, parceque les rois des francs ne pouvaient pas s'empêcher de se mêler dans les affaires domestiques de l'empire d'Allemagne.

L'évêque de Strasbourg, qui par trahison s'entendait avec les Francs et se déclara contre l'empereur d'Allemagne, désafia sa sévérité, et Adolphe de Nassau entra avec son armée en Alsace, pour anéantir l'armée ennemie et châtier les traîtres.

L'empereur Adolphe de Nassau était un excellent capitaine. Son épée resplendissait dans les premiers rangs de ses guerriers. Cependant quand ses yeux de lynx découvraient une faute dans l'armée ennemie, il échangeait sur le champ son épée avec le baton de maréchal et dirigeait ses soldats vers les places à découvert de son adversaire. Son ardeur dans les combats et son courage martial l'entraînaient souvent par trop, et souvent ses amis le tirèrent blessé de la mêlée. Il en fut de même en Alsace, où on le transporta dans un couvent pour le rétablir de sa blessure. L'empereur eut pour le soigner une jeune novice, Imagina, fille charmante, qui se soumit à cette obligation avec une patience à toute épreuve, et un dévouement infatigable.

L'empereur éprouva près d'elle un bien-être dans son âme; ses blessures semblaient se guérir comme par enchantement, mais dans son coeur il s'en ouvrit une autre, et un jour qu'il ne pouvait plus comprimer son émotion, il lui prit le

main et lui avoua que la douceur de son aimable physionomie l'avait enflammé d'amour pour elle.

La jeune fille rougit et pâlit tour à tour au langage passionné de l'empereur. Les larmes brillaient dans ses yeux comme des perles, et ses paroles trouvaient écho dans son coeur. — Elle retira doucement sa main, s'en alla, et lorsque l'heure où elle avait coutume de se rendre auprès du malade, arriva, elle ne vint pas, se fit annoncer malade, et elle l'était effectivement.

Trois jours et trois mortelles nuits s'écoulèrent, pendant lesquels l'empereur ne la revit point, et plein d'impatience et de repentir peut-être d'une déclaration trop précipitée, il se roulait dans son lit et ne pouvait goûter eucun repos. Dans la nuit du troisième jour, il ouvrit doucement la porte, et dans le même moment il vit Imagina entrer pâle et inquiète, mais belle comme il ne l'avait pas encore vue.

Fuyez, prince, lui cria-t-elle vivement ; l'évêque de Strasbourg veut vous faire enlever, et il n'y a pas un moment à perdre. L'empereur se leva résolu, appela son écuyer qui dormait près de lui, et l'envoya au commandant de la troupe ; mais lui, suivi de son lévrier, et accompagné de la novice, traversa les corridors du couvent, qui rendaient un son sourd, puis l'église, parvint à une petite porte dont la fille s'était procuré la clé, et sortit. — Dieu soit loué et la Ste Vierge aussi, que vous soyez sauvé, dit la

fille en soupitant: Adieu, noble et digne prince, ne m'oubliez pas.

A ces mots, elle voulait se retirer au couvent, mais l'empereur dont l'image de cette charmante fille s'était pendant sa maladie profondément gravée dans son coeur, la pria et supplia de ne pas l'abandonner, et au lieu de retourner au couvent, de prendre place sur le siège de ses ayeux.

Cette aimable fille ne put résister; elle se laissa envelopper dans le manteau de l'empereur et à la faveur de la nuit ils arrivèrent près du Rhin, où un bac les mit en sûreté.

L'empereur sauvé par les soins de la jeune fille des intrigues de la rusée prétraille, dirigea de nouveau son armée contre l'ennemi, et après quelques succès, il consentit à conclure la paix avec la France.

Après la conclusion de la guerre, il mena sa bien aimée libératrice dans ses Etats de Nassau, et fit construire à Eichthale près de Schwalbach le château Adolphseck qu'il destina à son séjour.

Ils y passèrent d'heureux jours. Mais enfin l'horison politique s'obscurcit, par les intrigues de son propre cousin l'archevêque de Mayence, qui s'allia à d'autres grands du royaume, et reconnut Albert d'Autriche comme Anti-César, d'où il en résulta une guerre entre frères, ce qui obligea l'empereur d'entrer en campagne pour défendre sa couronne.

A Göllheim non loin du Mont-tonnerre les deux armées se trouvèrent en présence; la bataille fut sanglante et Adolphe que son ardeur guerrière entraînait toujours, oublia son devoir de général et tomba percé d'un coup de lance, dans une charge de cavalerie. L'armée sans chef fut consternée et la démoralisation s'ensuivit. Albrecht resta vainqueur et seul régent de l'empire d'Allemagne.

Imagina avait suivi de loin l'empereur, et attendait dans le couvent de Rosenthal la décision de la bataille et son retour. Elle avait entendu le cri de guerre qui le soir retentissait au loin; et un triste et sombre pressentiment pénétra dans son âme; lorsqu'à la nuit tombante elle ne vit pas revenir son époux.

Pâle et dans l'attente elle regardait du côté du champ de bataille, sur lequel la lune répandait une lueur argentine; tout d'un coup il se fit un bruit léger dans les broussailles et le fidèle lévrier de l'empereur accourut en gémissant, sautant sur sa robe, et l'invitant des yeux à le suivre, A travers les champs, les ronces et les haies cet animal la conduisit au lieu du combat où se trouvait l'empereur, sur les yeux mornes duquel la lune jetait une faible clareté; elle s'approcha en pleurant, et en étanchant le sang qui couvrait ses tempes et ses lèvres. Des soldats qui passaient aidèrent à transporter le monarque tué, au couvent où il fut enseveli; Imagina prit le

voile à Rosenthal et ne tarda pas à rejoindre son bien-aimé.

Le château Adolphseck fut détruit par Albrecht, qui fit élever une croix à la place où l'empereur avait été tué.



Eppenstein.

Dans une charmante Vallée du mont Tau-nus, l'on voit la ruine Eppenstein que nous suivrons dans ses détails parce-que ses chevaliers se sont fait un nom dans l'histoire rhénane et allemande.

Voici la tradition de la fondation du château Eppenstein.

Le chevalier Eppo poursuivant un jour avec ardeur à la chasse un sanglier, vint à s'égarer. C'est en vain qu'on sonna du cor, personne ne répondit, sinon les rochers dont l'écho retentis-sait et semblait se jouer de lui.

Découragé et fatigué il descendit de cheval pour se reposer; cependant il se releva aussitôt

rempli d'admiration et de ravissement, car une douce mélodie se faisait entendre du fond de la forêt; elle était chantée par une voix pure sonore et mélancolique.

Le comte Eppo, suivit cette voix et aperçut après s'être frayé un chemin à travers les ronces avec son épée, à l'entrée d'une grotte, une jeune fille, qui adressait mélodieusement uné prière au ciel. Eppo resta en extâse à sa vue, mais la jeune femme qui le vit, se mit à pleurer et implora sa protection.

Le comte apprit qu'un géant l'avait enlevée et amenée ici; qu'à l'heure du midi, il tombait dans une profonde léthargie, mais avant, qu'il l'attachait à un rocher, pour qu'elle ne put pas fuir.

Eh bien, que puis-je donc faire pour vous? s'écria le chevalier avec une impatience mêlée d'anxiété.

Retournez à mon château, chevalier, et faites-vous donner le filet béni que j'y ai conservé; au nom de la sainte Trinité je l'envelopperai dans ce filet, et alors il ne peut rien entreprendre, et quand je l'invoquerai, il sera faible comme un enfant.

Le comte fit ce qu'elle lui avait dit apporta le filet à la grotte, et s'y cacha pour attendre le moment favorable. Lorsque le géant eut quitté la grotte, pour se tailler un tuyau de pipe de l'autre côté de la montagne, la fille prit le filet,

courut vers la hauteur et prépara au sorcier une couche qu'elle couvrit de feuilles, de mousse et d'herbes odoriférantes.

Le géant vit en souriant son activité, et lorsqu'elle eut fini, elle le pria instamment de s'y coucher, pour voir si cela était bien. Le géant y consentit avec plaisir, et s'étendit tout à son aise. La jeune fille le couvrit aussitôt au nom de la sainte trinité avec le filet et s'enfuit effrayée du hurlement du géant prisonnier. Elle voulait que le chevalier partit promptement avec elle, mais il lui dit d'attendre, courut vers la montagne, et poussa le géant qui cherchait en vain à se débarrasser du filet, en bas du rocher dans l'abîme où il se fracassa les os, en poussant des hurlements épouvantables.

La fille sauvée, devint l'épouse du chevalier. Le château Eppenstein fut bâti à la place où il l'avait recontrée, et les os du géant rongés par les loups et les corbeaux, y sont conservés pour en attester la véracité.





Falkenstein.



Près la route de Homburg sur la cîme d'un rocher, s'élèvent les ruines du château Falkenstein. Un chemin tortueux conduit au château. Voici la tradition au sujet de l'origine de ce chemin qui court parmi le peuple.

Un jour il doit y avoir demeuré une fille d'une beauté extraordinaire, dont le père têtue et brutal chassait les personnes qui avaient grimpé avec peine ce chemin pierreux et tortueux, pour venir voir au château cette fille admirable.

Il y avait à la vérité parmi les visiteurs quelques galants, mais l'accueil brutal du père, après une montée si pénible, et la sévérité de la fille malgré les hommages qu'on lui rendait, les empêchaient de revenir. Il n'y avait que Kuno de Sayn que les sinuosités du chemin et le sombre regard du veillard n'empêchaient pas de gravir la montagne, car pour lui seul, le regard de la fille vermeille était favorable. Le soir lorsqu'il était avec elle sur la plate-forme, et qu'il regardait au loin le coucher du soleil, qu'il lui montrait les forêts, et lui expliquait la situation de son château, leurs mains se recontraient et les

lèvres brulantes de la jeune fille ne repoussaient point ses doux baisers.

Il retourna un jour au château et s'essuya le front couvert de sueur, car le chemin lui avait été très pénible ce jour là, vue que le soleil dardant ses rayons sur le rocher, la chaleur était étouffante, et Kuno avait déjà dans son coeur un foyer ardent qui faisait circuler son sang bouillonnant dans le veines. Il voulait la demander en mariage aujourd'hui, et quand il pensait à la rudesse du père, son coeur flottait entre la crainte et l'espérance.

Après s'être remis un peu, le chevalier s'arrêta quelques minutes à l'entrée du château; il entra résolument dans la tour, où derrière les murailles en laquelle l'amante l'attendait avec des battements de coeur.

Par la petite fenêtre cintrée du seul et grand appartement du château, Falkenstein avait lancé un regard moqueur sur le chevalier auquel, à ce qu'il paraît le chemin avait été si pénible cette fois à cause de la chaleur.

Qui vous a attiré ici, murmura Falkenstein d'un air bourru?

Je vous avouerai franchement, noble chevalier, répliqua le jeune homme, en fixant avec des yeux pleins de feu, la jeune fille qui rougit et disparut à l'instant, que c'est votre aimable fille qui m'attire. Nous nous aimons, et je suis venu pour vous la demander en mariage. Falkenstein

écouta la proposition en fronçant le sourcil et marchant de long en large les mains derrière le dos, et après quelques moments de réflexion, il s'arrêta et dit : monsieur le chevalier, si j'étais venu, comme vous, dans un château en quailté d'épouseur, j'aurais vanté la rudesse du chemin au lieu de la blâmer ; mais ainsi va le monde, les moeurs ce corrompent de plus en plus, et la jeunesse d'aujourd'hui n'est plus comme celle d'autrefois ; c'était d'autres temps qu'à présent, hum !

Mais monsieur le chevalier, je ne suis pas fourvoyé que je sache. Je suis venu joyeusement et il en serait de même si le chemin était encore une fois plus escarpé.

Oui, oui, je vous connais, dit le chevalier en clignotant, et vous aurez ma fille, mais à la condition que jusqu'à demain matin, vous ayez taillé un chemin par lequel on puisse venir ici à cheval et en voiture.

Mais comment cela est-il possible, s'écria le chevalier effrayé. Mille écuyers ne pourraient le faire en un mois. Faites comme vous pourrez. Triste, et sans avoir vu sa bien aimée, le jeune homme sortit du château et se cassa en vain la tête, comment il pourrait surprendre l'entêtement du vieillard. Il ne lui vint rien dans l'idée, et quand il considérait le rocher sur lequel était le château, il tressaillait d'effroi, car il voyait bien qu'il ne pourrait jamais accomplir le désir extra-

vagant du vieillard. Il ressentait intérieurement un profond chagrin à la seule pensée d'être obligé de renoncer à jamais à son amante, et lorsqu'il croyait la voir sur la plate-forme, agitant un mouchoir en signe d'adieu il se retirait précipitamment en disant : non, je tenterai tout, avant d'y renoncer.

Il retourna en toute hâte à son château, fit venir le maître-mineur chez lui, qui lui avait ouvert une mine de laquelle il tirait du cuivre et de l'argent, et lui dit ce qu'il voulait ; le mineur assura en haussant les épaules, qu'il lui était impossible de construire un chemin sur cette montagne, quand même il emploierait tous ses mineurs travaillant jour et nuit pendant des mois entiers

Le chevalier l'avait bien présumé, il se retira en poussant un profond soupir, et tout découragé il s'enfonça dans la sombre forêt, pour donner un libre cours à ses lamentations. Il marcha à travers les ronces et les épines ; tantôt il se frayait un chemin avec son épée, tantôt son pied reencontrait un obstacle, tantôt il courait comme un insensé, puis il s'arrêtait en soupirant, et regardant monchalamment les eaux d'un ruisseau qui coulaient en serpentant à travers la mousse et les herbes odoriférantes, séjour des truites qui cherchaient leur nourriture. Mais le chevalier ne prenait plus plaisir à rien, car comme son coeur était sombre, tout lui paraissait sombre

dans la nature. La nuit étendit son voile et le chevalier devenu encore plus mélancolique, déplorait, les yeux baignés de pleurs la perte de sa bienaimée, et s'emportait contre l'obstination du père.

Tout d'un coup il apparut devant lui un homme grison avec une barbe blanche qui lui pendait jusqu'à la ceinture, et revêtu d'un sarrau gris, des manches larges duquel ressortaient des bras nerveux.

Jeune homme, lui dit-il, si tu me promets d'ordonner à tes mineurs d'exploiter la mine avant midi, au lieu du soir, je t'aiderai et te conduirai auprès de ta bienaimée.

Le jeune homme fut d'abord pétrifié d'étonnement, cependant comme il avait souvent entendu parler de sorciers et d'esprits dans les montagnes, et que c'étaient des êtres humains qui aimaient à faire le bien surtout lorsqu'on agissait noblement avec eux; il dit avec une lueur d'espérance: si tu peux venir à mou aide, je t'accorderai tout ce que tu veux, tant j'ai l'espoir de devenir heureux.

Bon, chevalier, dit le petit homme, en disparaissant dans le brouillard, rends-toi demain au château à cheval, demande encore une fois la fille en mariage, et tu pourras emmener avec toi la fiancée.

Entre le doute et l'espérance le chevalier retourna chez lui, et ne put fermer l'oeil de toute

la nuit. Le lendemain matin à peine le soleil se fut-il levé, qu'il fit seller son cheval, et partit brûlant d'impatience pour Falkenstein, par le chemin tortueux devenu large pendant la nuit et fit son entrée dans le château au bruit du cor et des cris de joie.

Levez-vous, chevalier Falkenstein; levez-vous frottez-vous les yeux! le chemin est fini et votre fille est à moi!

Pâle et pleurant la fille descendit en toute hâte les degrés de pierre et se jeta dans les bras de son amant; ensuite parut le chevalier troublé dont l'obstination s'était apaisée pendant la nuit et l'avait rendu plus traitable.

Le chevalier encore abasourdi de ce qui s'était passé, raconta sa rencontre avec le sorcier, et apprit que pendant la nuit, il s'était élevé une effroyable tempête autour de Falkenstein, et que dans les intervalles, on avait entendu des coup de pioche mêlés de grands éclats de rire; le varcarme était venu jusqu'à la porte, et avait enfin disparu tout d'un coup.

Saisis d'effroi, ils s'étaient levés, et avaient passé la nuit en prières. Dès le matin ils étaient entièrement habillés, un peu assoupis, lorsque le son du cor, et le pas de son cheval contre la coutume, les eut enfin éveillés, et tirés des bras de Morphé. Falkenstein, conseilla à son gendre en son âme et conscience, de se garder d'une obstination telle qu'il avait montré lui même.

Si cela s'est fait, la tradition n'en parle pas. Le chemin est encore aujourd'hui fréquenté avec admiration, et quand on pense aux peines qu'il a coûtées pour l'établir, on est tenté de croire que véritablement les sorciers y ont été pour quelque chose.



La tour aux souris.



Le Rhin comme un réseau d'argent, serpente au-dessus de Bingen à travers les rives couvertes de vignes, d'où les villes, les villages, et les maisons de plaisance offrent à la vue un tableau pittoresque et varié. Mais au-dessous de Bingen, il se jette en bouillonnant dans les montagnes et se brise avec fureur contre les récifs qui couvrent son lit, et en arrêtent le cours.

À l'entrée de ce val, entre le fleuve paisible et le bouillonnant, il y a vers le centre d'une île, une tour qui porte le nom de tour aux souris.

La tradition suivante nous fait connaître l'origine de ce nom.



Rudesheim.



animé d'un noble enthousiasme par les discours de St. Bernard qui prêchait la croix à Spire, le chevalier Broemser se fit aussi décorer de la croix et partit pour la Palestine, laissant sa petite fille orpheline dans sa patrie.

Le chevalier Broemser était un vaillant champion, dont le bras avait remporté plusieurs victoires dans les batailles sanglantes, et devant sa flamboyante épée les Sarrasins fuyaient épouventés. Fort dans le combat et débonnaire dans le vin; cependant quand il s'était mis quelque chose en tête, ou qu'il s'imposait un devoir, il n'y avait ni prière, ni conviction capables de le détourner de ce qu'il avait résolu.

Pour preuve de son courage héroïque, on raconte que dans un pays lointain, il avait tué un dragon qui portait un grand dommage aux croisades, on rapporte encore de lui d'autres exploits que nous passerons sous silence, vu que la destruction du dragon parle assez en sa faveur.

Le chevalier Broemser fut assailli un jour par les Sarrasins et serré de près; sans espoir de sa-

lut, et d'être secouru des siens, il n'avait d'autre ressource que celle de défenere chèrement sa vie, et il pourfendit les ennemis autour de lui, qui tombaient comme la paille sous la faux du moissonneur. Fatigué et épuisé par la perte de sang de ses blessures, il tomba et fut enchaîné par vainqueurs joyeux, qui l'emportèrent garroté sur un cheval.

Il porta long-temps la chaîne de l'eschavage obligé de remplir des travaux ignobles sous le knout du surveillant; enfin après avoir promis avec ferveur de consacrer sa fille au ciel, il brisa ses chaînes, assomma le surveillant, et prit la fuite.

Ses amis le reçurent avec joie, cependant le chevalier fit un retour en lui même, se prépara au départ et se rendit dans sa patrie.

Son retour fut bienvenu, principalement auprès de sa chaste et modeste fille: mais quel fut son effroi lorsque son père lui annonça son voeu et sa ferme résolution de le remplir.

C'est en vain que sa fille se lamenta, en lui déclarant que pendant son absence elle s'était fiancée. Le chevalier Broemser était entêté et il la menaça de sa malediction. En proie à la plus horrible douleur, et tourmentée par la seule pensée que son père l'avait maudite, le délire s'empara de ses sens, et protégée par les ombres de la nuit, elle se précipita dans les ondes.

Des pêcheurs ayant le lendemain retrouvé le cadavre, le portèrent au château; le chevalier s'arracha les cheveux à cette horrible vue, et s'accusa d'être le meurtrier de sa fille. Après que sa douleur fut apaisée, il promit en expiation, de faire construire une église. Cependant les distractions auxquelles il se livrait pour étouffer son chagrin lui firent oublier sa promesse, jusqu' à ce qu'une nuit son enfant lui apparut, en jetant sur lui un regard de tendresse mêlé, de mélancolie; les chaînes qu'il avait portées dans sa servitude tombèrent avec fracas de la muraille et l'éveillèrent en sursaut.

L'aurore avait déjà paru sur l'horizon, lorsque mécontent de lui même et le coeur palpitant, il se mit au balcon, pour rafraîchir par l'air pur du matin son sang bouillonnant.

Il entendit tout à coup un grand cri; c'étaient quelques paysans qui accouraient avec l'image de la Ste. Vierge et l'apportaient au chevalier avec l'assurance que les taureaux l'avaient tirée de la terre et qu'elle avait demandé du secours.

Cela parut au chevalier un avertissement pour le voeu qu'il avait fait; dès lors il fit construire une chapelle, et y plaça cette image.

Cette chapelle devint le couvent: Secours de Dieu.

La langue du dragon et les chaînes de l'esclavage sont encore conservées aujourd'hui dans

le château de Johannisberg, vu que le prince de Metternich est par acquisition en possession des biens de ce chevalier.



Ehrenfels.



Uta était assise à la fenêtre de sa chambre à coucher et portait ses regards vers le château Reichenstein dont les contours se perdaient dans les ombres de la nuit, et se dessinaient à l'azur sombre du ciel.

Elle était assise les mains jointes, et des larmes coulaient le long de ses joues pâles parce que son père avait injurié Reichenstein, brigaud que l'empereur avait mis au ban de l'empire.

Elle était montée chancelante dans sa chambre en éprouvant tout à coup un mal-aise elle s'assit à la petite fenêtre de la muraille et regardait le fleuve qui roulait ses ondes sur lesquelles la lune répandait une lueur argentine. Tout d'un coup, elle tressaillit d'inquiétude et d'effroi, et pouvant à peine respirer, elle voit des flammes étincelantes s'élever dans les nues; des

tourbillons d'une fumée noire et épaisse montaient vers les cieux; Reichenstein était tout en flammes.

Sainte vierge Marie mère de Dieu, protège-le, s'écria-t elle; cela ne peut pas être, mes yeux me trompent. Lui, un brigand et son château embrasé!

Elle se couvrit les yeux, puis regarda encore; Reichenstein brûlait et la sentence de l'empereur était accomplie.

Pâle et tremblante Uta voyait dans la destruction du château celle de son bonheur; elle aperçoit une nacelle qui traversait le Rhin à force de rames, et se dirigeait vers Ehrenfels. Uta! Uta! S'écria une voix dans l'obscurité de la nuit, jusqu' à ce que le son de son nom l'éveilla. O viens, que je te voie pur la dernière fois; c'était la voix de l'amant qui l'implorait; entraînée par le sentiment, elle se hata de descendre et se jeta dans ses bras.

Je suis proscrit, et fugitif, Uta. Mon château est détruit, et à peine puis-je sauver ma vie et quelques bijoux pour me protéger contre la faim dans les pays lointains. Adieu, je te quitte pour toujours, et si le monde me maudit, consacre-moi une larme de pitié et d'amour.

O, mon ami, dit-elle, en sanglotant et le pressant contre son coeur.

Il vaudrait mieux que nous fussions morts dans la prospérité, que d'être obligés de nous séparer dans ces circonstances.

Uta, nous séparer, je ne puis me séparer; fuis avec moi; je ne puis te quitter, je t'aime trop.

Non, je ne puis abandonner mon père, il faut que je reste.

J'entrerai dans un couvent aussitôt que tu seras parti, et je te consacrerai toutes mes pensées.

Ah! non jamais! son coeur s'agita comme une lave brûlante, et dans son délire il prit dans ses bras vigoureux son amante troublée, fit quelques pas en avant, puis se précipita dans les flots.

On n'entendit pas un cri, seulement le Rhin mugit en bouillonnant et traçant de ses ondes un cercle jusqu'au rivage.

Le lendemain on trouva les cadavres des amants étroitement liés.





Rheinstein.

Quinconque a parcouru les bords du Rhin, connaît sans doute ce charmant château, Que S. M. le roi de Prusse a fait restaurer dans le style du moyen âge

Chacun consacrera avec plaisir quelques heures à l'inspection de ce château, et en descendra vers le Rhin, dont le rivage s'étend jusqu'au Rheingau.

Au-dessous de Rheinstein et Reichenstein, près de Trechtlingshausen est situé l'ancien fort de Reichenstein, tandis qu'au dessus de Rheinstein sur la rive droite, se trouve le fort Ehrenfels adossé à la montagne.

Entre Rheinstein et Reichenstein se trouve la chapelle de Clément qui à présent n'est qu'une ruine; elle est couverte de ronces, et elle semble vouloir porter le deuil du passé.

Il y avait jadis au château de Rheinstein une charmante fille sous la sévère protection de son père, qui depuis la mort de son épouse avait fait un retour en lui même, et menait une vie triste et sombre. La petite fille seule pouvait comme par enchantement dérider son front, car c'était

le seul être auquel il prit intérêt et pour lequel il ressentait de l'amour.

Le chevalier Sifrid malgré sa propension à la solitude, n'était pas d'un caractère positivement sensible. Il avait beaucoup de faiblesses et principalement celle de chercher le bonheur de son enfant dans le faste extérieur. Le sentiment de sa fille était son amour pour Reichenstein chevalier superbe et valereux champion. Il était à tous égards digne de la fille, à l'exception cependant de la fortune, car Reichenstein était pauvre et ne possédait que son château, son épée et sa bonne humeur. Le chevalier Kurt d'Ehrenfels, célibataire dessimulé, sensible et déjà avancé en âge, était son parent. Kuno s'ouvrit à lui, et le pria de parler au père pour lui et de lui demander sa fille en mariage, vu qu'il ne pouvait plus vivre sans elle.

Hum! pensa Kurt, c'est une sottise Kuno de se tourmenter avec une fiancée. Fais, comme moi, tu seras plus à ton aise. Je ne puis pas, répliqua Kuno; cette fille est toujours présente à mon âme, et je préfère mourir plutôt que d'y renoncer. Eh bien, s'il en est ainsi, murmura Kurt, il faut bien que je prenne mon parti. On flatte principalement les femmes par des présents, et je pense que tu auras apporté quelque chose afin que mes paroles fassent plus d'effet. Cousin, voulez-vous me rendre fou, croyez-vous que Gerda soit aussi impitoyable que les femmes

que peut-être vous connaissez. Cependant à présent que j'y songe, oui, vous pourrez prendre un présent avec vous, car j'ai un traquenard bien dressé, dont je veux lui faire cadeau; je l'ai reçu moi même en présent, mais qu'est-ce que cela fait; il sera mieux chez elle que chez moi. Enchanté de cette pensée, il envoya chercher la haquenée, et accompagna le pésant Kurt jusqu'au pied du Rheinstein.

Kurt n'eut pas plutôt vu cett charmante créature, que son coeur s'enflamma et prit la résolution, au lieu, de la demander en mariage pour Kuno, de la demander pour lui.

Il parla à Sifrid, lui communiqua la proposition de son neveu, et lui laissa le choix entre eux deux.

Le père faible alléché par la fortune de Kurt, lui donna non seulement la préférence, mais il se laissa aussi tellement éblouir par ce vieux garçon, qu'il résolut de repousser toute tentative de visite de Kuno, par la force des armes. Le sournois dit à Kuno, que Gerda était véritablement affectée et qu'elle avais supplié son père de consentir à cette union, mais que celui-ci avait refusé net la proposition de mariage, et que par conséquent, il n'y avait plus rien à faire dans cette chose.

Le jeune Kuno désespéré en apprenant cette nouvelle, tempêta dans son château. Les plans les plus hasardeux pour obtenir sa maîtresse rou-

laient dans son esprit, et ne lui laissaient pas un moment de repos ; après avoir essayé plusieurs fois en vain de lui parler, et même après avoir été repoussé du voisinage de Rheinstein, un profond abattement fit place à sa douleur. C'est alors que Kurt crut avec sa demande en mariage pouvoir s'insinuer peu à peu ; il voltigea autour de la fille, étonnée et revoltée, s'éloigna de lui, car elle avait mis toute sa confiance en Kuno. Elle supplia son père, et lui déclara sa passion pour Kuno, mais Sifrid ne voulait rien savoir de ce chenapan, c'est ainsi qu'il le nommait ; il s'emporta et fixa enfin le jour de la célébration de mariage avec Kurt.

La nuit qui suivit la sentence paternelle, fut pour Gerda une nuit de souffrances et de tourments. Elle pleura et se lamenta jusques bien avant dans la nuit, et enfin fatiguée accablée de sommeil, elle tomba dans un grand épuisement. Il lui semblait voir Kuno devant son lit, lui baisant les lèvres, en lui disant : pourquoi ne fuis-tu pas, et ne viens-tu pas chez moi ?

Gerda se réveilla avec l'incertitude, si c'était un rêve ou une vérité. Un léger hennissement se fit entendre pendant la nuit et lui parut d'un heureux présage. Oui, je vais me préparer pour la nôce, dit-elle résolument, et avec l'aide de Dieu. Son traquenard au lieu de me transporter chez celui que je déteste, me portera chez Kuno.

Kurt apprit en souriant le consentement à ses désirs; il se moqua de la colère impuissante de son cousin, et donna les ordres nécessaires pour que la fête fut brillant et magnifique.

Le jour fixé arriva, et Gerda choisit l'église St. Clément. Pour échanger les bagues, le cortège était obligé de retourner à Rheinstein et de là à Ehrenfels.

Mais avant, elle avait eu la précaution de donner avis de son dessein à son amant, qui attendait avec de grandes palpitations de coeur le jour, qui devait à jamais fonder son bonheur.

Déjà les cloches de la chapelle retentissaient solennellement; un long cortège descendait, par un beau soleil, le chemin de Rheinstein, et la parure nuptiale de Gerda brillait de l'éclat des perles et de pierres précieuses dont elle était ornée; on apercevait déjà les cierges rayonnants placés sur l'autel, lorsque tout à coup Gerda frappa de sa cravache le haquenard que lui avait donné son amant, et dont Kurt lui avait fait présent, comme étant sa propriété; et elle le lança au grand galop sur le chemin de Reichenstein.

Kurt fut le premier, qui se remit de sa consternation. Il la poursuivit en jurant, puis derrière lui le père avec quelques chevaliers curieux d'apprendre l'issue de cette fuite.

Kuno qui était aux aguets, et vit avec une joie infinie son amante accourir vers lui, ouvrit la porte, monta à cheval et alla à sa rencontre.

Arrivée au château, elle descendit de cheval dans la cour : les portes furent fermées, et lorsque le père vint et demanda à entrer, le chevalier s'y refusa et menaça de faire usage de ses armes, si on l'importunait plus long-temps.

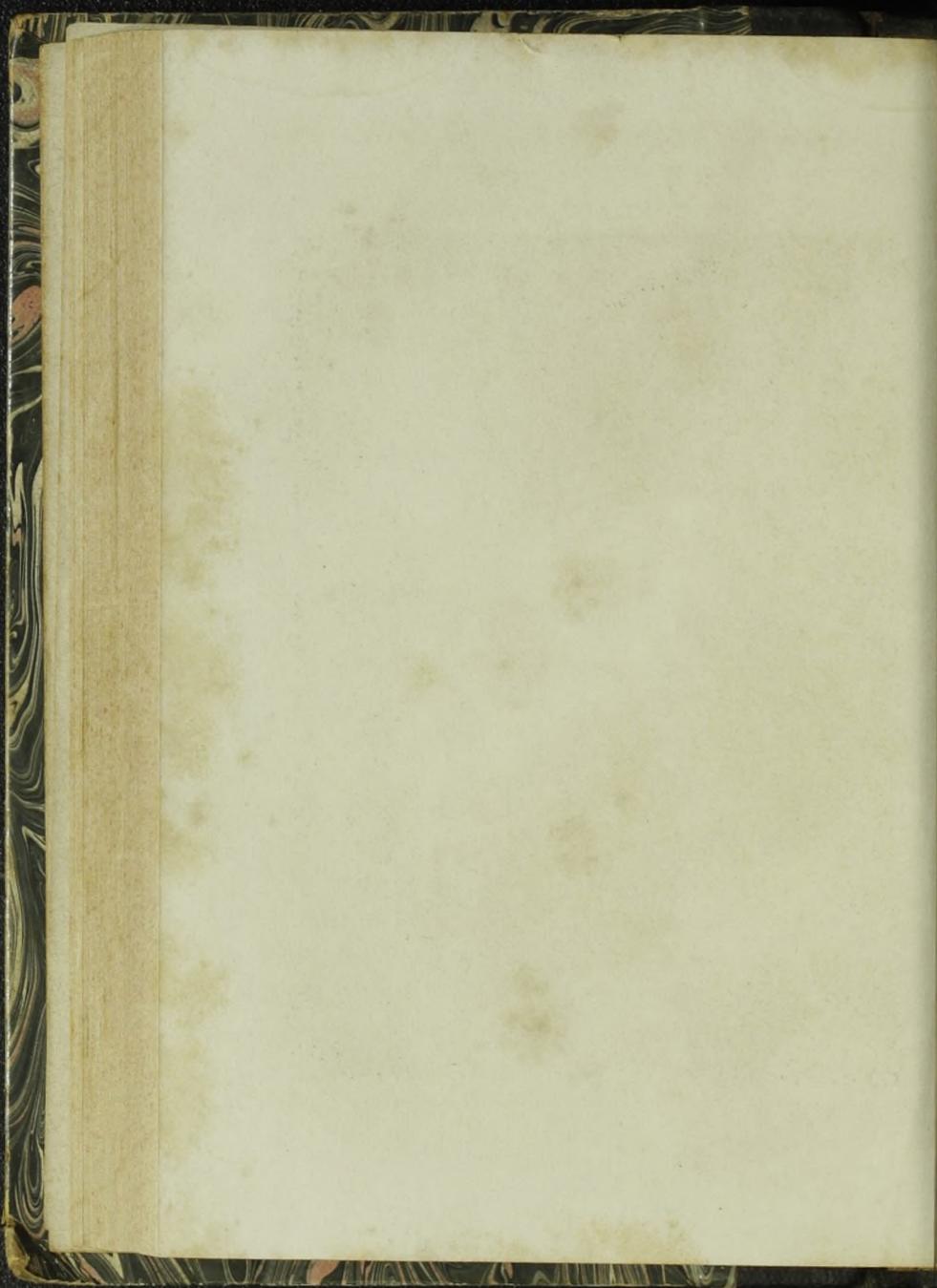
La société qui suivait lentement, rencontra chemin faisant, Kurt qui était tombé de cheval raide mort. Kuno était héritier, et au lieu de conclure les nûces à Ehrenfels, elle furent célébrées au grand contentement des parties intéressées et même du vieux Sifrid, aux château de Reichenstein.



L'église de St. Clément.

Dans la précédente tradition nous avons fait mention de l'église de St. Clément, et l'histoire de sa fondation offre quelqu' intérêt.

Une noble demoiselle de Sauerthal était, par la perte de ses parents, venue de bonne heure



Hatto archevêque de Mayence, avait tenu constamment fermés pendant la famine ses magasins remplis de blé, et par là excité le peuple affamé à la révolte, principalement parcequ' à dessein il faisait voir que l'abondance régnait dans son domaine.

Le prélat fit arrêter les révoltés, et renfermer dans une grange avec ordre d'y mettre le feu. Non content de cet ordre diabolique et cruel, il y ajouta encore l'ironie, en comparant les cris désespérés des victimes au coassements des souris, et en se réjouissant de cet autodafé.

Dans la nuit qui suivit ce forfait inoui, des souris pénétrèrent dans le palais de l'archevêque, le mordirent et se mirent à lui arracher la chair des os. L'évêque s'enfuit, traversa la Rhin, fit suspendre son lit dans la tour, mais en vain, les souris le poursuivirent et le firent mourir lentement dans des douleurs aiguës et des tourments horribles.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans l'histoire Hatto paraisse sous un autre jour que dans la tradition. Il y est dépeint comme un prélat sage, instruit et ambitieux, rusé et entreprenant, fier, mais pas très consciencieux dans le choix des moyens pour arriver à son but; il s'était attiré beaucoup d'ennemis parmi la noblesse comme parmi le peuple. Cette haine a probablement été l'origine de cette horrible tradition, qui cependant reproche à l'évêque des actions très inhumaines.

Un événement, nous fait voir dans la tour au lieu d'actions criminelles, des hauts-faits d'enthousiasme et d'héroïsme.

Dans la guerre de trente ans, les Suédois s'emparèrent de toutes les forteresses et de tous les châteaux situés sur le Rhin. Ehrenfels avait été pris, et les suédois tournèrent leurs armes contre la tour de Hatto, pour être maîtres du passage du Rhin. Mais il ne leur était pas facile de s'en emparer, car elle était défendue par les Teutons qui malgré la supériorité des ennemis, acceptèrent le combat.

Ils combattirent vaillamment, mais accablés par le nombre, ils périrent l'un après l'autre d'une mort glorieuse.

Un seul opposait encore de la résistance, malgré ses nombreuses blessures. Son héroïsme excita l'admiration de ses adversaires, et leur chef lui intima de se rendre. Point de Pardon pour vous, ni pour moi, les Germains meurent, et ne se rendant pas. A ces mots, le valeureux guerrier saisit le drapeau noir, rouge doré, se fit jour à travers les ennemis étonnés, et se précipita dans le fleuve. Ce fut en vain que les Suédois cherchèrent le cadavre et principalement l'étendard; le Rhin les avait retenus tous les deux.



en possession d'une fortune considérable, qui jointe aux charmes de sa beauté, lui attirait une foule d'adorateurs qui la recherchaient en mariage.

Il y avait à cette époque à Rheinstein, un vigoureux et décidé luron qui n'enchérisait sur le métier des armes que par la licence effrénée avec laquelle il se moquait des lois. Il vit un jour la belle Ina, et sa beauté ainsi que sa fortune firent naître en lui la convoitise, et l'envie de la posséder.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il n'était pas dans son caractère de tourner long-temps autour d'elle et fermement résolu d'accomplir son dessein, il lui envoya un messenger chargé de faire la demande en mariage, et sur son refus il rassembla ses cavaliers et se rendit avec eux à Sauerthal, pour obtenir par la force, ce qu'il ne pouvait avoir de bonne volonté.

La nuit était obscure ; le ciel se couvrait de nuage épais, et les montagnes retentissaient du bruissement prolongé de la tempête, tandis que dans la vallée il régnait un silence qui inspirait tout à la fois la crainte et l'inquiétude.

Ils partirent de Rheinstein sans faire du bruit, en prenant des détours pour mieux parvenir à leur but. Les fers des chevaux rendaient un son sourd sur le terrain humide de la forêt, et l'on n'entendait que faiblement le cliquetis des

armes, lorsque le cheval bronchait et ébranlait le cavalier. On parlait aussi à voix basse, car le méchant est craintif, même quand il es seul.

Enfin on arriva au château de la demoiselle, le chevalier fit un signe; la troupe s'arrêta, et la plupart mirent pied à terre; ils s'approchèrent de la porte à pas de loup; et l'on choisit deux députés pour demander la permission d'entrer, et tuer sur le champ celui qui ouvrirait.

Sans armes et ne prévoyant pas un coup de main on ouvrit la porte aux cavaliers égarés, pour leur donner l'hospitalité. Mais comme frappé de la foudre, le portier tomba baigné dans son sang. Le clairon de guerre de chevalier résonna et les cavaliers pénétrèrent dans le château sans défense, en poussant des cris affreux.

Ce cri de guerre retendit d'une manière épouvantable dans les corridors déserts, et tira les assailliss du sommeil. Le commandant courut promptement aux armes, ainsi que ses cavaliers, et quoique mal armés ils opposèrent une vigoureuxé réstitance. Mais il leur fallut céder au nombre, et ils virent avec colère, que le chevalier enlevait des appartements la demoiselle évanouie, et que la prenant avec lui sur son cheval, il s'enfuyait au galop, protégé par ses écuyers qui empêchaient les cavaliers de l'infortunée, d'aller à sa poursuite.

Ils arrivèrent à bride abattue au Rhin, où un bac les attendait. Ils y entrèrent en triomphe,

détachèrent les chaînes, tandis que les bûteliers saisirent leurs pesantes rames pour les conduire au rivage opposé.

Mais on aurait dit que la tempête eut conservé sa violence jusqu'à ce moment. Elle mugissait avec un violent bruissement entre les chênes et les sapins des montagnes, se jeta sur le bac et le poussa avec fureur dans les ondes écumantes qui roulaient sous sa quille en gémissant. Les plus courageux étaient pâles d'effroi, ils se précipitèrent sur les rames, pour tâcher en coupant les lames de gagner le rivage. Ce fut en vain, le bac chassé par le vent, alla en dérive et s'approcha avec vitesse d'un récif qui se réjouissait d'avance de sa proie.

Dans ce moment de désespoir la demoiselle étourdie, revint de son effroi, et reconnut alors le danger de sa situation; elle se prosterna, pria et promit de faire construire une chapelle en l'honneur de Saint Clément, s'il voulait la retirer des mains des brigands, et la délivrer du péril menaçant.

A peine eut-elle terminé sa prière, qu'une violente secoussé la jeta à terre. On entendit un craquement mêlé d'un cri de désespoir. Ina ferma les yeux pour ne pas voir les vagues mugissantes qui s'enflaient pour engloutir leur proie; mais surprise elle les rouvrit; car au lieu de s'englutir, elle se sentit levée et portée dans les airs.

Lorsqu' Ina se fut accoutumée à l'éclat qui au commencement avait ébloui ses yeux, elle se vit dans les bras du Saint qui la regarda avec tendresse, et la déposa doucement sur le rivage. La tempête avait cessé, et la lune parut à travers les nuages qui s'éloignaient d'elle avec rapidité, en répandant sa faible et tremblante clarté, sur les ondes encore bruyantes que le Saint franchissait comme s'il eut été sur la terre.

Une fois sur le rivage, elle se mit à genoux, pour témoigner sa reconnaissance, mais il était disparu. La nuit la couvrit de son voile et vers l'est, l'aurore lui annonça le crépuscule du matin. Les hommes du château qui poursuivaient les brigands rencontrèrent leur maîtresse intacte dans une cabane de pêcheurs du rivage. Le chevalier et ses cavaliers périrent dans les flots, non loin du récif, et leurs cadavres abordèrent à la plage.

Ina fidèle à sa promesse fit bâtir la chapelle de St. Clément, et lorsqu'elle fut achevée; elle se présenta devant l'autel, comme fiancée à un vaillant et noble jeune homme.

La chapelle est, comme nous l'avons déjà dit, en ruine; ces débris rappellent à la puissance de Dieu, qui protège l'innocence contre les menées des méchants.





Falkenbourg.



Liba la jolie fille du gouverneur, du château-fort imperial de Falkenbourg, y demeurait dans une paisible et modeste retraite avec sa mère.

Le père était déjà mort depuis long-temps, et il avait laissé à sa fille outre une éducation convenable au temps d'alors, une très jolie fortune qui s'augmenta encore par la prudence et l'économie de sa mère dans l'administration.

Un grand nombre d'adorateurs attirés par l'amabilité et les vertus de cette charmante et modeste fille, s'efforcèrent de rechercher sa main. Mais Liba sut supprimer toute relation intime dès sa naissance, car son coeur n'était plus libre; elle l'avait déjà donné à un jeune chevalier du voisinage, qui voulait la conduire à l'autel, aussitôt que le comte palatin l'aurait confirmé dans l'investiture de son fief.

Un beau jour de mai que les campagnes, les forêts et les champs se ravivaient d'une nouvelle verdure, que les vignobles faisaient espérer une riche moisson que les fleurs bourgeoñaient et s'épanouissaient en exhalant une odeur suave,

tandis que les oiseaux gazouillaient, et que les favoris de Liba, une paire de tourterelles blanches, se becquetaient sans paraître en avoir assez, Liba était assise à sa fenêtre, pour respirer l'air frais du printemps, et considérait du haut de la plate-forme le fleuve, sur lequel coulaient de sombres bateaux chargés de produits des nations étrangères, qu'ils transportent pour les villes florissantes.

Ma mère, dit Liba, ah, si Guntram venait aujourd'hui, que j'aurais de plaisir! A peine eut elle achevé ces paroles, qu'elle se leva précipitamment; en poussant un cri de joie, descendit dans la cour et courut vers la porte.

La mère curieuse regarda sa fille joyeuse, et se mit aussitôt à la fenêtre qu'elle venait de quitter. Liba était déjà à quelques centaines de pas du château, et présentait ses joues à un jeune homme descendu de cheval.

Bras dessus, bras desous ils se promenaient, ou plutôt ils montaient en gambadant la montagne vers le château, et rendirent à la mère que le bonheur de son enfant semblait rajeunir, le salut de l'amour.

Après que Guntram eut admiré la beauté du petit jardin que Liba cultivait de ses propres mains, et qu'il se fut assis auprès d'elle, pour lui donner des renseignements sur la situation, il lui apprit qu'il se rendait chez le comte palatin, pour recevoir son fief. Il la regarda avec ten-

dresse et elle lui serra la main, dans l'espérance qu'il serait bientôt maître de sa volonté.

Eh bien, adieu, coupa-t-il court le temps presse, je serai bientôt de retour, et alors je pense rester pour toujours près de vous. Toi, Liba, dit-il en riant, prépare ta parure nuptiale, car je ne veux pas attendre plus long-temps, et je brûle du désir de te voir dans mon château, qui me semble si triste et si désert, lorsque je n'y vois point une figure aimable. Ne me retenez pas, s'écria-t-il, lorsque les femmes le prièrent de rester encore un peu : ce qui doit arriver, arrivera bientôt pour le mieux. Il pressa encore une fois contre son sein, sa fiancée devenu silencieuse, baisa les pleurs qui coulaient de ses yeux et descendit dans la cour où le cheval qui l'attendait avec impatience se mit à hennir en le voyant.

Guntram était un beau jeune homme bien élevé. Il était d'une taille avantageuse et courageux ; son langage et ses manières affables lui avaient attiré les bonnes grâces du comte, et comme ce dernier avait besoin d'un ambassadeur pour la Bourgogne, il le choisit pour cette mission. Le poste était honorable, et le jeune homme fut obligé de l'accepter quoi qu'à regret. Il envoya un messenger à Liba, lui annonça sa nomination, et la pria d'excuser son absence.

Liba reçut le messenger avec un serrement de cœur, et quoi qu'elle se fit des reproches à elle

même, elle ne put cependant pas étouffer la crainte indicible qui remplissait son âme d'effroi ; il lui semblait qu'un léger et sombre voile avait obscurci le soleil de son bonheur, et que l'avenir présageait un malheur, dont elle ne pouvait se rendre compte, ni en définir les conséquences

Depuis le dernier congé de Guntram, elle n'était plus aussi enjouée qu'auparavant, et cette tristesse intérieure ne laissa pas d'influer sur son humeur, car il lui semblait que le soleil n'était plus aussi clair, les fleurs aussi belles, et les oiseaux aussi joyeux. Son jardin n'avait plus d'attraits pour elle, et elle s'asseyait préférablement à la fenêtre, en regardant le chemin par lequel il devait revenir.

Dans cet intervalle Guntram avait répondu à l'ambassade du comte, et terminé sa mission en Bourgogne. Le cœur soulagé il retourna à la maison, et l'impatience de revoir bientôt Liba, lui donna des ailes, et le fit dévancer ses compagnons.

Un jour il prit un chemin de traverse qui conduisait à un bois dans lequel il s'égara. Il chercha long-temps pour recontrer quelqu'un qui le mit dans le bon chemin, mais en vain, jusqu'à ce qu'enfin il arriva à un château retiré, qui, paraissait être rongé par la dent de la vétusté.

Le chevalier égaré entra joyusement dans la cour couverte d'herbes, et donna son cheval à

un garçon tout ébahi de le voir, et qui le considérait comme un phénomène venant d'un monde lointain. Où est le maître? demanda-t-il, et le garçon lui montra sans dire mot une tour grisâtre entourée de lierre, et il y entra. Un étrange saisissement s'empara du jeune homme, lorsqu'il monta les degrés de pierre, où chaque pas rendait un son, qui se répétait comme un écho.

Il lui sembla se trouver dans un château enchanté, et tous les contes de nourrice qu'il avait entendus ou lus se retraçaient à son imagination.

Arrivé aux derniers degrés, il fut reçu par un vieillard qui se dit être bourgmestre, et le conduisit dans un appartement à demi-sombre, où il le pria d'attendre jusqu'à ce qu'il fut annoncé.

Surpris d'un accueil aussi étrange, et aussi solennel, il entra et se vit en face d'un tableau voilé, qui lui parut suspect comme tout l'entourage suranné.

Curieux aussi bien qu'excité par une impulsion irrésistible de découvrir le secret mystérieux que semblait céler le château, il leva le voile, et se retira aussitôt avec surprise, car il vit l'image d'une femme gracieuse, qui le regardait en riant.

En même temps il crut entendre dans l'appartement le son harmonieux d'une harpe dont les sons étaient mélancoliques.

Le jeune homme n'était pas encore revenu de son étonnement, que le bourgmestre reparut, en lui présentant un vieillard maigre et courbé qui le reçut comme étant le maître de la maison.

Il est rare, chevalier, qu'un étranger vienne nous visiter; cependant soyez assuré, que si nous demeurons un peu à l'écart, nous n'en avons pas pour cela, oublié les lois de la chevalerie. En conséquence, vous êtes bienvenu!

Le vieillard parla d'un ton fier mais posé et paraissait en général une ruine ambulante du temps passé. Guntram conçut une crainte toute particulière, mais en considération de son urbanité, elle se dissipa bientôt, et lui répondit, avec autant d'affabilité que le bourgmestre lui en avait montré.

Il s'accoutuma peu à peu à l'obscurité qui l'entourait, et lorsqu'enfin il eut bu quelques verres d'un vin généreux avec le maître de la maison, la langue se délia, et parla de tout ce qui concernait le monde chevaleresque de l'ancien temps; de politique, de tournois, de guerres et de chansons érotiques.

Monsieur le chevalier vous me paraissez amateur de musique, car je vois là bas une harpe qui semble porter le deuil de son inactivité.

A ces mots il fixa le maître du château, et voulait par cette apostrophe faire allusion au tableau voilé. Mais il s'arrêta tout, court, lors-

qu'il vit le visage du vieillard s'assombrir, qui en soupirant passa sa main décharnée sur ses yeux humides.

Vous avez raison, chevalier, dit-il tristement ; autrefois elle rendait de sons claires et sonores, mais à présent ses cordes sont rompues, comme le bonheur de ma vie. — Bon soir, chevalier, dormez bien, si vous pouvez.

Ayant dit ces mots, il se leva et se fit accompagner par le bourgmestre dans son appartement. Le jeune homme resta confus, car il comprit qu'il avait rouvert la blessure, qui donnait à cette sombre solitude l'empreinte de la tristesse. Cette pensée l'attrista.

A son retour le bourgmestre le trouva assis près de la table, la tête dans ses mains.

Chevalier, lui dit-il, mon maître vous prie de vouloir bien passer encore un jour chez lui, et s'excuse de vous avoir quitté si subitement. Mais vous avez touché une corde qui rouvre toujours la blessure qui l'a rendu vieux et solitaire.

Un étrange mystère règne dans ce château ; ne pourriez-vous pas me l'expliquer, répartit Guntram.

Pourquoi pas, chevalier, venez avec moi à votre appartement et chemin faisant, je vous l'expliquerai.

Guntram se leva et suivit le bourgmestre dans l'appartement contigu, où était le tableau voilé

Halte là ! dit-il, avant tout, dites moi pourquoi cette gracieuse figure est elle cachée sous ce vilain voile ?

L'avez vous déjà vue ? lui demanda-t-il ? C'est la fille de la maison, du temps qu'elle vivait encore en pompe avec nous. Vous voyez comme elle était belle ; mais malheureusement elle était coquette et capricieuse, et malgré cela il fallait l'aimer, car elle était ruvisante comme une fée agaçante.

Alors le vieillard se tut, comme plongé dans la plus profonde tristesse, puis il poursuivit :

Une foule d'adorateurs recherchèrent sa main, entr'autres un jeune homme dernier rejeton d'une maison illustre, et en même le soutien d'une mère vieille et débile, à laquelle il consacrait tous ses soins.

Cette fille était, comme nous l'avons déjà dit, d'une gaieté folle, capricieuse, et bizarre et extravagante. Elle exigeait de ses amants, des choses inexécutables, et les congédiait de cette manière. Il n'y eut que le susdit jeune homme qui lui resta fidèle, car elle l'aimait, et il avait déjà fait pour elle l'impossible. Comme dernier essai, elle lui intima de descendre dans la crypte, et de lui apporter une couronne d'or qui devait être sur la tête d'une de ses ancêtres ; il y descendit effectivement pour profaner les tombeaux.

Cette profanation ne resta pas impunie. Le lendemain matin on le trouva mort dans la fosse,

tenant encore dans les mains la couronne dérobée. Une pierre tombée de la voûte l'avait assommé.

Lorsque la mère apprit cette effroyable nouvelle, elle s'évanouit et mourut quelques jours après. Dans ses derniers moments, elle maudit cette fille extravagante, qui avait été la cause de la mort de son fils. Dès lors elle se dessèche et mourut enfin le même jour où cet événement avait eu lieu. Mais lorsqu'on voulut l'enterrer, le cercueil était vide, et le cadavre avait disparu.

Pendant ce récit ils arrivèrent à la chambre à coucher. Le bourgmestre plaça la bougie sur une petite table et lui souhaita le bon soir, mais il revint encore une fois à la porte et dit : chevalier, si quelque fois pendant la nuit il se passait quelque chose de remarquable, dites seulement un pater noster et continuez à dormir.

Il s'en alla et le bruit de ses pas retentissant dans les escaliers ajoutaient encore au trouble et à l'effroi du jeune homme.

Le vin qu'il avait bu et les dernières paroles du bourgmestre l'avaient mis dans une irritation fébrile. Que veut-il dire ? qu'est-ce que cela signifie ? Quelle espèce de lutin y-a-t-il dans ce château ! telles étaient les questions qui lui troublaient le cerveau et se présentaient confusément à son esprit. Le sommeil appesantissait ses paupières et il se jeta tout habillé sur son lit, pour goûter quelque repos.

Il ne faisait que sommeiller; tout d'un coup il lui sembla entendre un léger bruit, comme provenant du frolement d'une robe de femme dans l'appartement adjacent; il continua d'écouter, tout était tranquille, et mécontent de lui même, il voulait remettre sa tête sur l'oreiller. C'est alors qu'un doux son de harpe retentit à ses oreilles; des doigts exercés touchaient les cordes qui rendaient des sons harmonieux, et une charmante voix mélancolique se fit entendre. Avec un effroi mêlé de ravissement, il se leva et s'approcha doucement de la porte par la fente de laquelle il put reconnaître le portrait personifié dans un léger accoutrement nocturne, avec la harpe d'or sur ses genoux; sur sa charmante figure, on voyait les traces d'une profonde mélancolie, et lorsqu'elle eut achevé, elle laissa glisser à terre la harpe, avec une vive dissonance qui ressemblait à un cri de douleur aigue

Guntram ne put pas se contenir plus longtemps. Il ouvrit la porte et entra. La fille regarda sans effroi et sans colère, et jeta sur lui un regard mélancolique d'amour, qui pénétra profondément dans le coeur du jeune homme. N'étant plus maître de ses sens, il se jeta à ses genoux et lui baissa la main qu'elle lui abandonna; elle l'attira doucement vers elle, et s'attacha fortement contre son sein, et s'abandonnant à ses baisers, avec le tressaillement d'une douce jouissance.

Tu m'aimes, dit-elle en soupirant; oh! plus que ma vie, répondit-il, en frémissant. La fille prit une bague et la lui mit au doigt; il voulut la presser contre son coeur, mais aumême instant, il entendit le coassement de mort d'une chouette, et il n'eut plus dans ses bras qu'un corps froid et défiguré.

Epouvanté, et troublé il gagna sa chambre chancelant, puis il se jeta tout étourdi sur son lit. Le lendemain matin lorsque les rayons du soleil pénétrèrent dans sa chambre à travers les rideaux, il s'éveilla, se frotta les yeux, et recueillit ses pensées. Il croyait avoir fait un vain rêve, mais lorsqu'il vit la bague qu'il avait au doigt, il fut bien convaincu que ce n'était pas un songe, mais une réalité. Il voulut retirer la bague, et la jeter, mais il ne put pas. L'anneau était comme enclavé dans son doigt. Il se promenait ça et là dans son sppartement pâle et inquiet. Ce qu'il avait éprouvé et l'infidélité commise envers Liba, troublaient son âme, comme dans un accès de fièvre; il résolut de partir à l'instant et de fuir un lieu où un fol égarement l'avait entraîné à commettre une action qui lui coûterait cher.

Le maître du château entra pour s'informer de sa santé. Vous me paraissez avoir passé une mauvaise nuit, monsieur le chevalier; vous avez l'air pâle et triste, ou

Quelle est cette chambre dans laquelle nous sommes? interrompit vivement le jeune homme. La seule qui est habitable; c'était celle de ma fille, Oui, oui, dit en soupirant Guntram, là est son boudoir, et je l'y ai vue. Monsieur! s'écria le bourgmestre, en apercevant la bague; qui vous a donné cette bague? Elle même la présomption m'entraîna. Que Dieu vous aide! Dans trois fois neuf jours vous ne serez plus que poussière.

Guntram comme un condamné fixa le bourgmestre qui se tordait les mains; il voulait parler, mais sa langue restait muette, il voulait rire, et ses traits se contractaient, et lorsqu'il se regarda dans le miroir, il tomba sur le plancher en poussant un grand cri.

Guntram quoique dans un accès de fièvre se mit en route quelques heure après. Sa poitrine était oppressée, et les yeux lui cuisaient comme du feu. Une troupe de corbeaux qui volèrent au-dessus de sa tête en croassant le firent frémir, tandis que son cheval pressentant sa situation avançait au grand trot vers sa patrie.

La joie de cette aimable fille fut extrêmement grande de pouvoir après une si longue absence, presser contre son coeur son bien aimé; elle remarqua de suite à la vérité que son coeur était triste et sombre, et qu'un secret l'oppressait, mais elle reconnut aussi que le coeur de l'homme

est exposé à d'autres incommodités que celui de la femme.

Guntram qui se sentait soulagé d'être auprès de sa maîtresse, et qui croyait s'apercevoir d'un refroidissement, pressa avec impatience la célébration de son mariage, et Liba ne pouvait y répondre que par des baisers, car elle désirait aussi ardemment que lui voir arriver cet heureux jour.

Ce jour apparut enfin; Guntram marcha à l'autel dans le doux espoir que l'enchantement dont il était enveloppé se dissiperait après la bénédiction nuptiale, et alors il se sentit pour la première fois plus heureux et plus tranquille.

Il s'approcha de l'autel avec l'intime persuasion qu'il était sur le point de faire une démarche aussi importante pour lui que salutaire. Le prêtre lut de rituel en joignant les mains; c'est alors qu'il pâlit, chancela, et qu'il tomba sur le plancher avec l'accent d'un délire effrayant, en poussant de grands cris.

On le transporta sans connaissance chez lui; Liba en proie au désespoir, se jeta sur lui et versa un torrent de larmes, en prononçant son nom.

Enfin il revint à lui; regarda autour de lui, tout étonné; réfléchit peu à peu; les larmes roulaient dans ses yeux, et en senglotant, il appuya sa tête contre le sein de sa bien aimée. Lorsqu'il se fut apaisé il lui raconta l'aventure

de Walbourg ; il lui avoua qu'il avait été entraîné par une imagination délirante, et que la trépassée avait mis sa main dans la sienne.

Liba, dit-il en soupirant, j'expie ma faute par la mort ; pardonne-moi et deviens mon épouse, avant que je meure, car je sens que je n'aurai plus de repos et que je serais malheureux pour toujours.

Liba le coeur navré, baisa ses lèvres brûlantes, alla trouver un ecclésiastique et l'amena près du lit mourant ; la bénédiction nuptiale fut donnée, et après avoir pressé encore une fois son épouse contre son coeur, il poussa un profond soupir, leva les yeux vers le ciel et expira.

L'inconsolable épouse ne versa pas une seule larme ; sa douleur était trop profonde et menaçait ses jours ; elle entra dans un couvent, et quelques années plus tard, elle trépassa d'une mort douce, et fut ensevelie auprès de son époux.

La mère survécut peu de temps à la mort de sa fille.





Heimbourg.



u-de là de Niederheimbach agréablement situé, s'élèvent les ruines du Heimbourg et dans leur voisinage, sur un rocher, le château Sonneck qui domine majestueusement la vallée de Fluthen.

Le château Heimbourg fut construit dans les temps les plus reculés, par Sueno qu'on signale comme un des plus fameux et des plus vaillants capitaines qui combattirent sous le roi Pharamond contre Rome et les Gaules romains. La ville de Worms doit avoir été bâtie par Pharamond, et avoir porté d'abord le nom Pharamundia, puis Pharmatia, vormatia et enfin Worms.

Frankenthal près de Worms tire également son origine de ce temps là, vu que Merocus frère de Pharamond, y réunit son armée à celle de son frère. Il en est de même du village Mörische situé près de Frankenthal, dont le nom primitif était Morolsheim.

Sueno fut nommé commandant en chef des troupes qui devaient occuper les Gaules septentrionales nouvellement soumises, tandis que Pha-

ramond retournait pour aller à la rencontre d'un ennemi venant du Sud.

Un jour il reçut un message qui lui annonça que sa fille qui depuis la mort de sa mère possédait toute sa tendresse, venait de donner le jour à un garçon.

Consterné et furieux du deshonneur qui rejaillissait sur sa famille, il retourna chez lui, et comme la fille tremblante ne voulait pas nommer le séducteur, il lui donna un si vigoureux coup de poing qu'il l'assomma.

Sueno ayant fait un retour en lui même, resta dans son château, car la mélancolie et le ressentiment assombrissaient tour à tour son coeur. Pharamond vint un jour chez lui, pour lui demander la main de la défunte.

Le père le conduisit en silence vers la tombe, et lorsqu'il lui eut donné des éclaircissements sur la cause de la mort de sa fille, le roi dans sa douleur et sa fureur tira son épée et la passa au travers du corps du père.

Il saisit tristement le garçon et l'emporta, car c'était son enfant et il était le séducteur.





L o r c h.

Dans le voisinage de la ville de Lorch on aperçoit un rocher escarpé connu sous le nom de Kederich. Il servait anciennement de retraite aux lutins, et l'on en rapporte certaines apparitions en partie favorables, en partie funestes aux hommes mais nuisibles seulement lorsque ceux-ci les avaient insultés, ou lorsqu'ils tenaient opiniâtrement fermées les portes de leurs châteaux ou de leurs coeurs à ceux qui frappaient.

Une des plus belles traditions est celle de l'échelle du diable que je vais raconter.

Sibo de Lorch était devenu après la mort de son épouse un vieillard maussade et morose, que seulement la vue de sa fille qui dans le printemps de l'âge promettant être le portrait de sa mère, pouvait dérider et ragailhardir le front. Devenu misanthrope il s'enferma dans son château, et refusa l'hospitalité aux voyageurs; aussi l'évita-t-on, lui et sa demeure.

Un soir on frappa pendant long-temps pour la première fois à la porte de son château. Le chevalier qui était positivement ce jour là de

plus mauvaise humeur, qu' à l'ordinaire, saisit cette occasion pour donner l'essor à sa sombre mélancolie, et renvoya celui qui demandait l'hospitalité, en lui disant des injures grossières.

Le jour suivant comme il cherchait après sa fille, on lui dit qu'elle était allée dans la campagne pour attraper des papillons, et qu'on ne l'avait plus revue.

Il s'empressa d'envoyer des messagers à sa recherche, et ils revinrent sur le coup de midi, sans succès, ils rapportèrent seulement le dire d'un berger qui avait vu que deux petits hommes gris avaient pris sa fille dans leurs bras, et gravi avec elle la pente escarpée du Kederich.

On ne saurait décrire l'effroi du chevalier. Il se dirigea en toute hâte vers le rocher, appela son enfant par son nom, et il la vit accompagnée d'un petit homme gris, qui lui fit signe, et le petit homme s'écria : c'est la récompense pour l'hospitalité que vous m'avez refusée hier, et quand vous observerez mieux vos lois, Monsieur le chevalier, on vous rendra votre fille; puis il partit d'un grand éclat de rire en remmenant la fille, et laissant le père en proie à sa douleur.

Il s'écoula des années, et le père allait tous les jours au Kederich pour voir sa fille, qui soir et matin se promenait sur la pente. Elle avançait en âge et l'incertitude de revoir son père ainsi que l'amour filial, lui rendait le séjour de la montagne triste et fastidieux. Or, il arriva

qu'un compagnon d'enfance de la jeune fille paré d'éperons d'or revint, et se rendit sur le champ au château du chevalier Sibò, pour lui rendre visite ainsi qu' à sa fille ; il apprit avec offroi ce qui s'était passé, et il se rendit en toute hâte au Kederich pour tâcher de la délivrer.

La fille se promenait la figure rosacée par les faibles rayons du soleil couchant, et paraissait dans son accoutrement blanc comme la neige sortir d'une région supérieure. Tout l'amour que le jeune homme avait conçu dans son coeur pendant leur enfance, et qui n'avait pas cessé de croître avec lui, se renouvela à sa vue, et en pleurant, et l'appelant par son nom il frappa contre le rocher, jusqu' à ce qu'il tomba épuisé de lassitude et cachant sa tête dans ses mains. Il était resté long-temps dans cette position, car le soleil était déjà couché et son dernier rayon doré avait disparu de l'horizon, tandis que la nuit couvrait la terre de son voile, et que la lune et les étoiles brillaient d'une douce clareté. Il était toujours assis et immobile, réfléchissant aux moyens qu'il pourrait employer pour sa délivrance ; mais c'était en vain, car il était impossible de gravir le Kederich, et par conséquent de l'en retirer.

Ah ! dit-il en soupirant hautement, qui pourrait donc m'aider !

Pourquoi êtes-vous si triste chevalier ? balbutia une femme qui se trouva tout d'un coup

devant lui. Veux-tu délivrer cette fille, reviens demain au soir, car il est temps maintenant qu'elle se marie, et le père est assez sévèrement puni.

Le jeune homme se remit de sa surprise et lui demanda qui elle était, et si elle était vraiment en état de l'aider.

Elle est donc devenue mon enfant depuis qu'elle demeure chez nous, et j'ai eu soin d'elle, comme une mère. Elle me parle souvent de vous et comme je vois votre chagrin, je veux vous aider, si cependant vous êtes toujours disposée à la prendre pour épouse, car elle est maintenant nubile et devient tous les jours de plus en plus blême par la crainte qu'elle a de ne plus vous revoir.

Le jeune homme jura qu'il n'aimait qu'elle, et ne pourrait jamais en aimer d'autre, la petite femme l'écouta en hochant la tête d'un air d'amitié, et loua ses sentiments.

Reviens demain au soir et grimpe en haut, j'aurai soin de pourvoir au chemin. A ces mots elle disparut aussi vite qu'elle était venue, et le jeune homme retourna le coeur joyeux et plein d'espérance chez le père auquel il raconta cette aventure, et comme il pensait la ramener demain au soir.

Le lendemain au soir le père alla avec le jeune homme, et trouva au Kederich une échelle appliquée contre le rocher qui parvenait jusqu'au

sommet. Le jeune homme monta courageusement les échelons, tandis que le vieillard regardait avec des palpitations de coeur le jeune homme qui avait déjà atteint le faite de l'échelle. Arrivé en haut, il jeta son bonnet en l'air en poussant des cris de joie, et entra dans les larges corridors qu'il vit devant lui, pour chercher la jeune fille.

Il avait à peine fait quelques pas, qu'il se vit tout à coup dans des régions enchantées. De superbes fleurs qu'il n'avait jamais vues, exhalaient une odeur suave, les eaux cristallines de petits russeaux coulaient avec un doux murmure à travers de pierres précieuses de diverses couleurs et des sons harmonieux sortaient des bosquets d'alentour. Comme dans un songe enchanteur il alla plus avant, et parvint à une forêt épaisse d'arbres fleuris, du fond de laquelle une clarté rougeâtre éclairait ses pas. Arrivé à cet endroit, il se vit en face d'une grotte dont les murs resplendissants réfléchissaient la lumière qui l'avait attiré. Dans la grotte il trouva la jeune fille au teint de roses, qui reposait sur un banc de mousse, et surprise par un songe agréable lui tendait les bras.

Le jeune homme se prosterna devant elle, et baisa son vêtement. Elle s'éveilla au bruit que fit l'étranger, s'effraya et voulut s'enfuir ; mais il la retint, en se donnant à connaître, en lui promettant de la ramener chez son père ; elle re-

connut enfin l'ami de son enfance ; elle se laissa serrer entre ses bras avec une gracieuse pudicité, et souffrit même ses baisers. Un bruit sourd les troubla dans leur ivresse. Un nain était devant eux, dont les yeux sombres et menaçants n'annonçaient rien de bon ; lorsque la petite femme qui avait fait venir le jeune homme survint, et lui dit quelques mots en langue étrangère ; après quelques pourparlers, ils se mirent à rire tous les deux et le lutin dit ; eh bien, jeune homme la fiancée est à vous, car c'est envain que nous combattons les artifices des femmes ; remmenez la, et ne contrevenez jamais aux lois de la chevalerie, ni à celles de l'hospitalité, car autrement vous seriez beaucoup plus malheureux que le vieux Sibö.

Joyeux et reconnaissant le jeune homme voulait emmener avec lui la fille ; mais le nain s'y opposa ; non pas, jeune homme retourne par le chemin que tu es venu, notre pupille doit avoir un meilleur sauf-conduit. Ensuite il prit la fille par la main et l'emmena. Alors le jeune homme ne la voyant plus, s'en retourna gaîment, et en toute hâte par le chemin par où il était venu.

En bas il trouva la fille entre les bras de son père enchanté, et lorsqu'on prit congé des lutins, ils remirent encore à la fille une petite cassette en disant : voici ta dotation mon enfant, et quand tu célébreras tes nûces nous retournerons chez toi.

Et il en fut ainsi. Les nêces se passèrent joyeusement, et lorsque les hôtes se furent retirés, et que les jeunes mariés étaient encore assis pour parler de leur avenir, ils virent entrer les deux lutins qui leur apportèrent des présents, et se réjouirent beaucoup de voir leur nourrisson devenue une femme heureuse.

La paix et le bonheur régnerent dans le château, et bientôt d'aimables petits-fils jouèrent autour du vieux Sibö, dont la mélancolie depuis cette sévère leçon, avait entièrement disparu.

L'échelle resta encore long-temps jusqu' à ce qu' enfin elle tomba. Le peuple lui a donné le nom de l'échelle du diable, nom que les murs portent encore aujourd'hui.



Pfalzgrafenstein.



Au-dessus de Bacherach vis-à-vis de Caub, sur un rocher au milieu du Rhin l'on aperçoit une forteresse obscure portant le nom : Pfalzgrafenstein.

Elle doit avoir été construite pour dominer la navigation du fleuve. On y voit aussi dans

l'intérieur un appartement où la comtesse du Palatinat doit y avoir fait ses couches. On tire l'origine de la fondation de la forteresse de cet événement, en l'on raconte la tradition suivante :

Le comte palatin Conrad de Staufen, beau-frère de l'empereur Frédéric I^{er}., auquel le palatinat avait échu en partage après la mort de Herrmann de Stahleck, avait une fille charmante nommée Agnès mais point de garçon. De puissants princes rivalisaient, pour obtenir la main de cette riche héritière, mais en vain ; elle avait déjà donné son coeur à un jeune homme, qui à une intrépidité martiale et à des sentiments héroïques joignait la prudence et une prompte résolution ; c'était Henri le lion l'ancien chef des Welfs.

Henri ayant entendu parler de l'incomparable beauté d'Agnès, résolut de se rendre au Rhin pour la voir. Travesti en prélerin il entra dans le château pendant l'absence du comte, et comme il avait un air chevaleresque, il fut présenté aux dames, pour leur abréger la longueur de la soirée par le récit de ses aventures,

Il était un admiration devant la charmante Agnès, la belle comtesse, et ne pouvait se rassasier de regarder cette aimable fille qui rougissait à sa contemplation, son coeur bouillonnait et une douce chaleur circulait dans tout son être.

Agnès n'était pas non plus indifférente. Ses joues s'enflammaient, son sein se soulevait, et comme lui, elle sentait dans son coeur une vive émotion, pouvait à peine contenir sa respiration et un léger soupir expira sur ses lèvres.

La mère remarqua aussitôt et assez à temps les effets du regard et de l'admiration du pèlerin pour reconnaître le danger auquel le coeur de sa fille était exposé dans le voisinage de cet inconnu. Elle le congédia en peu de mots, se réservant toutes fois de s'informer de son extraction; car elle avait déjà reconnu en lui de la noblesse. Cependant tout cela fut inutile. Le pèlerin se fit encore une fois annoncer chez elle, se donna à connaître, et la pria d'employer toute son influence auprès du comte, pour qu'il ne rejettât point sa demande en mariage sous des rapports politiques.

La mère satisfaite, et qui auparavant avait déjà ressenti une vive sympathie pour le pèlerin fit venir sur le champ sa fille, le lui présenta sous son véritable nom et se retira, car elle désirait ardemment les voir bientôt unis.

Son désir fut accomplie. Agnès avoua sa défaite jura fidélité au jeune homme ému, et se jeta dans le sein de sa mère qui était accourue pour bénir leur union. Le jour suivant Henri mit de côté son travestissement. Il voulait revenir plus tard en qualité de duc pour demander franchement sa bien aimée en mariage.

De même que la mère avait intérêt à marier sa fille avec Henri, ainsi le père et l'empereur avaient intérêt de la voir marier à un personnage de leur branche.

A peine Conrad de Staufen eut-il appris que le Welfe prétendait à la main de la fille, avec plus d'avantage que les autres, et surtout que son épouse s'entendait avec eux, qu'il donna ordre d'instituer le château qu'il avait fait bâtir sur le Rhin, pour y recevoir des femmes, et y renferma sa fille.

Cependant la mère qui se sentit lésée par cette action, songea à un stratagème, et envoya sur le champ un messenger à Henri, pour lui donner avis de ce qui se passait ; elle l'engagea à venir pour faire bénir secrètement son union avec Agnès.

Henri ne se fit naturellement pas attendre. On corrompit un prêtre qui déguisé, fut introduit par la mère dans le château. Le jeune homme au contraire traversa la Rhin à la nage, et la garde corrompue lui donna des vêtements secs, et lui ouvrit les portes.

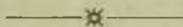
La bénédiction nuptiale eut lieu, et le jeune couple fut livré à lui même.

La mère se retira joyeusement pour communiquer à son époux ce qui s'était passé. Elle déploya tant de grace et tant d'amabilité, que la colère du comte s'apaisa, et il ne put résister aux baisers réitérés de son épouse.

Cependant pour prendre satisfaction du tour qu'on lui avait joué, il ordonna qu' Agnès et son époux restassent aussi long-temps renfermés dans la tour, jusqu' à ce qu'elle eut donné le jour à un fils, il se rendit ensuite auprès de l'empereur pour lui annoncer se qui s'était passé.

Il n'y avait pas moyen de se fâcher et de s'emporter contre un fait accompli, et il lui fallut faire bonne mine à mauvais jeu, et donner son consentement. Cela va sans dire qu' Agnès et son époux ne trouvèrent rien à redire aux conditions qu'on leur avait imposées.

En réminiscence à cette heureuse captivité dans la tour, on promulgua une loi, par laquelle toute comtesse palatine était tenue de faire ses couches dans la tour.



Gutenfels.



Au-dessus de Caub s'élève majestueusement le château Gutenfels, connu dans les temps reculés, sous le nom de Chaube.

Vers le milieu du 13^{ème} siècle Philippe de Falkenstein l'habita en qualité de propriétaire; on dépeint sa soeur Guta comme une très belle dame douée d'excellentes qualités de coeur et d'esprit.

Le chevalier de Falkenstein et sa soeur assistèrent à un tournoi à Cologne, où ils admirèrent beaucoup l'amabilité et le courage mâle des femmes germanes.

Guta une des plus charmantes de toutes, attira bientôt sur elle, l'attention de la plupart des chevaliers, et surtout l'un d'eux dont le regard recontraît toujours le sien, et s'attachait toujours à elle avec respect.

Le chevalier dont les yeux étaient constamment fixés sur elle, et l'avaient profondément émue, était complètement équipé, et revêtu d'une brillante armure et montait un cheval ardent, dont tous les mouvements annonçaient qu'il était pur sang.

Personne ne le connaissait, car sa visière était baïcée, et seulement un mot de l'archevêque, dont il était l'hôte, lui avait ouvert la carrière.

Il s'avança dans l'arène, et Guta vit non sans intérêt, l'élégance et la dextérité avec laquelle il domptait ce cheval farouche et ardent. Les yeux du chevalier rencontrèrent les siens, qu'elle détourna pleins de feu, avec un battement de coeur, et un charmant sourire sur les lèvres.

Les deux chevaliers s'entre-choquèrent, Guta n'osait regarder, jusqu' à ce qu'un cri de joie annonçât la victoire.

Le vaincu fut relevé par le hérault, et l'inconnu vainquer sortit de la lice, comme c'est l'usage. Arrivé près de Guta, il baissa la lance, et surprise de cette marque d'urbanité, elle laissa tomber avec une gracieuse confusion son gant à terre. Le chevalier s'empressa de le ramasser, et la pria de le lui laisser comme une marque distinctive de sa victoire.

Guta ne pouvait pas se refuser à cet acte de courtoisi, et ne tarda pas à voir son gant flotter sur le casque du chevalier, en signe de la victoire qu'il avait remportée.

Falkenstein reconnaissant de la courtoisie faite à sa soeur, invita le chevalier à venir le voir dans son château, et lorsque celui-ci le lui promit fermement et se retira en s'inclinant vers Guta, elle pressa sa main contre son coeur, car il lui semblait qu'il allait se fendre.

Quelques jours après un chevalier, suivi de deux écuyers, entra dans le château, et fut accueilli avec cordialité par Falkenstein, et avec ravissement et une gracieuse pudeur par Guta.

Lorsque l'hôte se vit seul avec Guta, dont le frère s'était absenté pour quelques heures, il amena la conversation sur le tournoi, et dépeignit avec éloquence, l'impression qu'elle avait fait sur son coeur. Guta écouta avec une pro-

fonde sensation, et un tressaillement de coeur, le langage de l'étranger, et ses larmes ainsi qu'un doux serrement de mains, lui firent connaître que la flèche du dieu volage avait pénétré dans son coeur et l'avait vaincu.

L'aveu de son amour changea complètement cette dame connue naguères par sa fierté, et sa froideur. Faible et soumise, elle s'appuya contre le sein du chevalier, et ses lèvres ne refusaient point de recevoir les siennes, tandis que ses yeux à demi-clos versaient des larmes de plaisir.

Lorsque les fers du coursier du frère se firent entendre dans la cour, elle se retira en tressaillant du sein de son amant, et tacha de cacher son trouble autant qu'elle put.

Le chevalier saisit alors la main de Guta en jetant sur elle un regard d'amour sincère et véritable, et lui dit à voix basse :

Pardonne-moi, chère amie, d'avoir leurré le secret de ton coeur sans pouvoir y donner d'heureuses suites auprès de ton frère, et lui demander ta main. Mais attends encore quelques lunes, alors tu me reverras sous mon vrai nom, et paré de tous les insignes de ma condition, pour ne plus jamais nous séparer.

Je te serai fidèle jusqu' à la mort, dit-elle en soupirant, et elle s'en alla pour éviter le regard strutateur de son frère.

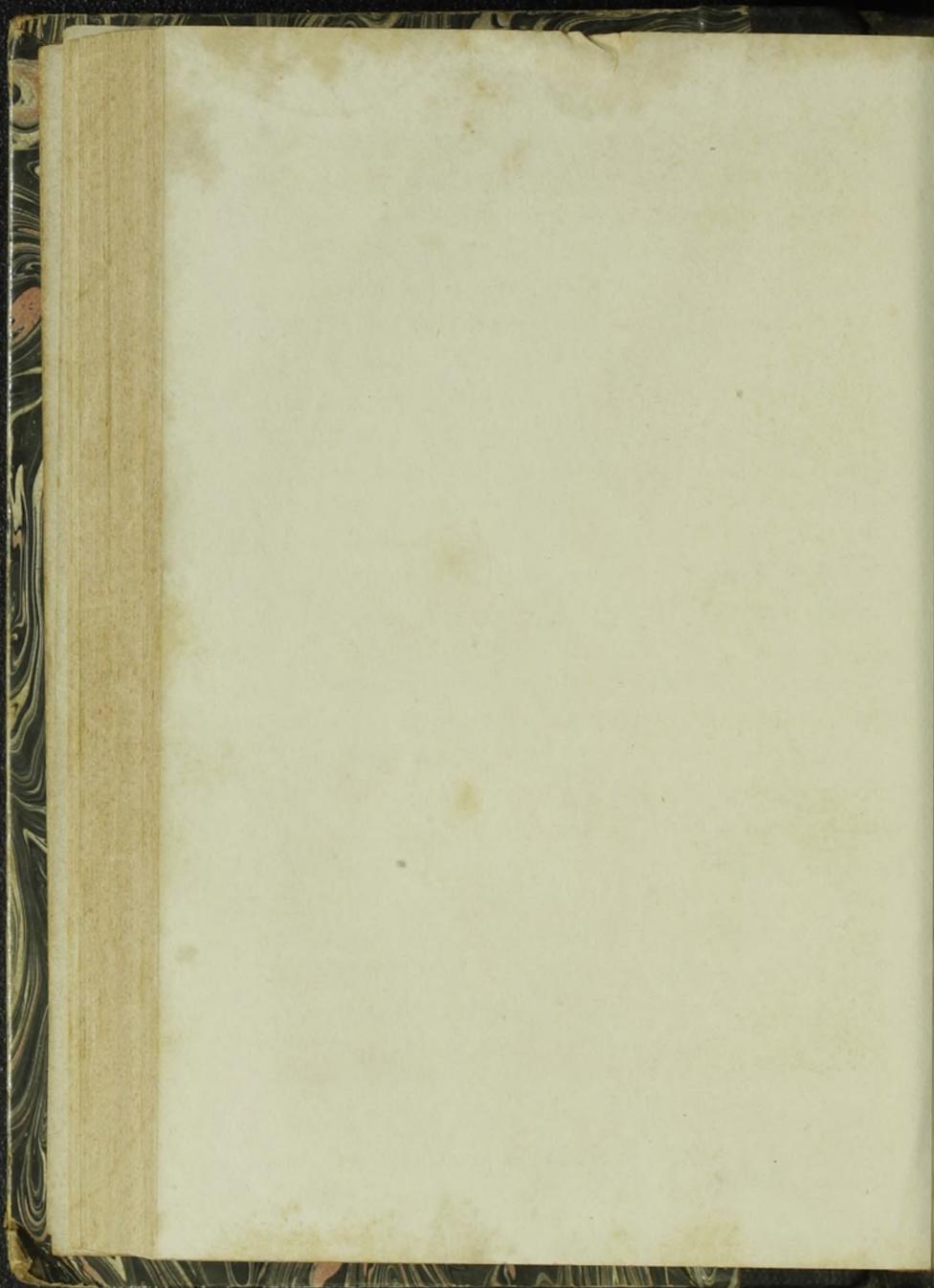


gen. v. A. I. ucas.

gest. v. H. Utta.

Pfalzgrafenstein

Mainz, Halenra's Verlag.



Des troubles venaient d'éclater en Allemagne ; deux partis se faisaient la guerre pour savoir qui serait élu empereur.

Un de ces partis était en faveur de Richard de Cornwallis contre Alphonse de Castille ; le premier révalut, et fut couronné empereur à Francfort s. M.

Falkenstein qui avait embrassé le parti de Richard retourna au château, où Guta attendait paisiblement et avec confiance son bien-aimé. Mais comme plusieurs semaines s'écoulèrent, sans recevoir de ses nouvelles, elle s'affligea et ses joues vermeilles devinrent de plus en plus pâles et blafardes. Plus tard elle se désespéra dans la persuasion ou qu'il était mort ou qu'il lui était infidèle, et elle se renferma dans son appartement pour pleurer et prier.

Le frère la crut malade et comme rien ne pouvait l'arracher à sa douleur, il la laissa faire.

Un jour le soleil s'était levé par une agréable fraîcheur humain de ses rayons d'or la vallée fumante, et réfléchissant dans les ondes des feux étincelants, dont la réverbération sur les fenêtres du château les faisait paraître embrasées.

Tout était gai dans le château, ainsi que dans les petits villages d'alentour. Des colonnes d'une fumée grisâtre montaient dans les airs. Le vigneron s'acheminait à grands pas vers les collines

plantées de vignes, tandis qu'un garçon chevelu et les jambes nues poussant avec une grande perche les vaches vers le paturage, tâchait par ses cris et des gambades de bien se faire venir de son patron.

Des filles proprement vêtues se dirigeaient vers le château avec des corbeilles sur leur têtes blondes, en se racontant les aventures innocentes de la veille, ou en riant aux éclats sur telle et telle observation.

Tout à coup on aperçut sur le chemin qui longe le Rhin une troupe de cavaliers, dont les armures et les armes étincelaient au soleil. Au grand trot ils traversèrent le village, dont les habitants ébahis et curieux contemplaient la splendeur de la troupe, qui se dirigeait vers Chaube, où le maître avisé par le gardien de la tour les reçut au portail.

Salut, noble chevalier, s'écria le plus distingué des cavaliers, en tendant la main à Falkenstein.

Salut, ô mon roi; descendez le cheval et soyez le bien venu, répliqua le chevalier surpris et au comble de la joie.

Richard sauta légèrement de cheval, et serrant encore une fois la main du chevalier? il entra avec lui dans le château.

Où est votre charmante soeur, chevalier? demanda le roi gaiement; pardonnez, si elle n'est pas encore ici; mais elle est malade et abandonnée à elle même; portez-lui le message, chevalier,

que le roi Richard lui demande sa main ; cela la réveillera et la guérira ; j'en doute, car Guta a des sentiments élevés, et même une couronne ne saurait la détourner de sa résolution. Elle ne veut pas se marier, et a déjà refusé beaucoup d'adorateurs. Cependant pour l'amour de vous, je lui demanderai encore une fois.

Falkenstein y alla, et Richard inquiet se promenait de long en large dans l'appartement. Le frère revint de suite, et dit au roi qui s'était avancé vers lui :

Je le lui ai dit, Guta est inébranlable.

Dieu soit loué, dit le roi en soupirant, et dont la poitrine semblait s'être débarrassée d'un poids. Sachez, chevalier dit-il en souriant que votre soeur et moi, nous nous sommes juré fidélité après le tournoi de Cologne. Vous ne me connaissiez pas et je partis quelque temps après pour revenir vous la demander en mariage. Vous n'ignorez pas les circonstances, et qu' étant obligé de remplir mon devoir auprès du souverain il m'était impossible d'accomplir ma promesse, mais à présent me voici, je viens chercher ma fiancée, qui a refusé un roi pour rester fidèle à son chevalier. Voici le gant, portez-le lui. Dites-lui que parmi le cortège du roi, il se trouve un chevalier qui lui donne un avertissement par ce signe ; amenez-la ici que je la félicite, et remplisse ma promesse.

Le frère prit le gant avec reconnaissance et plaisir, et se rendit chez sa soeur; à peine lui eut-il parlé, que Guta sortit en toute hâte et se précipita dans les bras de son amant en versant des larmes de joie.

Tu m'es restée fidèle, chère amie, comme je te l'ai été, et te l'ai juré; elle le regarda en souriant le coeur ivre de plaisir.

Serais-je digne d'être empereur d'Allemagne, si je ne faisais point de cas de la liberté. Guta tressaillit de joie, et en le pressant tendrement contre son coeur, elle s'écria avec des yeux étincelants: toi! Empereur!

Notre empereur Richard ton époux, répondit le frère, dont les larmes coulaient le long de ses joues.

La célébration nuptiale eut lieu, et l'empereur Richard emmena son auguste épouse avec lui; Falkenstein en réminiscence de sa soeur, changea la nom Chaube en celui de Gutenfels, nom que le château porte encore aujourd'hui.





Schönberg.

Dans le château maintenant en ruine demuraient jadis sept soeurs, qui n'étaient connues sur tous les bords du Rhin, que sous le nom des sept belles comtesses.

La réputation de leur heauté autant que leur fortune, leur attira de près comme de loin, un grand nombre d'adorateurs, et lorsqu'elles ne pouvaient presque plus s'en défendre, elles prenaient la résolution de s'en débarrasser par une plaisanterie.

Elles firent publier qu'elles s'en rapporteraient au sort, et que tous ceux qui prétendaient à leur main, devaient se trouver au château. Les époux arrivèrent en foule, pour tenter la fortune qui offrait rarement un si précieux avantage. Ils furent reçus avec courtoisie, et après qu'il n'y eut plus personne à attendre, une femme de chambre apporta un grand vase d'argent rempli de petits rouleaux de parchemin, qui étaient peints avec les diverses couleurs des chevaliers présents.

Chacun mit la main dans le vase et en tira un rouleau d'après sa couleur, d'où il en résulta

que les sept plus hideux gagnèrent et tous les autres étaient en blanc.

La jalousie, le dépit et les observations piquantes d'un coté; et de l'autre, la joie bruyante ne sont pas à décrire. Ce tumulte empêchait d'entendre les éclats de rire qui partaient d'une chambre voisine, et les discours ironiques qui sortaient de la bouche, des sept comtesses.

Ceux qui avaient été favorisés par le sort demandèrent à voir leurs fiancées, et on les conduisit avec dignité, dans une salle où se trouvaient les portraits de grandeur naturelle des sept filles qui leur tendaient les bras pour les recevoir.

Voici les fiancées s'écria en ricanant la femme de chambre et en saluant les amants confus, qui s'emportèrent tout comme les autres. En bas on vit les filles entrer dans une nacelle ornée de fleurs, pour se rendre dans un autre château. Avec gaiété, espièglerie elles agitèrent leurs mouchoirs dans les airs et pouffèrent de rire.

Les bateliers ayant appris cette facétie, donnèrent aux sept pointes de rochers qui s'élèvent au dessus du Rhin dans les basses eaux, le nom de rochers des sept vierges; l'histoire nous apprend que les coeurs des sept comtesses n'ont pas toujours été aussi prudes, car plus d'un va-leureux et noble champion en a fait la conquête.





Lurley.

Le rocher Lurley est tout-à-fait propre à faire naître une foule de traditions populaires, car l'on voit rarement un rocher aussi romantique dans sa situation et aussi intéressant dans sa structure extérieure que le Lurley.

Jadis une charmante ondine avait choisi ce rocher pour en faire son séjour ; elle s'y asseyait le soir, peignait ses beaux et longs cheveux ou s'accompagnait en chantant sur la guitare.

Quiconque la voyait et l'entendait, était ravi et sentait dans son coeur une profonde sensation qui lui inspirait de l'amour ; au point que pour contempler la charmante chanteresse, il arrivait souvent que les nacelles se brisaient contre les récifs écumants.

Mais l'intéressante ondine ne fut pas toujours dangereuse aux hommes, car elle s'approchait souvent d'eux en leur portant bonheur, et elle semblait être principalement favorable aux pêcheurs d'alentour, en leur montrant de temps à autre les places les plus poissonneuses, et rapportait de jolis cailloux aux enfants pour jouer.

La réputation de sa beauté jointe à son aménité et à sa bienfaisance, se répandit bientôt sur les bords du Rhin, et attira le fils du comte palatin Albrecht qui voulut la voir. Il ne fit pas attention aux conseils et aux observations de quelques anciens maître-batéliers, sauta dans une nacelle et leur ordonna de le conduire vers le rocher.

Les batéliers exécutèrent l'ordre du jeune comte en soupirant et hochant la tête. La nacelle fendit bientôt les ondes, qui mugissaient au-dessus des brissants des récifs, ou battaient violemment contre les rochers saillants.

Un muage noir épais obscurcit le disque lumineux de la lune, et étendit ses ombres sur les flots, tandis que le sommet du Lurley réfléchissait son éclat argentin dans la vallée de Fluthen.

Le jeune comte le corps à demi penché jetait des yeux hagards tantôt sur le rocher tantôt sur les ondes, flottant entre un espoir trompeur et une attente incertaine. Mais rien ne s'offrit à sa vue, et découragé il voulait retourner.

La nacelle se tournait déjà, lorsqu'une charmante mélodie qui semblait sortir du fond du fleuve vint frapper son oreille. Les flots se gonflèrent, bruirent et deux fortes lames d'eau enlevèrent la nacelle, et la poussèrent contre les rochers.

Comme ils étaient perdus, le jeune homme vit avec extase sur le rocher une figure majestueuse de femme, revêtue d'une robe blanche comme la neige, enveloppée d'un voile vert flottant.

Là bas! là bas! je veux gravir le rocher! s'écria le jeune homme avec l'accent d'une passion délirante.

Les batéliers l'avertirent d'abord du danger, où l'exposerait sa témérité; furieux d'être contredit, il tira son épée et menaça de les en percer, s'ils n'obéissaient pas. Les batéliers reprirent tristement les rames et poussèrent la nacelle contre le rocher. N'étant plus maître de ses sens, il sauta à terre, mais trop court, et tomba dans les flots écumants. C'est en vain que les batéliers voulurent lui porter secours, et c'est en vain qu'ils cherchèrent son cadavre, il resta enseveli dans le fleuve.

A cette triste nouvelle le père entra dans un violent désespoir et résolut d'en tirer vengeance. Il envoya ses satellites pour s'emparer de la séduisante sorcière, car il voulait l'immoler dans un autodafé.

Les trabans sous la conduite d'une capitaine se transportèrent vers le rocher et aperçurent de loin la nymphe, qui en souriant et sans penser à mal contemplant le fleuve. Ils montèrent avec précaution, et entourèrent le rocher.

Allons! sorcière! s'écria tout à coup le capitaine, en avançant l'épée nue. Tes tours d'ensorcellement avec lesquels tu as enchanté le comte sont impuissants contre nous.

Descends! sinon je te jette du haut en bas. Sans s'effrayer elle se retourna et dit avec un sourire sur les lèvres: que le Rhin m'emporte, cela me sera plus commode.

Ventrebleu! maudite sorcière, attends, je vais te chercher! et au rire enfantin de l'ondine, il grimpa sur le rocher, pour l'en précipiter.

Tout essouffé et hors d'haleine il parvint au faite, et voulut porter sa main brute sur elle, mais la nymphe se pencha vers le Rhin en s'écriant:

Onde, onde, accours promptement,
et emporte ton enfant comme le vent.

Tout d'un coup un effroyable ouragan mugit contre le rocher, et précipita le guerrier en bas. Le Rhin écuma comme les flots d'une mer bouillonnante, et deux fortes lames d'eau entourèrent l'ondine, et inondèrent le capitaine de vase et de sable.

Le capitaine se débarrassa en rempant, boitant, grinçant des dents, et jurant; il retourna chez lui où ses gens furieux l'avaient déjà devancé, car il leur semblait avoir entendu de milliers de voix, et qu'une armée ennemie marchait contre eux.

Plein de douleur et de tristesse le comte palatin reconnut son impuissance. Mais l'ondine n'a plus jamais reparu.

*

Lore Lay.



En suite de la tradition de la belle ondine qui se rattache au rocher romantique, on en raconte une autre.

Il y avait jadis à Bacharach une fille d'une beauté si admirable, que quiconque la voyait un était amoureux, et ne pouvait plus s'en détacher. Mais sa vertu et sa moralité la protégeaient contre toutes attaques; un seul cependant avait réussi de s'approcher d'elle et de gagner son amour; et ce seul était parti pour la Palestine afin de cueillir des lauriers et de se faire une réputation avant d'emmener la fiancée chez lui.

Cette fille était orpheline et chacun croyait par là pouvoir tenter sa fortune et l'importuner. Comme chacun était jaloux de l'autre et croyait

trouver en lui un heureux rival, il s'ensuivit plusieurs duels et même des assassinats. Si cette fille se retirait de tout, et même ne se laissait plus voir à l'église ou à la fenêtre, cela ne servait à rien. On aurait dit qu'un vertige s'était emparé de la jeunesse, et qu'elle épiait encore plus la réserve de la fille. Comme les tracasseries à l'égard de cette jeune personne n'en finissaient plus, et que plus d'un jeune homme de bonne famille y avait trouvé la mort, on crut que cette fille répandait autour d'elle un amour ensorcelé, et cette croyance était encore confirmée par quelques prêtres et quelques moines, qui à ce que prétend la chronique scandaleuse, s'étaient également efforcés de lui plaire. Cette fille fut arrêtée et accusée d'ensorcellement. L'archevêque de Cologne, auquel cet événement fut soumis en sa qualité de juge compétent dans les choses spirituelles, se rendit aussitôt à Bacharach pour voir cette fille, et juger par lui-même. Il reconnut le motif haineux de la plainte, punit les demandeurs par de fortes reprimandes et consola la fille désolée, de l'injuste arrestation qu'on lui avait fait éprouver.

Je veux te mettre dans un endroit où ta beauté sera à l'abri des persécutions, et là tu pourras attendre le retour de ton bien aimé, ou dans le cas de mort, conclure une sainte union. Il ordonna à trois chevaliers de la conduire à un couvent, et d'avoir bien soin d'elle dans le trajet.

Lore Lay se jeta avec reconnaissance au pied de l'archevêque et baisa son surplis; alors elle se releva et suivit ses guides.

Arrivée au rocher de Lurley, elle monta et jeta encore un regard de séparation sur le Rhin et ses rives romanesques. Ses yeux se fixèrent sur une espèce de barque qui descendait le Rhin et sortait d'un d'étour à l'horizon. La barque s'approcha de plus près, et elle reconnut les couleurs de son amant, qu'elle croyait voir en personne dans la barque. Les guides accoururent à ses cris de joie, ils regardèrent la barque et se réjouirent avec la fille qui tantôt pleurait, tantôt riait, se jetait à genoux et étendait ses bras vers son amant.

Enfin le bateau s'approcha de si près, qu'on pouvait distinguer les personnes. Un chevalier magnifiquement paré était sur le tillac et agitait sa barette pour saluer les rives de sa patrie. Il remarqua les personnes qui étaient sur le rocher, et parmi elles il reconnut son amante qui lui faisait des signes auxquels il répondait de toute son âme. Le bateau s'approcha encore de plus près du rocher, et comme tous les yeux étaient fixés en haut, personne ne pensait au tourbillon qui était aux aguets, et attirait à lui tout ce qui était à sa portée; la barque fut entraînée tout à coup, tourbillonnée et lancée avec une telle violence contre le rocher qu'elle se brisa. Un cri d'effroi se fit entendre. Les naufragés furent

déchirés et engloutis. Les spectateurs étaient remplis d'épouvante, principalement la fille qui dans son trouble, regardait fixement les ondes qui avaient englouti son bonheur.

Alors une figure pâle sur laquelle se jouait de longs cheveux blonds parut sur la surface des ondes. Un cri effroyable sortit des lèvres pâles de la fille, et avant que personne ne put l'arrêter elle se précipita dans les flots sur le corps défiguré de son amant. On trouva les cadavres entrelacés, et cette merveille corrobora la croyance en l'ondine de Lurley, qui fut désormais une vérité.



St. Goar.



Quand le Rhin s'est frayé un chemin à travers le montagnes et a passé en bouillonnant le Lurley, il bat à bouillons pleins d'écume une chaîne de rochers, près St. Goar, et la vapeur et l'écume se prolongent au loin sur tout le fleuve.

Cette chaîne de rochers forme un écueil extrêmement dangereux pour les bateliers.

Sous Sigbert fils de Clotaire roi de Francs, les pêcheurs habitaient isolément les rives du Rhin. Ils s'étaient principalement retirés dans ces environs, à cause de la pêche au saumon qui y était très abondante. Ces gens étaient ignorants, brutes, et plus adonnés aux observances payennes que chrétiennes ; car les chrétiens étaient maltraités alors par des rois homicides et avides de sang, ainsi que par des pages et des prêtres venaux, de la manière la plus révoltante. Tout profane pouvait non seulement gagner des indulgences plénières par de riches dotations, mais aussi devenir Saints.

Quand on jette un coup d'oeil sur les horreurs de ce temps là, l'esprit trouve un soulagement dans la connaissance d'un vrai chrétien, qui rendit hommage aux principes fondamentaux de la religion. Cet homme était Goar qui s'était établi près du Rhin, et même à l'endroit le plus dangereux, à savoir près de l'écueil susmentionné.

Il s'était fait un devoir d'exercer l'hospitalité, de soulager la misère des pauvres, d'enseigner le vrai christianisme, et de porter secours à tous ceux qui avaient été jetés par le tourbillon contre les écueils. Or, il n'était pas étonnant que les pêcheurs d'alentour ne le regardassent comme un

envoyé de Dieu, et ne lui témoignassent de la vénération par tous les moyens possibles.

La calomnie d'un prélat rendit Sigbert attentif à la modeste souduite de cet homme que les prêtres voyaient avec dépit. Mais Sigbert qui avait su l'apprécier, reconnut ses nobles maximes, et comme Goar refusa toute dignité sacerdotale, il le renvoya dans sa patrie comblé de présents.

Le roi fut toujours favorable au solidaire, et lorsqu'il mourut, il recommanda sa cellule et son tombeau au protecteur royal qui le fit ensevelir par les prêtres, et bâtir une chapelle.

La chapelle devint un lieu de pèlerinage et forma peu à peu un couvent, où l'on y remplissait les devoirs de l'hospitalité et de l'humanité, dont Goar avait donné tant d'exemples sa vie durant.

Plus tard une bande de brigands pillà et incendia l'église. Le comte Arnheim la fit rebâtir et entourer de murailles. Ce couvent donna peu à peu naissance à la ville St. Goar.

Le tombeau du solitaire était magnifique et miraculeux. Charlemagne qui passa un jour devant lui sans en faire cas, fut enveloppé d'un brouillard si épais qu'il fut obligé de passer la nuit en rase campagne; ce ne fut qu'après être retourné et avoir fait une prière dans la chapelle, que le voile nébuleux disparut, et qu'il put s'en aller. Les fils Charles et Pépin que la haine

avait brouillés, se rencontrèrent au tombeau par hasard, et se reconcilièrent. Son épouse Fastrada y fut délivrée d'un mal grave, et l'empereur dota le couvent d'un château et d'une nouvelle église en reconnaissance de tous les bienfaits qu'il avait repandus sur sa famille.

Ce sont les comtes d'Arnheim qui ont donné à cette place naissante le droit de l'ériger en ville.



Rheinfels, le chat, la souris



Après que la branche des Arnheim eut failli, la dignité du protectorat des villes St. Goar et St. Goarshausen échut en partage aux comtes de Katzenellenbogen.

Le château Rheinfels bâti antérieurement et bien fortifié, devient le siège du gouvernement.

Les comtes étaient les plus proches voisins de l'Archevêque Kuno de la maison de Falkenstein, et ils étaient très mal ensemble, parceque ce fier et valeureux prélat tâchait toujours d'agrandir son pays aux dépens des voisins.

Les comtes de Katzenellenbogen ayant appris que Kuno faisait fortifier son château de Thurmburg, firent construire sur la rive droite du Rhin au-delà de St. Goarshausen le château Neukatzenellenbogen et lui donnèrent le nom de chat, et à celui de Thurmburg le nom de souris.

Par ces forts vis-à-vis l'un de l'autre, tous les deux dominaient le Rhin, et fermaient le passage au prélat du côté du haut-Rhin. Cependant malgré tous leurs efforts pour prendre la souris, Luno sut rendre impuissants les pièges et les cabrioles du chat, et conserver la souris intacte.

Le dernier des Katzenellenbogen avait pour épouse une dame maussade et acariâtre, qui troublait le bonheur domestique et même maltraitait les enfants issus de leur mariage. C'étaient un garçon et une fille. Le comte se sépara de sa femme d'un mauvais caractère et désagréable, et maria plus tard son fils à une fille de la maison Dillenbourg-Nassau, et sa fille à un membre de la famille des Landgraves de Hesse.

Peu de temps après son mariage, le jeune comte se rendit avec son oncle Jean de Nassau dans les pays-bas, pour prendre possession des biens qui lui étaient échus en partage de la dot de son épouse, et il fut poignardé à Brugges en Flandres en 1454

Son vieux père qui vit sa branche faillir en la personne de son fils, résolut de se remarier et

choisit une jeune et vertueuse femme, veuve du Duc Otto de Brunswick.

Mais les parents qui regardaient déjà les biens du comte comme leur propriété, conjurèrent contre cette union, corrompirent le chapelain de la maison du comte, et firent empoisonner la jeune épouse; l'élève de la foi ambiguë papale lui présenta du vin bénit avec de l'arsenic, mais dégoutée par le trouble du vin empoisonné, elle n'en but que très peu, et seulement pour ne pas chagriner le ministre de Dieu.

Elle eut de violentes convulsions et ne put être sauvée qu'avec beaucoup de peine, cependant les soins incessants du vieil époux ne contribuèrent pas peu à sa guérison.

L'assassin poursuivi par le comte de Nassau père de la victime, fut arrêté à Cologne et brûlé vif au pied de la potence, sans cependant qu'il eut déclaré ses complices.

La malade se rétablit à la vérité, mais sans espoir de descendance; elle trépassa, et les biens immenses passèrent aux héritiers.

Le Landgrave de Hesse eut en partage St. Goar et le château Rheinfels.

En 1692 le colonel Hessois Görz défendit avec succès le château contre le Maréchal Tallard, en revanche il se rendit en 1794 à la première sommation des Français qui rasèrent les fortifications.



Les frères.



ulle tradition n'est plus connue, excepté celle des Lurley, que la tradition des deux châteaux Liebenstein et Sternberg appartenant à deux frères.

Dieterich de Liebenstein qui possédait également le château de Sternberg eut de son épouse deux fils qu'il éleva avec une jeune orpheline de la famille Brömser qui lui était affinée.

Le père remarqua avec plaisir que ses fils courtoisaient la jeune et riche parente, car il entra dans ses vues que l'un d'eux conduisit l'orpheline à l'autel, pour pouvoir joindre l'héritage des Brömser aux biens de Liebenstein.

Après la mort du père, les frères et l'orpheline demeurèrent encore quelque temps ensemble dans des relations fraternelles, cependant comme l'ainé qui était d'un caractère sombre et sérieux, remarqua que la fille avait une plus grande inclination pour son frère enjoué, léger, sincère et sensible, il cessa de lui faire la cour, en se rejoignant de leur union.

Il vint un jour des pèlerins au Rhin, qui ne pouvaient se lasser de raconter les merveilles de

pays lointains. Dans le même temps, des prêtres prêchaient la croix, et excitaient les chevaliers à obtenir ces merveilles au nom du Seigneur, et à détruire les ennemis de l'église.

Le frère aîné dont le coeur malgré l'amour fraternel, et malgré son désistement, éprouvait toujours un resserrement de coeur, quand il voyait cette fille qu'il aimait intérieurement, plaisanter avec son frère, résolut de prendre la croix.

Cependant le frère, cadet l'avait prévenu et apporta la croix à la maison. Son frère ainsi que la fiancée furent consternés de la précipitation du jeune chevalier; cependant le fanatisme religieux prévalut sur la consternation, et avec promesse de fidélité il prit tendrement congé de la fiancée, et loyalement de son frère, pour partir avec quelques cavaliers.

Tu m'as prévenu, dit le frère aîné au départ du jeune chevalier, et malgré que tu aies eu tort, je ne saurais t'en vouloir; n'oublie pas la fiancée ni moi non plus, puisque je suis obligé de rester ici pour veiller aux châteaux. Ne nous oublie pas et reviens promptement.

La fiancée en larmes le regarda s'éloigner, et agita en l'air son monchoir aussi long-temps qu'elle put l'apercevoir; mais lorsqu'au détour du chemin il disparut à ses yeux, elle se retira en sanglotant et se jetant dans les bras du frère aîné qui tâcha de la consoler.

Le chevalier eut beaucoup à combattre dans son intérieur, à cause de ses relations journalières avec la bien-aimée; mais il lui tint tête en vainqueur, et il ne trahit point ni de l'oeil ni du geste les tourments de son coeur.

Plusieurs mois s'écoulèrent, lorsque tout à coup on reçut avec surprise au château Liebenstein, la nouvelle de l'arrivée du frère au château Sternberg; en même temps le bruit se répandit qu'une Grecque d'une grande beauté l'accompagnait en qualité d'épouse.

Ces deux nouvelles produisirent à Liebenstein l'effet d'un coup de foudre, et brisèrent les deux jeunes coeurs.

Le frère et la fiancée infidèles! ah c'en était plus qu'on ne pouvait attendre.

La fille tomba sans sentiment, tandis que le chevalier, furieux comme un lion, se démenait dans l'appartement, et versait des larmes de douleur et de rage.

Le frère au château Sternberg ne tarda pas à lui envoyer un messenger avec une lettre par laquelle il faisait ses excuses; mais le frère aîné la déchira sans l'avoir lue, et en jeta les morceaux au visage du messenger.

Dis à ton traître de maître, que toute liaison entre nous est à jamais rompue, et que je tirerai vengeance de son forfait.

En même temps à ces paroles menaçantes, il lui présenta son gant, et l'appela en duel.

Le jour de ce combat contre nature arriva. Les deux frères se rendirent en armes à la frontière de leurs possessions, et avec des reproches qu'animait la colère, les épées brillèrent pour un combat fratricide.

Arrêtez ! s'écria une voix douce, et la fille abandonnée, comme un ange tutélaire se mit entr'eux deux, en les regardant les yeux baignés de larmes.

Mon frère, dit-elle ensuite à l'aîné d'un ton doux mêlé de reproches, veux-tu, pour moi, souiller ta main dans le sang de ton frère ? Non, tu ne le peux pas, tu m'aimes trop pour cela, et à mon infortune, tu n'ajouteras pas encore la douleur de m'obliger à déplorer un fratricide ; mais toi, dit-elle, en se tournant vers le cadet à demi-contrit, toi qui as trahi tes serments, sois heureux dans les bras de la Grecque comme tu le mérites. Je te pardonne, et prierai pour toi dans un couvent.

Elle se retira doucement comme elle était venue, et laissa les frères livrés à eux mêmes et à leurs pleurs.

Pardonne s'écria le plus jeune en sanglotant, pardonne, mon frère, entraîné par la passion, je t'ai offensé gravement, toi et cette ange. En suppliant, il lui tendit la main, et laissa tomber son épée qui se brisa sur le plancher.

Alors les traits de l'ainé devinrent radieux, et n'étant plus maître de son transport, il le prit dans ses bras et le pressa contre son coeur.

Les écuyers qui avaient vu avec crainte le duel, se réjouirent de la réconciliation, et se jetèrent également dans les bras l'un de l'autre. Mais le soleid qui était entouré d'un brouillard grisâtre, s'éclaircit tout à coup et repandit ses feux dans la campagne.

Le frère aîné avait, à la vérité, cherché à détourner la fille de sa résolution, en lui proposant de rester chez lui en qualité de soeur ou de femme de ménage, mais elle lui répliqua avec douceur, qu'elle ne pouvait pas offrir à aucun autre un coeur abusé, et qu'elle ne trouverait de repos que dans un saint lieu. Il la laissa faire à contre coeur, et l'accompagna lui même au couvent qu'elle avait choisi.

L'infidélité du jeune frère ne lui porta point de roses. Son épouse légère se laissa séduire par un autre, fut infidèle et s'enfuit. Dans sa fureur il voulait poursuivre les adultères, mais son frère l'en détourna, et il s'apaisa, en regardant comme une punition sa honteuse action.

Dès lors les deux frères vécurèrent dans d'intimes relations et un accord vraiment fraternel. En l'honneur de la nonne gravement affectée, ils ne se marièrent plus et leur seul plaisir était de la visiter fréquemment et de s'entretenir avec elle quelques instants.



Boppard.

Cette ville antérieurement libre et impériale, aujourd'hui, comme beaucoup d'autres villes rhénanes, déchue de sa grandeur et de son éclat, portait du temps des Romains le nom Bodobriga, et possédait plus tard un château royal franconien, dont les débris existent encore.

Parmi la noblesse de Boppard, l'on distinguait Bayer de Boppard chevalier d'origine qui tenait le premier rang, et ensuite lorsque la communauté se fut instituée: elle se chargea de l'administration de la ville, jusqu'à ce que plus tard les habitants y prissent part.

Du temps de Frédéric I^{er} il y avait dans la dite ville, un descendant de la race Conrad Bayer de Boppard, homme hardi, enjoué et entreprenant; il avait une intrigue amoureuse avec une noble demoiselle du voisinage, dont le frère s'était

rendu en Palestine avec les croisiers, et son intention était au retour du frère de la prendre pour épouse.

De farouches brigands profitèrent de l'absence de l'empereur et des plus valeureux champions pour piller les châteaux et les villes. Conrad eut plusieurs assauts à essayer contre ces brigands, et assez à faire pour la patrie, en sorte qu'il pouvait se féliciter du désir qu'il avait de continuer, et de n'en avoir pas fait assez. Son ardeur pour combattre ne se bornait pas seulement à attendre l'ennemi, mais bien à marcher à sa rencontre pour lui faire la guerre.

Par cette conduite licencieuse d'un chevalier aventurier, son amour pour Marie sa fiancée s'éclipsa insensiblement. Il devint froid, la négligea et enfin lui abjura à elle même son serment de fidélité.

Mais il n'eut pas plutôt expédié ce message désagréable, qu'il le regretta, et l'eut volontiers repris. Cependant une fausse honte le retint, et en dépit il crut devoir persister dans son tort. Pour étouffer la voix de sa conscience, il chercha à se distraire dans un joyeux cabaret, et lorsque dans l'ivresse, cette voix se faisait entendre encore plus fort, il montait à cheval et s'en allait suivi de quelques écuyers à la chasse, pour dissiper le chagrin qui le minait.

La vallée et la forêt voisine gisaient dans les vapeurs odoriférantes du matin. La rosée dégou-

tait des fleurs et des rameaux, et le soleil répandait son éclat sur ces lieux enchanteurs. Le chevalier prit avec joie le sentier du rocher et s'interna dans la profondeur de la forêt. Les chiens en aboyant tournaient autour des chevaux hennihants et furetaient l'herbe humide sur les traces du gibier.

Un long hurlement prolongé semblable à celui du limier grand chien dressé à la chasse au loup, annonça bientôt qu'on avait trouvé la trace; le coup part, et la balle en sifflant se perd dans la profondeur du bois.

La chasse n'en fut que plus active dans la forêt, qu'on parcourait tantôt dans des taillis, tantôt sous la voute élevée d'arbres touffus jusqu'à ce que le cerf aux abois se précipita la tête en avant dans le bas de la forêt et que dans son désespoir il se fraya un chemin à travers les ronces et les broussailles. Les chiens le poursuivent en aboyant, mais Conrad fut obligé de prendre un détour, ne pouvant point passer avec son cheval. Il tacha en galoppant de couper la retraite au cerf, tout en écoutant attentivement les aboiements des chiens qui se perdaient au loin insensiblement; tout à coup il n'entendit plus rien, et Conrad reconnut avec dépit qu'il avait pris une fausse direction, et qu'il s'était éloigné de plus en plus de la chasse.

Fatigué et contrarié il laissa reposer son cheval, pour ensuite tacher de rejoindre la chasse;

mais il fut troublé dans son projet par un chevalier armé qui s'avança vers lui et le défia à un combat à outrance.

Ah! valeureux champion, s'écria Conrad bouillant de colère; as-tu tant d'envie de mourir? Qui es-tu? A bas la visière!

Non pas, Conrad, lui répartit, malgré la feinte une voix douce, je te défie au nom de Marie, je suis son frère!

Le dépit de la chasse manquée, le mécontentement que lui causait l'abjuration de son serment, et le défi soudain d'un duel échauffèrent la tête de Conrad; il tourna son cheval, et fonda l'épée nue à la main sur son adversaire, dont l'épée étincelante cherchait la sienne. Après plusieurs coups, l'antagoniste tomba de cheval, couvrant sa poitrine de ses mains ensanglantées et dont le sang coulait en abondance.

Saisi d'un triste pressentiment, Conrad accourut vers le vaincu, pour lui oter son casque. Mais quel fut son effroi, quand il reconnut dans les yeux fermés de son adversaire, ceux de sa bien-aimée qu'il avait si honteusement abandonnée, et qui trépassa dans ses bras en jetant sur lui un dernier regard d'amour.

Furieux et hors de lui même il se jeta à terre près du cadavre, s'arracha les cheveux, et se maudit lui et sa mauvaise action. Lorsque le paroxysme fut passé, il s'agenouilla devant son amante et pleura long-temps et à chaudes larmes.

La nuit couvrait déjà la campagne de ses voiles, lorsque le chevalier Conrad se sépara du cadavre et retourna chez lui.

Il arriva à Boppard pâle et défait, et tous ceux qui le virent ou voulurent le saluer en plaisantant, s'enfuirent effrayés de ses yeux troubles et hagards.

Sans rien dire à personne, il sortit le jour suivant de la ville, et comme il ne revint pas, on fureta dans son appartement et l'on trouva un testament dans lequel il avait destiné sa fortune à la construction d'un couvent sur la tombe de Marie.

On ignorait où le chevalier s'était retiré. Ce n'est qu'après bien des années qu'on apprit que Conrad Bayer de Boppard était devenu un des templiers les plus téméraires et qu'il avait été le premier à l'assaut de Ptolomais, où il avait planté le drapeau chrétien sur le rempart. Mais il y périt percé d'une flèche.

La témérité du chevalier doit avoir été si grande qu'il avait honte de combattre dans son armure. Mais nous, qui connaissons le duel de la forêt, savons que ce n'est pas la témérité, mais bien le dégoût de la vie qui l'a engagé à faire ces dernières prouesses.





L a h n e c k.



au-dessous de Boppard, la Lahn se jette dans le Rhin; une des collines qui confinent cette rivière, est surmontée du Fort Lahneck, qui par l'anéantissement de l'ordre des templiers et leur guerre a acquis une triste célébrité.

Ce fort était à cette époque la propriété des templiers, qui l'avaient fortifié et l'occupaient. L'ordre se réjouissait généralement d'une grande extension sur le Rhin, et toute grande ville pouvait produire une propriété, qui lui appartenait.

Il fut fondé en 1118 par Godefroi de Bouillon pour protéger les pèlerins et pour défendre le St. Sépulchre. En peu de temps il eut une grande extension, acquit des richesses immenses et par là fut regardé d'un mauvais oeil par le clergé, attendu qu'il ne convenait pas trop pour l'oscillation de la hiérarchie de la papauté, et qu'il voulait frayer un chemin à des vues religieuses plus libres.

Clement 5., qui fut soutenu dans sa politique ennemi aux templiers par Philippe Le bel, s'entendit avec ce dernier pour rompre la puissance

de cet ordre par un coup d'état. On invita à cet effet le grand maître Molay avec soixante chevaliers, en France, à une délibération, et à leur arrivée ils furent traîtreusement arrêtés, traduits devant un tribunal composé de moines mercenaires et de prêtres sanguinaires, et accusés d'hérésie ainsi que de propagande de principes religieux libéraux. Après une détention de plusieurs années, il furent condamnés à être brûlés vifs; la sentence fut exécutée le 18 mars 1314, et le Grand-maître âgé de quatre-vingts ans et 59 chevaliers périrent dans les flammes.

Lorsque le Grand-maître des templiers vieillard courbé par les ans, monta sur le bûcher, il leva la main droite au ciel, et s'écria d'une voix sourde et tremblante: au nom de la St. Trinité, j'assigne nos meurtriers au tribunal de Dieu pour rendre compte du crime qu'ils commettent envers nous. Que le Ciel nous soit propice.

Les templiers moururent avec le mépris de la vie; mais la citation devant le trône de Dieu fut acceptée, et encore dans la même année le pape et le roi moururent, pour entendre leur sentence.

A l'exception de la France, l'ordre n'éprouva aucune autre injustice personnelle. Le pape l'abolit avec confiscation des biens, dont la plus grande partie échut à d'autres ordres religieux. Ce n'est qu'en France que le roi et le pape partagèrent ces biens comme de bonne prise.

A cette époque, Pierre d'Aichspalt occupait le trône archiépiscopal de Mayence, et comme il était favorisé du pape, il crut également pouvoir par imitation, opprimer les templiers. Il enjoignit à l'ordre de sortir de son domaine, et le menaça d'employer la force s'il n'avait promptement satisfaction.

Les templiers oppressés par la trahison commise en la personne de leur Grand-maître, recommurent bien que leur cause était perdue.

Plusieurs répondirent à l'intimation qui leur était faite, abjurèrent leur vœu et cherchèrent ailleurs leur subsistance et leur salut.

Les plus vaillants se jetèrent dans le fort Lahn-eck, et bravèrent la sommation de l'archevêque, qui envoya des troupes pour chasser les templiers.

Les chevaliers combattirent héroïquement contre les soldats de l'archevêque et même lorsque leur vieux chef tomba, ils méprisèrent la sommation de mettre bas les armes, et ils répondirent par des coups, aux exhortations et aux avis salutaires qu'on leur faisait parvenir de bonne grâce.

Tous périrent à l'exception d'un seul, qui défendait de son corps l'entrée du fort.

On voulut l'épargner, et on lui laissa le temps de se remettre. Alors on le somma de se rendre, et il répondit avec un refus mêlé de fierté, en montrant ses frères tués. Il faut que la lutte recommence de nouveau; mais un cavalier accourut et offrit une trêve au nom de l'empereur.

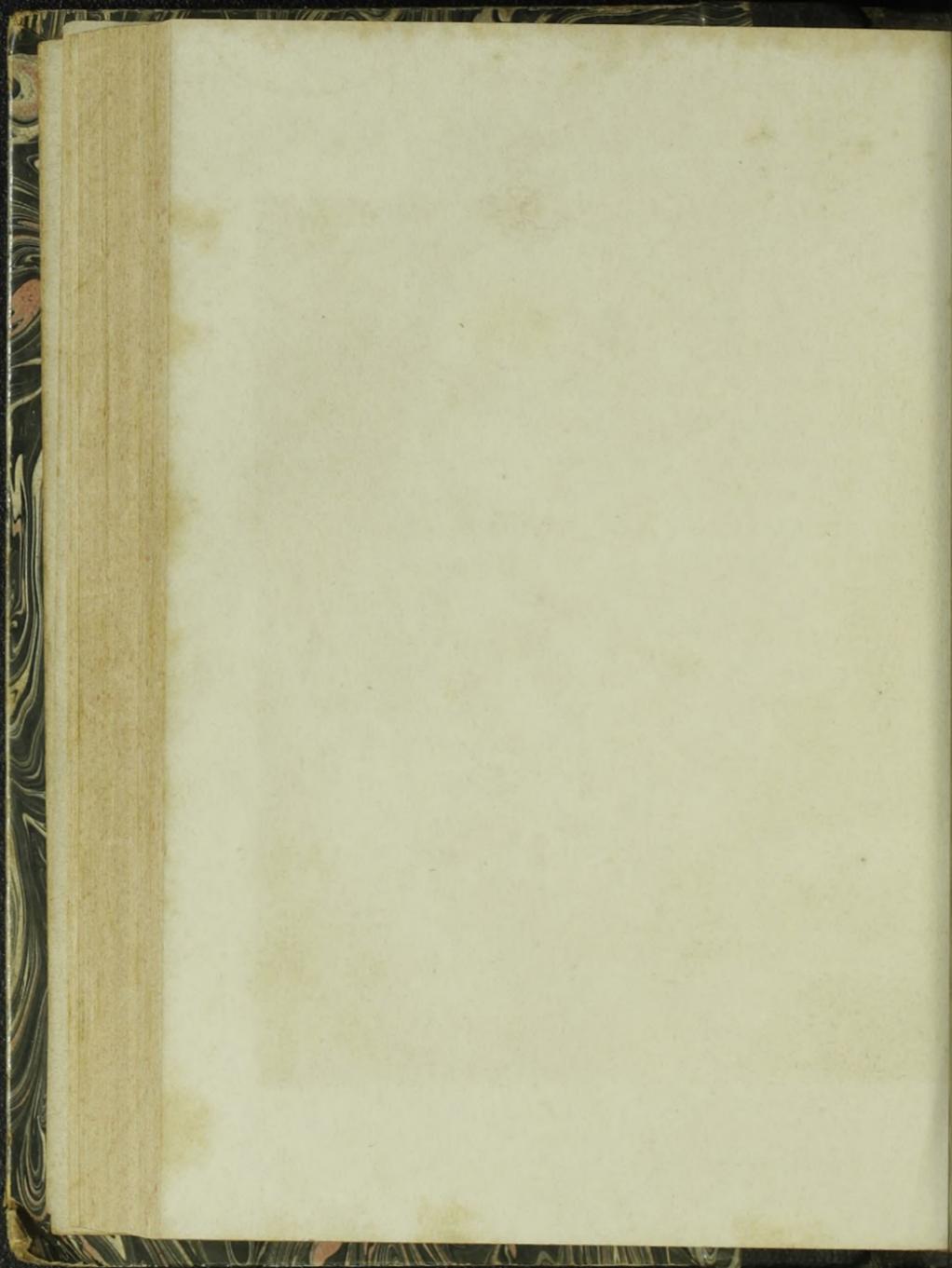


W. Broomer sc.

C O O O

D M

Folia p.



Ils inclinèrent leurs armes avec respect, et le jeune cavalier adressa la parole au dernier des héros en ces termes :

Rendez-moi les armes, noble chevalier ; je suis venu hélas trop tard, pour sauver vos frères, mais au dernier des braves je puis assurer une sauve garde et une garantie pour ses jours et sa propriété.

Pensez à Malay et à ses compagnons assassinés, regardez enfin mes frères tués en héros, répliqua fièrement le templier, comme ils ont péri, je périrai. Je ne veux point de grâce.

A ces mots il se précipita sur la troupe surprise, et mourut sur un monceau des cadavres tués de sa main.



Stolzenfels.

Dans une nuit orageuse où un effroyable ouragan mugissait au-dessus des crêneaux et agitait avec violence la girouette qui tournait tantôt à droite tantôt à gauche, et que la pluie tombait à gros torrents et semblait

vouloir inonder la terre, un pèlerin frappa aux portes du château Stolzenfels et fut accueilli avec affabilité par le camerlingue Werner de Falkenstein.

Le pèlerin qui s'appelait Maso était un homme maigre et sombre, dont la barbe brune descendait jusqu' à la ceinture et donnait à sa figure l'expression d'un profond penseur, qui contrastait souvent singulièrement avec son regard sournois et malicieux ; son langage était énigmatique, posé, et quand il s'échauffait, il avait une force centrifuge et pathétique. Son maintien était décent, ses yeux ardents, et une certaine majesté entourait tout son être.

A cette époque de la science au berceau, les plus grands esprits entraînés soit par la fantaisie soit par les merveilles de la foi, s'étaient adonnés à l'alchimie à l'astrologie et à la magie. On croyait par les connaissances préliminaires que l'on avait acquises, être déjà maître de la nature, et pouvoir pénétrer ses profonds mystères.

C'était principalement l'alchimie ou l'art de faire de l'or, que les têtes les plus éclairées avaient entrepris, car l'or était autrefois, comme aujourd'hui, le levier de la puissance, et bien des coffres étaient vides par les guerres continuelles, et l'entretien d'un grand nombre de soldats.

Werner de Falkenstein exerçait cet art comme son prédécesseur, et il avait déjà sacrifié dans le

creuset maintes pièces d'or qui refusaient opiniâtrement leur reddition. C'est par lui également que cette passion s'empara de son trésorier, et comme le pèlerin si favorablement accueilli, s'était donné pour maître dans l'art de fondre les métaux, et qu'il avait par des paroles mystiques vanté ses profondes connaissances au chevalier, celui-ci résolut de courir aussi la chance de trouver la pierre philosophale.

Il prépara au pèlerin un endroit retiré du château, où il y passait des journées entières, pour s'empêtrer plus profondément dans le filet attrayant des richesses à acquérir.

Le trésorier avait une fille jeune, belle et gracieuse, dont l'amour filial faisait la félicité du père. Elle voyait avec une anxiété secrète que son père fut en relation avec un homme qui lui répugnait, et la conduite de son père si choquante et si inconstante dans les derniers temps, lui préparait un profond chagrin. Il ne faisait plus cas de ses caresses comme autrefois; elles lui paraissaient même importunes, il s'enfermait plus long-temps qu' à l'ordinaire, dans la salle retirée et en sortait toujours triste et abattu.

Un jour il vint un cavalier au château avec la nouvelle, que l'archevêque accompagné de quelques nobles et chevaliers, venaient au château pour y séjourner pendant quelques jours.

Elsbeth, c'est ainsi que se nommait la fille, s'aperçut de l'impression que cette nouvelle fit

sur son père, car pâle et troublé il se retira en chancelant, et ne savait pas quelle contenance tenir. Plus tard, lorsqu'il se croyait seul, elle le vit courir de long en large dans l'appartement, se frapper le front, puis se lamenter. Le coeur navré, elle voulut se jeter dans ses bras. Mais avec un cri effroyable tenant du délir, il se rendit dans l'appartement mystérieux et s'y renferma.

La fille poussée par l'inquiétude qu'elle concevait pour son père, le suivit, et resta stupéfaite et comme étourdie devant la porte, en entendant sa voix qui s'exhalait en plaintes et en violents reproches. Comme frappée de la foudre, elle se retira pâle, effrayée, et chancelante pouvant à peine en pressant sa poitrine, contenir le cri de désespoir qui menaçait de s'échapper. N'étant plus maîtresse de ses sens, ni de ses membres vacillants, elle s'adossa au mur, et de profonds et sourds sanglots ébranlèrent son coeur, que les tourments et la douleur semblaient vouloir briser. Une voix posée répondait aux violentes paroles de son père. Dans une rhétorique ravissante, cette voix expliquait les motifs qui faisaient manquer la fonte, et terminait en disant : Amenez-moi une fille pure et sans tache, dont le coeur n'ait jamais brûlé d'amour, et vous aurez de l'or. Il n'y a que votre entêtement qui jusqu'ici a fait manquer l'opération.

Pervers! scélérat! Moi! me souiller par un

assassinat, s'écrie l'homme désolé; j'ai fondu mon avoir, perdu l'honneur, et abusé de la confiance de mon maître, et je tremperais encore dans le sang innocent, je deviendrais un meurtrier! Maudit soit ton art trompeur! Rends-moi mon or, ou je t'étrangle de mes propres mains.

La fonte ne peut s'obtenir qu'en saignant le coeur d'une vierge; cependant si vous voulez j'essaierai encore une fois.

Essaie! Essaie! Il me faut de l'or. Je veux avoir de l'or, quand même je devrais aller en enfer! La porte s'ouvrit avec violence et il sortit avec des paroles menaçantes, pour dissiper son chagrin en plein champ.

L'alchymiste le regarda d'un air sardonique. Cependant son sourire moqueur disparut aussitôt, et fit place à une expression de surprise, car il vit devant lui Elsbeth pâle, et les yeux baignés de pleurs.

J'ai tout entendu, et je suis la vierge qui pour sauver son père veut sacrifier sa vie es son sang.

Dans son désir féroce le pèlerin considéra avec des yeux hagards et lubriques la jeune fille, qui à voix basse venait s'offrir à lui en holocauste; maître dans l'art de dissimuler, le pèlerin changea soudain de physionomie, lui parla avec affabilité et bienveillance, et même voulut lui prendre la main.

Elle se retira en frémissant. Ne me touchez pas, s'écria-t-elle, votre attouchement est profane. Dites ce que je dois faire, et de mes propres mains je m'enfoncerai le glaive dans le coeur.

Le pèlerin pensif se détourna, et une empreinte de dépit et de rage se peignit dans tous ses traits, lorsqu'il lui répliqua le visage détourné.

Venez ici ce soir à minuit; je préparerais la fonte jusqu' à cette heure, et au lever du soleil votre père aura du crédit et des richesses en abondance.

Pouvez-vous jurer cela? Me jurer cela sur la croix? Le moine tira sans mot dire un crucifix de son sein, se tourna vers elle en lui montrant le crucifix; je le jure, dit-il d'un ton grave et solennel; si vous suivez mes ordres, tels que je les dicterai, je ferai la fortune de votre père.

Je viendrai, répliqua la vierge en poussant un léger soupir, et se retira de l'appartement aussi doucement qu'elle y était entrée.

Un sourire ironique la suivit. Crois-tu me fasciner, me tromper, petite colombe, dit-il en murmurant. Je veux t'apprivoiser, en dépit de là croix qui m'a déjà rendu d'excellents services; et avec un sourire surnois, il pressa un ressort secret, et il en sortit un poignard empoisonné qui étincela aux rayons du soleil. Heureuse idée de les réunir tous les deux, dit-il en lui même.

L'enfer uni au ciel, ah, ah, excellente idée vraiment; je suis fier que les prêtres italiens l'aient trouvée les premiers. Fi! les Allemands malgré leur courage et leurs longues épées; que sont-ils donc auprès de ces petites armes? Rien! Ils sont déjà transpercés, même quand ils ont la croix en vénération. Voilà la puissance de la croix, dit-il, en pesant cette arme honteuse. Dieu et sa puissance vengeresse. Il n'y a pas d'autre puissance, et celui-là est sage qui sait en profiter.

En méditant il rengaina la lame meurtrière dans le fourreau béni, et cacha la croix sur sa poitrine; ensuite il s'enferma avec précaution, entra dans l'appartement contigu, et par le moyen d'un pied de chèvre il détacha du plancher une dalle. Avec une joie triomphante il tira de dessous un sac de cuir, l'ouvrit et en fit sortir avec délices à travers ses doigts les pièces d'or qu'il renfermait. Voilà le secret de faire de l'or dit-il. Les fous le cherchent dans le creuset, les sages au contraire mettent à profit le temps de la moisson. Viens, mon ami, nous aurons déjà aujourd'hui l'occasion de fuir. La fille ouvre ma cellule et à la pointe du jour je serai en sûreté au-delà des monts, avant qu'on pense à me poursuivre pour le trouble que j'aurai porté.

Pendant ce discours avec lui même, il fixa en souriant la ceinture de cuir autour de son corps

replaça la dalle, et attendit la nuit qui devait être témoin de son infâme forfait et de sa fuite.

Dans cet intervalle, il régnait une grande activité au château; les valets et les cavaliers y étaient entrés avec les bagages de l'archevêque et débridèrent les chevaux écumants, en causant et s'appelant réciproquement; dans les appartements au contraire les femmes étaient occupées à nettoyer les fenêtres, essuyer les meubles et couvrir les planchers de tapis orientaux que les valets avaient apportés.

Elsbeth pâle, s'avança au milieu des servantes et dirigea leurs travaux, tandis que son père qui s'était encore une fois glissé chez l'alchimiste, pour voir les progrès de la dernière et décisive fonte, revint avec de nouvelles espérances, et fit les dispositions convenables pour recevoir le souverain.

Un jour qu' Elsbeth le rencontra, il la pressa plein d'espérance contre son cœur et lui baisa les yeux. Il ignorait la valeur de ses espérances, et se tenait ferme comme un homme qui se noie, à la dernière branche qui lui restait.

L'Archevêque ne se fit pas attendre longtemps. Au signal que donna le gardien de la tour, on le vit venir entouré de son brillant cortège, et fut salué avec jubilation par ses fidèles sujets. Il rendit le salut avec affabilité, et descendit à l'aide de deux écuyers, serra la main du commandant et du trésorier, et se fit conduire

dans ses appartements. Chemin faisant, il demanda cependant à voir Elsbeth, et lorsqu'elle se présenta avec un maintien noble et en rougissant, il dit amicalement: ah! que vous êtes grandie, Elsbeth, et je ne répondrai pas, à vos grâces et à votre beauté, que vous ne m'apostasiez quelqu'un de mes chevaliers. En suite il se tourna vers les chevaliers avec une menace badine, et plus d'un tendre regard se fixa sur la belle, qui avait peine à retenir ses pleurs et n'osait lever les yeux.

Après quelques paroles bienveillantes, il se retira et entra dans son appartement. La jeune fille retourna à sa chambre pour y déplorer son sort.

Parmi les chevaliers il y avait un noble de Westerbourg sur lequel la vue de cette belle et modeste fille avait fait une forte impression; son image se représentait sans cesse à ses yeux, et lui causait pendant la nuit une grande insomnie.

La nuit était tranquille; la lune obscurcie par un léger nuage, jetait dans la campagne une clareté pâle et grisâtre, et le rossignol faisait entendre son chant mélodieux dans les bosquets d'alentour. Le chevalier se mit à la fenêtre tout habillé, et regarda dans la cour, où régnait un morne silence, et où donnait un côté de l'habitation du trésorier dans laquelle demeurait la jeune fille qui régnait déjà dans son coeur plus qu'il ne croyait.

Le père avait donné à Elsbeth le baiser du soir plus tendrement qu' à l'ordinaire, et s'était excusé de ce que sa conduite inconstante lui avait arraché quelques larmes. Tu es une bonne fille, lui dit-il, en lui caressant les joues et demain tu me verras aussi gai, et aussi bienveillant qu' autrefois.

Demain je serai délivré du cauchemar qui me pèse sur la poitrine, et je ne puis être heureux que dans ton amour filial.

Il se retira en soupirant dans son appartement, et Elsbeth l'entendit se promener de long en large en murmurant.

L'heure à laquelle elle devait se rendre chez le pèlerin approchait.

Elle prit soudain, d'un air décidé, le chandelier se glissa vers l'appartement de son père, et baisa le loquet qu'il devait toucher; adieu, mon père, dit-elle, avec un léger soupir. Pour me rendre heureuse, tu t'es plongé dans le malheur, et pour t'en retirer, je vais à la mort. Ne déplore pas mon sort, nous nous reverrons dans les airs, et courut vers l'appartement du pèlerin, et à son arrivée, il se leva de dessus ses livres, dans lesquels il paraissait profondément enfoncé.

Le jeune chevalier dont les yeux étaient fixés sur la fenêtre faiblement éclairée d'Elsbeth, fut extrêmement surpris de voir à la dernière fenêtre, une ombre qui allait et venait, tan-

dis que la lumière à la fenêtre de devant avait disparu, et que la fille traversait avec crainte et précipitation l'espace qui menait à l'endroit le plus reculé du bâtiment. Il eut cependant contre sa volonté, envie de la suivre, et à cet effet il sortit doucement et sans faire du bruit de son appartement, mais elle était déjà disparue, et il se trouvait dans l'obscurité. Il soupçonna un mystère. Poussé par une curiosité, dont il ne pouvait se rendre compte, il marcha en avant. Il entendit soudain plusieurs voix, et aperçut une fente à la porte par laquelle il regarda.

Il vit dans l'appartement du pèlerin la fille agenouillée, tandis que l'alchimiste se penchait vers un creuset, et semblait avec un petit bâton en examiner le contenu.

Tu es alors fermement résolue de faire tout ce que je te dirai? lui demanda-t-il, en la regardant de côté d'un air triomphant.

La fille répliqua si doucement que le chevalier ne put comprendre. Tu es résolue mon enfant, et je vais récompenser ton père, en préparant l'or qu'il a soutiré de son propre avoir, et de celui de l'archevêque. En tout bien, en tout honneur, du sang pour de l'or, c'est ainsi que le porte le livre sacré de la science. Sacrifies-tu ton honneur, ton père recevra des honneurs, et son nom deviendra célèbre parmi les chevaliers. Sacrifies-tu ton sang, je puis prépa-

rer l'or, qui le soustraira à l'ignominie. Prépare-toi à ces deux sacrifices, car l'esprit me dit, que ta beauté ne doit pas se passer ainsi.

Le chevalier que la jalousie faisait tressaillir en grinçant des dents, vit que le pèlerin déhonté s'approchait de la fille en jetant sur elle des regards de convoitise, il leva le pied pour enfoncer la porte, mais le cri d'Elsbeth l'attira encore une fois à la fente de la porte.

Retire-toi infame! s'écria-t-elle, d'un ton tout à la fois noble et fier.

Je suis venue pour sacrifier mon sang, car le bonheur de mon père l'emporte sur tout, mais je ne souffrirai aucune offense, pas même pour le sacrifice de mon père.

Le pèlerin se détourna en haussant les épaules, et dit comme parlant à lui même: je n'ai pas de temps à perdre; ouvrez votre sein, car le mélange s'éclaircit. Avec son petit bâton, il décrivit un cercle avec ensorcellement, et marmota quelques paroles mystiques, tandis que la fille agenouillée priait. Alors elle saisit un poignard, mais au même instant la porte s'ouvrit avec fracas, et le chevalier se précipita sur elle, pour la désarmer. Le poignard lui tomba des mains et elle s'évanouit.

Le pèlerin, à l'enfoncement de la porte par le chevalier resta pétrifié de crainte et d'effroi. Cependant tandis que le chevalier était occupé

à secourir la fille en défaillance, il profita de l'occasion et s'évada.

Elsbeth revint peu à peu de son évanouissement. Comme poursuivie par un songe, elle tâchait de rappeler à son souvenir l'objet de son effroi, et c'est alors que reconnaissant sa situation, elle se mit à sangloter et à verser un torrent de pleurs.

Les paroles consolatrices du jeune homme, comme un baume salulaire, se répandirent dans son âme et raffermirent son courage et sa confiance. Elle lui avoua tout, car son coeur était oppressé, et elle ne se sentait plus capable de réfléchir. Lorsqu'elle se tut et cacha dans ses mains son visage baigné de larmes, il lui disait de prendre courage, en l'assurant qu'il aiderait son père dans l'adversité, et lui procurerait l'or dont il avait besoin.

Tranquillisez-vous, noble fille, ajouta-t-il, votre père sera aidé; je me réjouis que le hasard m'ait procuré l'avantage de vous sauver. J'ai trouvé un trésor plus estimable que celui que les alchimistes peuvent acquérir.

Elsbeth le regarda avec des yeux pleins de tendresse et de reconnaissance, et comme entraînés par une puissance invisible; leurs lèvres se rapprochèrent et par des baisers réitérés; ils mirent le sceau à leur promesse de mariage. Par cette nouvelle espérance une douce chaleur

pénétra le coeur navré d'Elsbeth et elle se colla fortement contre le coeur du chevalier, en prêtant avec délices son oreille à ses discours pleins de tendresse et d'amour.

Le lendemain il se présenta au père; il avait passé une mauvaise nuit, et attendait avec impatience le lever du soleil.

Il apprit avec la plus grande consternation, ce qui s'était passé et l'évasion du pèlerin. Mais lorsque le chevalier lui avoua son amour pour Elsbeth, en lui demandant sa main, et qu' enfin il eut mis sa bourse à sa disposition comme dot, le coeur du père se gonfla et en pleurant il pressa le noble et généreux chevalier contre son coeur.

Dans le courant de la journée, les pêcheurs trouvèrent un cadavre dans le Rhin, que l'on reconnut aussitôt pour être celui du pèlerin. L'or qu'il portait fut remis à l'archevêque, et comme le trésorier lui avait fait un aveu sincère de tout ce qui s'était passé entre lui et l'alchymiste, qui avait abusé de sa confiance pour le tromper, il lui rendit tout l'or que le creuset avait consumé.

Elsbeth reçut en récompense de son amour filial et du courage qu'elle avait montré dans le sacrifice de sa vie, un riche présent de noces, et vécut jusques dans l'âge le plus avancé avec son époux adoré.



Hammerstein.

Le nom de comtes de Hammerstein faillit dans le onzième siècle dans la personne du comte Otto. Il était en guerre avec l'archevêque Erktenbold, parceque celui-ci dans le synode de Nimwegen, avait fait déclarer nul le mariage du comte, sans le consentement des deux époux. Le comte et son épouse Irmen-garde s'embarassaient fort peu, à la vérité, de cette intervention attentatoire à la sainteté de leur union. Mais l'empereur Henri deux, auquel le clergé eut bien voulu donner le surnom de saint, parcequ'il avait tout fait pour lui, et s'était laissé conduire par lui comme un mannequin, (les allemands lui auraient plutôt donné pour de bonnes raisons, le nom de „tête faible,“) marche avec une armée contre l'homme qui voulait rester avec sa femme, dont il avait le consentement, ne voulant pas que ses enfants fussent regareés comme bâtasds. L'empereur bloqua le fort, et il ne pouvait être pris que par la famine.

Après la mort d'Otto, Hammerstein échut à la famille du comte. L'empereur en fit présent aux archevêques de Cologne puis à ceux de Trè-

ves qui firent administrer le château par des châtelains.

En 1105 le vieux châtelain était assis dans le cher appartement du château. A côté de lui à gauche contre le haut fauteuil de chêne massif bruni pur le temps pendait sa vieille et fidèle épée, tandis qu'à sa droite reposait un noble dogue, dont la tête était sur les genoux de son maître, et se laissait gratter le derrière de la tête en roulant les yeux. Le vieillard joyeux avait devant lui sur une table massive un pot d'excellent vin du Rhin, tandis que deux charmantes filles, semblables aux génies de la fortune s'efforçaient de l'égayer par leur amour filial.

Apporte la harpe à ta soeur, ma blonde, afin qu'elle nous chante quelque chose, lui dit son père, et elle sauta comme un oiseau dans un coin, et apporta l'instrument à sa soeur aux yeux bruns et sensibles.

Après l'avoir mise d'accord, elle toucha les cordes de ses doigts légers, en s'accompagnant de sa voix harmonieuse et touchante.

Oui! oui! dit le père en soupirant; c'est une belle romance que tu as chantée là, malgré cependant qu'en dépit de la vérité, elle attriste le coeur et trouble l'âme. Ce qui m'arrive à moi! je vous aime bien, vous autres filles, mais vraiment je serais doublement content, si vous portiez des camisoles au lieu de jupons, et que vous maniassez l'épée au lieu du fuseau. Oui, si avec

vous je possédais encore un fils, je serais le plus heureux des pères.

Et qu'est-ce qui t'empêche de l'être? dit avec douceur la brune, en mettant ses mains délicates sur les poings calleux du vieillard.

Le père jeta un regard tendre et bienveillant sur les doux yeux de sa charmante fille, qui étaient fixés sur lui, et comme fâché contre lui même, il baissa les yeux, et dit en soupirant :

Tu as raison ma fille! C'est une folie d'avoir des désirs, quand une maison est en ordre comme la mienne; je ne veux plus en concevoir de chagrin, puis cela ne mène à rien.

Attends mon père, je me ferai faire une chemise, je prendrai une lance et je serai un chevalier; tu auras du plaisir en moi; le soir je prendrai la guitare, je me placerai devant la fenêtre de ma bien-aimée, et je lui donnerai une charmante sérénade.

Alors elle frédonna gaiement une mélodie agaçante, releva avec grâce un peu sa robe, et dansa autour de l'appartement avec un tel sérieux, qu'on ne pouvait s'empêcher de rire en la voyant; mais tout d'un coup elle s'arrêta en écoutant, car on avait violemment frappé plusieurs coups à la porte. Le dogue sortit et accourut en grognant vers la porte.

Deux pèlerins qui demandaient l'hospitalité attendaient dehors, à ce que rapporta un des valets.

Faites entrer, et amenez-les ici; personne ne doit passer le château sans y recevoir l'hospitalité et se rafraîchir, tant que j'aurai un verre de vin dans la cave.

Le valet s'en alla, et bientôt l'on entendit tomber les verrous, et ouvrir la porte. Le son de plusieurs voix et le bruit des pas, se firent entendre puis enfin deux pèlerins entrèrent dans l'appartement. L'un était jeune, l'autre un vieillard faible.

Le châtelain alla au devant d'eux avec affabilité; cependant lorsqu'il s'approcha de plus près, et vit les traits altérés du vieillard, qui venait d'ôter son bonnet, il se jeta à ses genoux en s'écriant: mon empereur! mon maître! Oui, oui, dit l'empereur Henri IV, qui avait échappé de la détention où son fils le retenait par le conseil des archevêques! c'est moi-même, cher ami, et je viens comme fugitif te demander l'hospitalité.

Comme fugitif! s'écria le châtelain avec douleur et surprise.

En qualité de fugitif, répéta l'empereur; un méchant ennemi a osé m'outrager, moi faible vieillard, et me détenir traîtreusement.

Ah! quel est l'impudent qui a osé commettre un tel forfait envers son vieux et vénérable empereur, s'écria le chevalier avec un sentiment de loyauté, en cherchant à sa droite son épée qui

étincelait à ses yeux et l'animait du désir de combattre.

Mon fils! mon propre fils! répliqua l'infortuné père, en cachant son visage entre ses mains, et pleurant amèrement.

Le fils! balbutia en reculant d'effroi, le châtelain contre lequel s'appuya sa fille en pleurant.

Remerciez Dieu, mon brave, de ne pas avoir de fils, et que la bonne éducation de vos filles réjouisse votre vieillesse. Oh, avec quel plaisir je changerais avec vous!

L'empereur Henri resta quelques jours au château de son compagnon d'armes, qui l'accompagna jusqu'à Cologne, où d'autres sujets fidèles, reçurent l'empereur outragé.

Le chagrin et les épreuves douloureuses qu'il eut à subir auprès des princes qui avaient encore le front de triompher, et qui voulaient qu'il implorât sa grâce du pape, avancèrent sa mort.

Le châtelain pensa encore souvent à la romance de sa fille et aux paroles de son souverain, et il se trouva plus heureux et plus content dans la possession de ses deux aimables et charmantes filles.





Rolandseck et Nonnenwerth.

Vis-à-vis du rocher du dragon se trouve sur une colline des sept Montagnes plantées de vignes, le château effleuri Rolandseck, et en dessous sur une île du Rhin, le couvent Nonnenwerth.

C'est une chose admirable comme au moyen âge, la force physique a baissé pavillon devant le respect éthéré du beau sexe. Le plus rude champion qui couvert de fer attaquait tout voyageur, languissait le soir comme un pigeon roucoulant devant la fenêtre de sa colombe, et était heureux, lorsque par un courant d'air sa robe flottante l'avait froissé. Sans doute, que les guerriers que nous sommes accoutumés à regarder comme les favoris des chances de la guerre, se sont soustraits aux nombreuses épreuves d'amour; vendre des hommages secrets, pendant plusieurs années au loin, parcourir le pays et faire la guerre, à ceux qui ne reconnaissaient pas la dame de leur pensée pour être la plus belle, et autres galanteries du même genre.

Le siècle était alors entré dans l'adolescence de la condition du jeune homme, et la rudesse,

la grossièreté et la sévère probité donnèrent la main à l'idolâtrie des femmes, comme c'est aussi la coutume dans l'adolescence de nos jours.

Le développement de la civilisation fit des progrès. Aujourd'hui nous sommes plus forts dans le combat, plus humains en amour.

Le bon-vivant pâle et blême, qui traite les femmes comme des créatures terrestres, et ne peut ôter son casque, se rend le lendemain matin avec un sourire moqueur sur les lèvres, le cigare à la bouche, à un duel de pistolet ou d'épée, la poitrine couverte d'une fine toile; tandis que le chevalier d'autrefois, pouvait d'un coup de poing abattre un taureau, adorait son amante comme une divinité, et bien muni de fer et d'acier se faisait un plaisir d'ébrécher son épée dans un duel.

Le temps de la chevalerie est toujours poétique pour nous, et il se rapporte à nous, comme à l'homme sa propre jeunesse. Mais il sera plus poétique, si comme dans la tradition suivante, le plus haut fait d'armes se joint à l'amour le plus sensible, et nous mettent sous les yeux les extrêmes avec les couleurs les plus vives.

Roland le chevalier sans peur et sans reproche, neveu de Charlemagne et pair du royaume des Francs, dont le cheval et l'épée furent chantés par les poètes, parceque l'éclat de l'héroïsme du valeureux champion rejaillissait sur eux, se promenant un jour à cheval sur les bords

du Rhin, demanda l'hospitalité au commandant du château Drachenfels.

A peine avait-il prononcé son nom, que le maître vint au devant de lui, et l'embrassa avec toutes les marques de l'admiration et du respect tandis que les cavaliers s'étaient réunis respectueusement pour voir l'homme dont les exploits retentissaient dans la bouche de toute la chrétienté.

Les dames reçurent l'aimable et célèbre hôte avec autant de cordialité et de franchise que le maître. Ce fut principalement la fille qui le salua en jetant sur lui à la dérobée, le regard d'une vierge timide, et en baissant vivement les yeux, car le rouge de la pudeur couvrait son visage; les yeux de Rolend étaient fixés sur elle et ne pouvaient assez l'admirer.

Comme sortant d'un doux rêve il obéit à la prière du maître, de déposer son armure. Même quand il était seul, il lui semblait voir devant lui l'image de cette charmante et pudique fille, qui l'engageait à lui tendre les bras et du moins à la presser en imagination contre son coeur.

Le héros passa quelques jours au château, et il sentit de plus en plus le charme que peut faire naître dans le coeur la modestie et la chasteté. Plongé dans une douce ivresse, il vivait près de cette vierge, et semblait avoir oublié son glaive.

Heureux, lorsqu'assis en silence près de son

tambour, il pouvait voir avec quelle adresse ses doigts délicats maniait l'aiguille, et dessinait sur la toile des ornements arabesques ou des fleurs de toutes nuances.

Seulement quand la mère ou la fille, cette dernière surtout, avec un regard prompt et timide l'encourageait, les paroles sortaient de ses lèvres en abondance, et se répandaient sur tous les pays où il avait vécu et combattu. Alors ses joues s'enflammaient, ses yeux étincelaient, et la jeune fille enchantée le regardait avec admiration, jusqu'à ce que ses yeux se fixassent sur elle et lui fissent baisser les siens.

Roland fut tiré de ce doux ravissement de la jouissance domestique, par le son des fanfares qui appelait les cavaliers à un combat contre les Huns.

Le devoir l'appelait, Roland ne pouvait différer, mais alors il reconnut ce qu'il laissait, et ce qui l'avait rendu si mécontent, malgré la gloire qu'il avait acquise.

Le cœur navré, il alla encore à toutes les places favorites de la jeune fille, et en soupirant il retraçait à son esprit les heureux moments qu'il y avait passés.

Des pleurs et des sanglots le tirèrent de sa rêverie. Une curiosité irrésistible l'entraîna vers un bosquet de chèvre-feuille où se trouvait la fille désolée, qui à sa vue fondit en larmes. Il fléchit un genou à terre devant elle, et elle couv-

rit son visage vermeil des boucles de ses cheveux. Ils ne parlèrent point de ce que leurs coeurs éprouvaient : tous les deux savaient qu'ils s'entendaient parfaitement. Lorsque Roland prit son amante entre ses bras, en baisant les larmes qui coulaient le long de ses joues, elle s'appuyait contre son coeur avec la tristesse, l'abandon et la confiance d'une enfant, et de temps en temps, son sein s'agitait par l'oppression des sanglots.

Je reviendrai, dit à voix basse le héros, dont les yeux étaient humides, et nous serons bientôt à jamais unis.

La fille se tut. Roland comprit son silence et la pressa tendrement contre son coeur. Le vrai bonheur est sans éclat et sans bruit. Au château, on célébra les fiançailles, et les cavaliers et les valets n'apprirent cet heureux événement que par les abondantes libations qu'ils firent.

L'étendart était levé, et de temps à autre un cri de guerre ou de victoire retentissait dans tous les districts de l'empire, et faisait flotter les esprit entre la crainte et l'espérance. Mais c'était principalement au Drachenfels qu'on recueillait ces nouvelles avec le plus d'avidité ; car chacun s'empressait à donner des nouvelles de Roland, dont les exploits se confirmèrent ici, comme ailleurs.

Tout d'un coup, comme poussé par la violence d'un vent orageux, le bruit de la défaite de l'ennemi et la conclusion de la guerre se répandit

au château. Des feux de joi brillèrent sur le sommet des montagnes et de tous cotés on allait à la rencontre des valeureux champions, qui retournaient dans leurs foyers.

A Drachenfels tout était triste et silencieux, car à la publication de la victoire s'était jointe celle de la mort de Roland, et quiconque venait au château ne voyait que des figures blêmes et des yeux baignés de pleurs.

Aussi profondément que l'amour était enraciné dans le coeur de la fille, aussi profonde fut sa douleur, lorsqu'elle apprit la confirmation de sa mort. Son caractère religieux et mélancolique ne trouva de consolation que dans les prières et la ferme croyance de ce revoir un jour. Elle résolut d'attendre cette réunion dans le saint lieu d'un couvent.

Les parents qui ne pouvaient offrir à leur fille de plus grande consolation que celle de la religion, la laissèrent partir quoi qu'à regret, et comme ils avaient une grande influence, ils abrégèrent le temps de son noviciat et la virent bientôt prendre le voile.

La plus profonde tristesse régnait dans le château, qui naguères brillait d'une espérance couleur de rose.

Il se passa quelque temps sans qu'il y eut de changement. Tous les matins les parents affligés, regardaient de la plate-forme du château dans le jardin du couvent, et y apercevaient leur fille

qui leur faisait un signe d'amitié et se retirait de suite dans la chapelle.

Un jour rependant un rayon de l'ancienne splendeur rejaillit sur le château, car une troupe splendide de cavaliers se montra au pied du Dranhensfels et le gardien entonna gaiement son cor d'usage.

Les portes s'ouvrirent et Roland entra dans le château avec le sourire sur les lèvres, mais il disparut aussitôt, lorsque le maître le regarda avec effroi et que la mère tomba dans des convulsions alarmantes.

Le chevalier effrayé par un pressentiment de mauvais augure, demanda vivement et d'une voix entrecoupée où était la fiancée. Le père le conduisit en silence à la plate-forme du château, et lui montra le couvent dont la situation sur le Rhin était charmante et offrait à la vue un jardin agréable.

Nous crûmes au bruit de votre mort, chevalier, et elle y est entrée, pour déplorer son sort et le vôtre. Un cri de douleur s'échappa de sa poitrine, et en proie au plus profond chagrin, il cacha son visage dans ses mains.

Ensuite comme poussé par les furies du désespoir, il sortit, monta à cheval et descendit la montagne à travers les mauvais chemins jusqu'au bord du Rhin, dont les flots se jouaient de leur murmure et semblaient se moquer du chevalier.

Vis-à-vis du Drachenfels s'élevait le château

Rolandseck. Le héros y séjourna plusieurs jours et plusieurs semaines; il regardait dans le couvent, et se consumait dans une profonde mélancolie.

Un soir qu'assis sur la plate-forme il était plongé dans ses tristes réflexions il entendit vibrer les cloches du couvent, et il vit qu les nonnes avec des cierges à la main portaient au cimetière un cercueil drapé de noir. Elles y déposèrent le cadavre avec le chant plaintif du de profundis.

Emu jusqu'au fond de l'âme, Roland joignit les mains, et pleura. Son écuyer entra et lorsqu'il vit son maître prier et pleurer, il essuya les larmes qui mouillaient ses paupières et dit tout bas :

Monsieur, la comtesse de Drachenfels.

Je le sais, répliqua Roland, selle mon cheval, et partons que je puisse bientôt la rejoindre.

Le héros fit encore beaucoup d'exploits. Enfin dans un combat contre les Maures en Espagne il termina ses jours et atteignit le but qu'il désirait.





Frédéric et Gela.

Je ne puis m'empêcher de faire mention encore une fois du caractère au moyen âge dans la tradition suivante, à laquelle j'ai donné à dessein cette place.

Dans le 12^{ème} siècle le château, dont il ne reste aujourd'hui que des débris près de Gelhausen, brillait dans toute sa force et toute sa splendeur.

Ce château était le séjour favori du jeune Frédéric descendant de l'empereur Barberousse, qui y passa les plus beaux jours de sa jeunesse dans le chant, la chasse et autres amusements de l'adolescence.

Le châtelain vieillard respectable, qui avait pour le héros naissant une affection toute paternelle, avait deux filles dont l'une gracieuse et bien élevée, du nom Gela, enflamma le coeur du duc, qui se sentit entraîné vers elle par un penchant irrésistible.

Son amour pour Gela jetait de profondes racines dans son jeune coeur, et un jour qu'il rencontra la fille seule, il lui prit la main lui déclara sa passion et s'en alla.

Il passa plusieurs jours entre la crainte et l'espérance, en s'efforçant d'épier son amante, mais cela fut en vain, Gela évitait sa rencontre autant que possible.

Triste de ne pas avoir vu sa bien-aimée depuis long temps, et dans l'incertitude de s'être trop avancé auprès d'elle, il alla se promener une après-midi dans la campagne et rencontra la fille étonnée et vermeille qui cherchait des fleurs.

Elle voulut fuir, cependant lorsqu'elle vit que le dépit altérerait les traits du jeune homme, elle s'arrêta, lui offrit la main, et balbutia en baisant les yeux et en rougissant.

Je vous aime Frédéric, et je vous attendrai ce soir dans l'église, Alors elle s'en alla pour le livrer à son bonheur.

La nuit étendait son voile et Frédéric se rendit à l'église. Il s'écoula des heures entières, jusqu'à ce que Gela accourant avec légereté et prestesse s'assit près de lui et se laissa presser sans résistance contre son coeur. De chastes baisers et de tendres paroles se détachèrent de leurs lèvres, car leur amour était semblable à celui des enfants qui sont heureux, lorsqu'ils peuvent s'asseoir ensemble, les uns près des autres.

Plusieurs semaines s'écoulèrent et toutes les nuits ils étaient devant l'autel, filant le parfait amour, et n'ayant pas d'autre désir que celui de rester toujours comme cela.

Mais il en fut autrement. Le cri de guerre retentit en Allemagne, et les chevaliers se parèrent de la croix. L'ardeur du combat s'empara aussi de Frédéric, et lorsqu'il en parla à Gela, elle l'engagea à partir, pour acquérir de la gloire, et à ne point négliger de cueillir des lauriers, en restant près d'elle.

Ils se séparèrent au milieu des pleurs et des baisers. Frédéric lui promit de l'épouser, quand même il devrait lutter avec le monde entier.

Il revint en qualité de héros expérimenté couvert de gloire, et rechercha sa Gela, à laquelle il avait consacré son amour, et rapporté son jeune coeur intact.

Au lieu de félicitation, il reçut un billet; et lut; stupéfait et consterné il pleura à chaudes larmes.

Frédéric, écrivit la fille, tu es duc et ton épouse doit être une princesse de ton rang. Je me retire dans un couvent, car je veux conserver pour toi mon amour pur et sans tache.

En qualité de jeune homme comme en qualité d'empereur il resta fidèle à Gela. Il porta toujours sur lui cette lettre dans toutes ses campagnes, et même dans les bras de son épouse, elle ne perdit point sa place dans son coeur, car il s'était choisi une fiancée qu'il ne pouvait pas aimer.

En réminiscence de Gela, il fonda Gelashausen, aujourd'hui Gelnhausen.



Drachenfels.



Sur les ailes de la fantaisie je ramène mon lecteur au Drackenfels que nous connaissons déjà par la tradition de Roland.

Le château est situé sur la plus haute montagne des sept Montagnes, et souvent les nuages passent en dessous, et en dérobent la vue.

La tradition suivante nous apprend ce qui suit touchant sa fondation.

Un dragon féroce et hideux habitait un jour une caverne de cette montagne, et ravageait les environs d'alentour. A l'effroi que ce monstre répandait de tous côtés, vint se joindre encore la guerre qui éclata entre les tribus chrétiennes et leurs voisins payens. Mais le Dieu des batailles des anciens Germains accorda la victoire à ses fidèles, et ils retournèrent dans leur patrie

au milieu des cris d'allégresse, chargés de butin, et avec un grand nombre de prisonniers parmi lesquels, il y avait une fille très gracieuse et de noble extraction. Les chefs des chrétiens, et principalement l'affable et humain Otfried la voyaient avec plaisir et s'enflammaient d'amour pour elle. Lorsqu'on en vint au partage du butin et que chacun voulait avoir cette fille, on se disputa, et ce fut avec beaucoup de peine qu'on pût éviter un combat meurtrier.

Pour mettre dans le camp un terme à ce désordre, on résolut de consulter la prêtresse de la nuit, et d'abandonner le sort de la fille à la sentence de celle-là.

Si la beauté de la prisonnière est telle, qu'elle puisse engendrer parmi nous la haine et l'inimitié, personne ne doit la posséder, et il faut la jeter au dragon; telle fut la réponse de la prêtresse à l'égard de sa décision.

Contre cette sentence de mort, il n'y avait rien à discuter, car tout le peuple l'approuvait. Otfried profondément ému et en proie à la plus amère douleur s'enfuit, lorsqu'on conduisit la fille vers la montagne, où le dragon s'était installé.

Le peuple regardait avec une surprise mêlée de curiosité, le dénouement de ce spectacle. La fille marcha solennellement d'un pas ferme et résolu vers la caverne, de laquelle sortait la vapeur méphitique du monstre, dont les exhalaisons vénéneuses influaient sur les animaux et les

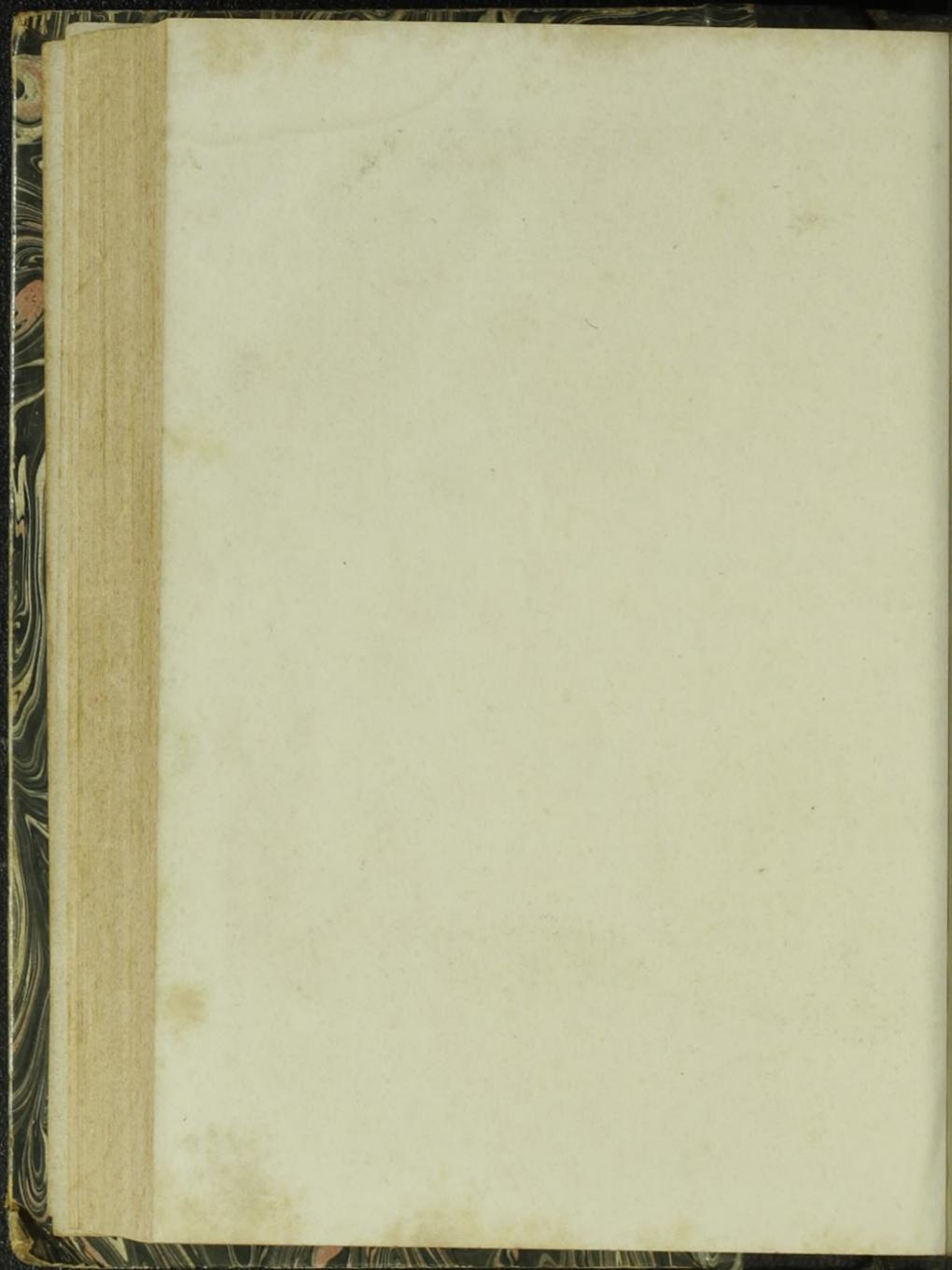


J. Haselwander del.

Stahlstich v. I. H. G. R. H.

Die Büsserin.

Mainz, Hahn'scher Verlag.



plantes d'alentour; il s'avança en rampant et regarda avec ses petits yeux en coulisse, la fille qui tremblante d'effroi et de dégoût n'osait bouger; alors aux cris des spectateurs, il s'élança sur la fille, puis comme frappé de la foudre, il s'arrêta à ses pieds.

Le peuple était en admiration, la fille était pâle et tremblante, mais devant elle parut Ottfried qui plongea son épée dans les flancs du monstre; il créva en poussant des hurlements effroyables.

Des cris de joie retentirent dans les airs, lorsqu'on apprit l'enchaînement des faits, et le salut de la fille. Des centaines d'hommes accoururent au lieu de la scène, et les accompagnèrent tous deux à la maison, où les rivaux mêmes félicitèrent Ottfried d'avoir par une action courageuse sauvé cette charmante fille.

Lorsque la multitude se fut retirée, Ottfried demanda à la fille qui priait en silence.

Qui t'a donné la force d'aller au devant de ce monstre et de supporter sa vue? Les plus forts tremblent devant lui, et le plus courageux n'aurait pas risqué, ce que toi débile comme tu es, as bravé.

La fille tira une croix de son sein et la lui présenta, en disant:

Cette croix est le talisman qui me rend forte

et courageuse, car ce qu'elle nous enseigne, ne craint ni la mort ni la tombe.

Ottfried regarda cette croix avec étonnement ; cependant lorsque la fille en eut donné la définition, cela lui parut clair, et il se fit baptiser.

La fille offrit à son sauveur sa main, car elle avait pour lui de l'amour et de la reconnaissance. Ottfried fit bâtir Drachenfels en l'honneur de son épouse et rendit son peuple heureux.



Stromberg.



Lors de son départ pour la Palestine, Diether de Schwarzeneck habitait le château Argenfels, et y fit la connaissance de Bertha, la plus jeune fille du comte.

Il partit d'Argenfels avec la ferme résolution à son heureux retour, d'épouser cette aimable fille, et il paraît que sa demande avait trouvé bon accueil, car de la fenêtre du château, une tête bouclée et tressée suivait des yeux le chevalier qui s'éloignait à petits pas.

Le chevalier Diether qu'entraînait l'ardeur du combat fut fait prisonnier par les Sarrasins et transporté dans les prisons de Ptolemée.

Le chevalier y passa ses jours dans l'ennui et la paresse. Il était tristement assis derrière la grille, en pensant à la patrie et à son amante, à laquelle il voulait bâtir une chapelle, s'il plaisait au ciel de lui accorder la liberté.

Sa prière fut exaucée. Un jour ses gardiens paraissaient plus troublés et plus occupés qu'à l'ordinaire. Un cliquetis d'armes résonnait sourdement dans sa cellule et se mêlait aux Allah des Maures.

Le chevalier passa des heures entières dans l'attente et l'inquiétude. Enfin après avoir attendu en vain ses gardiens, les portes s'ouvrirent et les guerriers de la croix entrèrent et brisèrent ses fers. Après sa délivrance le chevalier assista encore à plusieurs combats, puis il retourna dans sa patrie, car la politique de cette fatale querelle lui était devenue claire pendant sa captivité, et il reconnut que la croix avait été prêchée par le pape, non pas en l'honneur de Dieu, mais pour tenir la chevalerie en respect.

Arrivé dans le canton de sa patrie, il regarda comme un premier devoir de se rendre à Argentfels pour présenter ses hommages à sa bien-aimée. Mais au lieu du château il ne vit avec effroi que des ruines. Un berger lui raconta

qu'une bande de brigands, avait attaqué, pillé et détruit le château.

Le berger ignorait ce qu'étaient devenues les filles, mais il pouvait assurer qu'elles s'étaient sauvées, car on ne les avait pas vues parmi les captifs.

Diether triste et abattu retourna chez lui, échangea son costume de chevalier pour celui de pèlerin, et parcourut la contrée sous ce travestissement.

Epuisé de fatigue après une longue marche, et déçu dans l'espérance de découvrir la retraite de son amante, il arriva à un hermitage sur le Stromberg, et résolut d'y demander l'hospitalité. Mais quelle fut son étonnement lorsqu'au lieu d'un ermite, il vit une femme agenouillée devant la croix d'un bois brut, et profondément ensevelie dans sa prière. Il s'arrêta respectueusement et attendit la fin de l'oraison. Après qu'elle se fut levée, il avança vers elle pour la saluer; mais à peine l'eut-il entrevue, qu'il s'écria avec un transport de surprise et d'admiration, Bertha! et il tomba à ses pieds.

Bertha s'inclina vers le favori de son cœur et le pressa contre son sein. La soeur vint aussi, attirée par les cris de joie, et félicita le chevalier avec affabilité.

Diether apprit dans le courant de la soirée, qu'un chevalier ennemi de leur père, avait pro-

fité du départ de l'empereur pour assiéger le château Argenfels et y mettre le feu.

Le père fut tué en poursuivant les malfaiteurs, et elles s'étaient sauvées par un couloir souterrain, et avaient été accueillies par un charbonnier.

Après la mort de leur père, elles avaient résolu de passer leurs jours dans la solitude. Mais, à présent, il faut renoncer à ce projet, et venir avec moi au château, répartit Diether.

Toi, Bertha, tu sais que ton image m'a suivi partout, et que sans toi, je ne saurais être heureux.

Bertha lui pressa la main tendrement et s'accola fortement contre sa poitrine. La soeur au contraire, déclara résolument vouloir rester dans la solitude.

Diether fidèle à sa promesse fit construire une chapelle sur le Stromberg. Mais avant qu'elle ne fut achevée, Bertha était déjà en qualité d'épouse dans son ménage, et les deux époux vécurent pendant de longues années dans une parfaite félicité, aimés et considérés de tout le monde.





Treuenfels.



Quiconque a parcouru les vallées romantiques de la Transylvanie, a dû connaître le Treuenfels sur lequel y a un autel portant le nom de Lib. Les autres lettres sont illisibles, et la chapelle qui entoure la pierre de l'autel est une ruine couverte de ronces et de fleurs sauvages

Le chevalier Balther, suivant la tradition, avait un château féodal dans la Transylvanie, et était un vieillard courageux et violent. Il avait promis sa fille Lida au jeune chevalier Schott de Grünstein, et il attendait tranquillement la fin de ses jours, qui semblaient vouloir se prolonger encore jusqu'au déclin de l'automne.

A cette époque Engelbert 1. occupait le siège épiscopal de Cologne, et gouvernait son pays avec une attention toute paternelle, et de sages institutions. Il faisait beaucoup de bien aux pauvres, améliora les lois et éleva la bourgeoisie en restreignant avec énergie l'arrogance des gentils-hommes.

D'après cela, il n'était pas étonnant, qu l'Archevêque fut aimé et vénéré des bourgeois, et par contre accusé de défiance et de partialité par les

chevaliers. Ses ordonnances devinrent odieuses, et ses indulgences peu lues et critiquées

Le chevalier Balthar, quoi qu'il ne fut pas adonné à la rapine qui s'était peu enracinée chez les chevaliers, prit cependant en haine les ordonnances et les exhortations de l'Archevêque, ainsi que les privilèges de la bourgeoisie, qu'il regardait comme une atteinte à l'honneur et au crédit de la chevalerie.

Son langage véhément réprouva Engelbert, et comme sa maison était très fréquentée, ses discours ne contribuèrent pas peu à augmenter le mécontentement contre l'Archevêque.

Un soir en présence de plusieurs chevaliers, parlant sur le même sujet, il se mit à tempêter et fulminer contre un nouvel édit qui venait de paraître; c'est en vain qu'un des chevaliers le contredit, en lui objectant la puissance de l'Archevêque contre laquelle il n'y avait rien à opposer.

Le vieillard courroucé devint encore plus furieux et s'écria :

Si vous étiez des hommes, vous tiendriez bon ensemble, vous vous coaliserez contre cet arrogant prélat, et lui rabattriez son caquet.

S'il m'en était apparu un semblable dans ma jeunesse, je lui aurais fait voir que la chevalerie ne se laisse pas insulter de la sorte impunément, mais vous autres, vous êtes des blancs-becs sans courage.

Au discours du vieillard emporté, les chevaliers mornes et silencieux baissèrent les yeux; on aurait dit que les ailes d'une sombre résolution voltigeaient autour de la salle. Tout à coup un chevalier se leva, prit un gobelet et s'écria :

Amis et gentilhommes, le chevalier Balther a raison, car si nous tenions ensemble, nous réunirions une force capable de contenir l'arrogance du prélat. Que ceux qui partagent mon sentiment prennent le gobelet et portent un toast à la fidélité de notre coalition contre notre ennemi commun !

Alors les gobelets s'entrechoquèrent, car les paroles du chevalier avaient enflammé tous les coeurs, attendu qu'elles étaient l'expression de ce qui se passait dans leurs âmes.

La soirée fut fatale. Les coalisés conspirèrent contre la vie de l'Archevêque, le guettèrent sur la route au retour d'un petit voyage, et l'assassinèrent.

Cette action excita l'horreur et la vengeance. L'empereur fit poursuivre et arrêter les assassins. Toutes les enquêtes désignèrent Balther comme le chef de la conspiration, et l'on envoya sur le champ des troupes pour s'emparer du chevalier et raser son château.

Les impériaux s'approchèrent doucement du château où l'on ne s'attendait à rien, et s'y précipitèrent comme la foudre. Le château fut in-

cendié presqu'avant que le chevalier s'en aperçut. Liba désespérée accourut vers son père et l'arracha aux flammes qui l'entouraient; elle le conduisit en tout hâte dans le couloir secret, se réfugia avec lui dans la profondeur de la forêt.

Séparée du monde et ignorée des ennemis, elle vécut dans la forêt avec son père endommagé par les flammes et dont la vue s'affaiblissait de jour en jour. Elle lui prodiguait ses soins avec un amour constant, et cherchait des racines et des fraises pour le rafraîchir. En parcourant la forêt ils parvinrent à un rocher, où il y avait une grotte; elle y conduisit son père qui dans cet intervalle était devenu aveugle, et lui prépara un gîte de feuillage et de mousse épaisse.

Souvent lorsqu'elle était assise près de lui et qu'elle tâchait de l'égayer par ses discours, il s'approchait de sa tête et lui baisait les yeux. Dans la prière, ses lèvres étaient tremblantes, et il levait ses yeux humides et éteints vers le Tout-puissant, qui pèse les fautes et juge les actions.

Il sentait profondément ce qu'il avait fait, et se lamentait, non pas pour lui, mais pour sa fille à laquelle sa colère inconsidérée avait à jamais ravi le bonheur.

Un jour qu'ils étaient assis sur le rocher, car Balthar voulait aussi jouir de la chaleur du soleil, sa fille s'agenouilla devant lui, et les mains

du vieillard se jouaient dans les boucles de ses cheveux, ou carressaient ses joues délicates, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre. Le coeur de Liba tressaillit, et sa respiration s'arrêta, lorsqu'elle vit derrière un buisson la taille élancée d'un chasseur, qui parcourait tristement la forêt.

Schott! voulait s'écrier la fille, mais le cri expira dans son gosier, car le fantôme de la vengeance qu'elle aperçut sur la tête de son amant semblait la menacer et la plonger dans le plus grand désespoir. D'abondantes larmes coulèrent de ses yeux et elle se mit à prier en levant les mains au ciel.

O mon Dieu! si nous avons péché, pardonne nous, et mets fin à nos tourments.

Amen! dit le vieillard en joignant les mains avec ferveur, et levant les yeux vers l'Être suprême.

Alors d'un nuage fuyant avec la rapidité d'une fêche, la foudre s'élança et le fracas de tonnerre retentit dans les cavités et les gorges des montagnes.

Schott de Grunstein qui avait vu l'éclair et voulut en poursuivre les traces, se trouva tout à coup près des cadavres de l'amante et du vieillard qui dans la mort même paraissaient encore sourire.

Saisi d'épouvante et plein de respect pour l'expédient de la Providence, il se prosterna et pria. Cela lui fut poignant, mais pourtant il reprit courage, car il était clair et évident que

c'était le Tout puissant qui avait exaucé leur prière, pour les délivrer des peines et des tribulations de ce bas-monde.

Il ensevelit les cadavres à la place où il les avait trouvés, et il y fit élever une chapelle dont l'autel portait et porte encore aujourd'hui le nom de Liba. Mais le rocher où la fille prit soin du père, en sacrifiant ce que le coeur d'une fille a de plus sacré: son amour, reçut le nom de Treufels (rocher de la fidélité).



Alten-Ahr.



Il y a un château en ruine sur l'Ahr dont la tradition suivante court parmi le peuple.

Le dernier comte d'Altenahr avait deux charmantes filles, qui étaient aussi tendres et sensibles, que magnanimes et courageuses; elles étaient l'orgueil de leur vieux père et l'égayaient dans ses vieux jours, en sorte qu'il disait souvent, plutôt mourir que de perdre mes filles.

Un jour deux pages entrèrent par différentes issues dans le château.

Le vieux comte les reçut et prit leur message.

Après en avoir pris connaissance il passa à l'appartement des filles, et leur remit à chacune une missive.

Elles la lurent, rougirent et regardèrent leur père d'un air de doute.

Eh bien, mes filles dit-il doucement, que dois-je répondre aux messagers?

Quelle demande? répartit l'ainée, la fille du comte Altenahr est trop fière, pour donner sa main à un brigand.

Et toi? dit le vieillard à la plus jeune. Celle-ci lui sauta au cou.

Mon père, je pense comme Rosa!

Je vous remercie, mes enfants. Ces deux chevaliers sont des brigands. Ils nous feront la guerre, mais plutôt mourir que de s'unir à une famille de brigands.

Il déchira les lettres, en remit les morceaux aux porteurs et les laissa partir.

Quelques jours après les mêmes messagers apportèrent des déclarations de guerre et un peu plus tard une troupe de cavaliers campa autour du château et le cerna.

Le comte appela ses gens, soldats expérimentés qui lui étaient entièrement dévoués; il les

rassembla dans la salle de ses ayeux, et il entra au milieu de ses deux filles.

Cavaliers, dit-il, et amis! Les chevaliers qui nous font la guerre, ont demandé la main de mes filles, mais elles ont refusé leur proposition. Croyez-vous qu'ils aient raison, et voulez-vous périr avec nous, plutôt que de rendre le château, ou est ce un tort, et préférez-vous vous retirer, et vous joindre à eux.

Plutôt la mort! cria-t-on de toutes parts.

Cavaliers, nous combattons et ne nous rendrons à aucun prix.

Mais les assiégeants qui connaissaient la force du château, ne se hâtaient point de l'attaquer; ils résolurent de repousser leurs excursions, en se contentant de les prendre par la famine.

Plusieurs semaines se passèrent, les vivres commençaient à manquer.

Le comte rassembla de nouveau ses gens; mes amis! leur dit-il, les provisions du château sont épuisées, et nous n'avons plus d'autre ressource que de tenter encore une sortie; si elle ne réussit pas, il nous faudra mourir de faim. Je vous laisse itérativement la faculté de vous retirer.

Non, non, plutôt la mort s'écrièrent-ils.

Eh bien, préparez vous au combat!

L'attaque fut repoussée. Ceux qui étaient restés intacts retournèrent au château et se dévouèrent à la mort.

Les cavaliers gisaient malades, et comme eux les deux filles.

Le typhus causé par la famine survint, et enfin le vieillard était auprès des cadavres de ses deux filles, et entouré de ceux de ces cavaliers. Son corps était courbé, mais son esprit était droit. Il entra dans la salle d'armes, se revêtit d'une armure, descendit dans l'écurie sella son cheval favori, puis sauta dessus, et le lança ventre-à terre sur la plate-forme du rempart élevé. Mandit soit votre lacheté, avec laquelle vous restez inactifs, au lieu de nous attaquer dans un assaut honorable! Puisse notre malédiction retomber sur vous; et moi, vous vaincre encore aux élans de la mort!

A ces mots, il enfensa ses éperons dans les flancs de son noble coursier, et en franchissant le rempart, il se précipita dans la profondeur de l'Ahr, qui comme un réseau serpente à travers les campagnes fleuries.

Le chevalier et le cheval furent mis en pièces. Les ennemis témoins de ce trait d'héroïsme inouï, en prirent une telle épouvante qu'ils s'enfuirent.

L'armée envoyée à leur secours arriva trop tard. Ils trouvèrent à la vérité un camp abandonné, mais aussi un château dépeuplé. Ils enfoncèrent les portes, et pénétrèrent dans le fort jonché de cadavres. Saisis de douleur et d'effroi à ce sanglant spectacle, ils se retirèrent, car une

sainte horreur ne leur permettait pas de prendre possession d'un lieu, où les hommes étaient morts avec une telle résignation.

Personne n'habita plus le château. Il servit de catacombes aux derniers descendants de la races des comtes d'Altenahr.

Les deux brigands auteurs de ce forfait, furent assaillis, vaincus et enfermés dans des cachots où ils moururent. Leurs châteaux furent rasés et leurs armoiries détruites.

Aujourd'hui le château est entièrement délabré. Le temps de la chevalerie est passé, mais sa sublimité règne encore parmi nous.



Cologne.



est avec la plus profonde douleur que nous regrettons la perte du nom de celui qui dans son génie a conçu le plan de la magnifique et gigantesque structure du dôme, et transmis à la postérité.

La vue de ce temple divin nous remplit

d'admiration, et nous y adorons le créateur, quoi que le nom de son fondateur soit éteint.

Mais il est doublement touchant, que la bouche du peuple ait tenu compte de la perte de ce nom et ait cherché à l'envelopper d'un voile mystérieux.

La tradition suivante dans son cercle enchanteur fait mention du maître sans nom.

L'architecte du dôme depuis plusieurs années se montrait à ses concitoyens, sombre et pensif; tantôt enseveli dans la lecture de ses livres, tantôt solitaire à l'ombrage de chênes et de hêtres à l'entour du dôme.

Le but de ses efforts était de construire un édifice magnifique, mais jusqu'à présent il avait en vain cherché à rassembler ses idées. Il ne tirait que de l'indifférence et du mécontentement de tout ce qu'il avait médité et réfléchi.

Tourmenté par l'impatience et comme saisi d'une fièvre ardente, il se jeta sur son lit, et alors semblables à des esprits malins, les différents plans qu'il avait projetés chantaient et dansaient devant son imagination exaltée et lui faisaient des signes ironiques et moqueurs. En revanche un plan resta couvert d'un voile impénétrable, et quand le maître voulait lever ce voile, le parchemin lui échappait, et du bout levé, une ancienne idée souvent rejetée le regardait en ricanant. Animé par un trouble délirant, le maître

aspirait en soupirant à l'image voilée, qui gesticulait devant lui et le conduisait vers un rocher couvert des ombres de la nuit. Alors le voile tomba tout à coup; avec un cri de joie le maître voulut se saisir de l'image, mais elle planait disparaissant dans les airs, et se précipita dans la profondeur.

Torturé par une inquiétude mortelle et couvert d'une sueur froide, le visionnaire s'éveilla. Son cœur palpitait, mais son esprit était sain et clair, et il se convainquit qu'il avait vu clairement devant ses yeux, le merveilleux auquel il aspirait depuis tant d'années.

O, s'écria-t-il douloureusement, pourquoi cette image ne paraît-elle pas encore une fois! seulement encore une fois que je puisse la saisir dans toute ses parties! Il lui sembla entendre une décrépitation dans un coin obscur de l'appartement. Une fumée grisâtre s'éleva, et prit plusieurs formes. Effrayé et pressentant quelque malheur, le maître voulut se lever, mais un léger ricanement le retint, et devant lui parut satan, dans les traits duquel la joie du mal, et le triomphe mystérieux s'accouplent rarement.

Seras-tu content, si je représente encore une fois cette image à ton esprit, dit-il en grinçant des dents au visionnaire plus étonné qu'effrayé, et qui s'écria avec véhémence: apporte la moi, et je te donnerai ce que tu demandes.

O, je ne veux rien! rien du tout! seulement une bagatelle! Signe ce petit parchemin, et tu la verras.

Le maître réfléchit en tremblant, car l'écriture brillait comme du feu; il balança; mais alors Satan lui montra un autre parchemin couvert d'un voile gris, et n'étant plus maître de lui, il s'empara avec une courageuse résolution du rouleau fatal.

Pâle et pouvant à peine respirer il le parcourut, mais il le rejeta aussitôt en s'écriant:

Impudent! retire-toi de moi; tu demandes deux âmes, la mienne et celle du premier qui se rendra à l'église! Ah, prends la mienne, mais je ne veux pas entraîner personne dans le malheur.

Eh bien, adieu, maître, tu ne trouveras jamais le plan.

Le diable cacha le parchemin voilé dans sa poitrine, en entr'ouvrant un peu le voile, de manière à ce que le maître put apercevoir une partie du plan. Attiré par les lignes, plongé dans toute la profondeur de ses recherches, et dans le tourment de l'illusion, il contemplait fixement et avec des regards avides l'image que Satan cachait dans son sein, avec précaution.

Vaincu par son impulsion et son ambition, le maître saisit l'écrit qu'il avait rejeté. Halte,

ne retire pas ce parchemin. Je te donne mon âme, et même quelques années de moins que celles stipulées dans l'écrit.

Non! non! signe ou adieu! Le diable feignit de s'en aller, mais le cri du maître le retint! il revint, et le maître ayant signé reçut en échange le plan.

Il s'était écoulé plusieurs années depuis cette nuit, et la construction du dôme était déjà avancée au point d'y pouvoir recevoir la première bénédiction.

Certainement le dôme était encore bien loin d'être achevé, et il n'y avait seulement qu'un petit coin où les fidèles pouvaient faire leurs prières, mais c'en était assez pour que l'on pût juger de la magnificence quand le tout sera fini.

Le maître fut encensé de tous cotés. L'Archevêque l'attira à sa cour et les nobles s'estimaient heureux de pouvoir le fréquenter. Son nom volait de bouche en bouche, et sa gloire parut être aussi affermie que les fondements de son édifice.

Le maître était indifférent à toute espèce de démonstration en sa faveur et sombre dans toutes les réjouissances en son honneur. Un chagrin secret le fit pâlir insensiblement, et comme l'époque à laquelle l'archevêque devait bénir ce qui était achevé, s'avavançait à pas de géants, une inquiétude dévorante ne lui laissait ni repos ni cesse.

Les bourgeois hochaient le tête avec défiance, et par des gestes significatifs désignaient le front, lorsqu'ils voyaient l'architecte parcourir les rues comme un spectre inquiet. Des bruits mystérieux se répandirent d'abord en petit et comme en plaisantant, ensuite ils devinrent monstrueux et attestant la vérité, et l'on évita le timoré qui fuyait la société et préférait s'enfermer pour être seul.

Ces bruits parvinrent également aux oreilles de l'Archevêque, et comme il était déjà affligé depuis long-temps du changement farouche du maître, il se proposa de l'interroger et de l'exhorter à la pénitence s'il avait quelque chose sur la conscience.

Ferme dans sa résolution l'Archevêque fit venir l'architecte, et par des paroles bienveillantes il le toucha jusqu'au fond de l'âme.

L'architecte dont les soucis cuisants étaient un martyr ne put plus, aux discours affectueux du prélat, supporter plus long-temps le mystère qui lui pesait sur la poitrine, et il le lui communiqua les larmes aux yeux.

Lorsqu'il eut fini, le prélat s'agenouilla et pria, ainsi que le maître, mais ce dernier ne pouvait pas prier, seulement des sanglots importuns s'échappaient de sa poitrine, et expiraient en un rire forcé sur ses lèvres.

Vous vous êtes gravement compromis, maître, s'écria l'Archevêque en se relevant; non seule-

ment dans le salut de votre âme mais aussi dans celui d'autrui. Allez à la maison et tâchez d'invoquer le ciel. Je vais prier également, et peut-être que Dieu vous pardonnera et me fera savoir comment le mal se détournera de nous.

Pâle et défait l'architecte se traîna jusqu'à sa demeure et tâcha de faire ce que le prélat lui avait conseillé. Mais il lui semblait que le ciel s'était fermé devant lui et que la puissance infernale lui eut tourné la parole sainte en dérision. Il jeta avec un cri de désespoir le livre sacré dans un coin, se frappa la poitrine et le front, et tomba sans connaissance sur le plancher.

Que l'on s'imagine la consternation des bourgeois de Cologne, lorsqu'ils apprirent que le premier qui était entré au dôme, avait été la proie du diable.

On évita avec horreur la place et la maison du maître, et même de prononcer son nom, comme si cela devait déjà mettre en relation avec satan.

La partie achevée du dôme qui attendait l'inauguration, était comme tout l'emplacement de l'édifiée, déserte et abandonnée.

C'est avec regrets qu'on parlait dans les cabarets de la bénédiction de l'oeuvre, et le prélat lui même réfléchit sur la manière de faire disparaître l'ombre qui s'était attachée à l'édifice.

A cette époque il y avait dans les prisons de l'archevêché, une fameuse fourbe qui attendait

son jugement. Elle n'apprit pas plutôt la perplexité où se trouvaient le prélat et toute la bourgeoisie, qu'elle s'offrit d'entrer la première dans l'église. Seulement si cela lui était accordé on devait aussi lui permettre de tromper le diable autant que possible.

L'offre de cette fameuse pécheresse, autrement belle et mixte personne, fut rapportée à l'Archevêque, qui après une mûre délibération avec ses conseillers ecclésiastiques, se détermina à l'accepter.

Au jour de l'inauguration, tout le clergé se rassembla ainsi que noblesse et la bourgeoisie, hommes, femmes, et enfants, tout accourut pour être témoin de cet étrange spectacle.

Après une longue attente de la foule bruyante, les portes de la maison de villes'ouvrirent tout à coup, et six robustes valets en sortirent portant une caisse couverte, et riant sous cape.

Les cloches retentirent et la foule sachant que la victime du diable était dans la caisse, s'en éloignait autant que possible.

Le cortège se mit enfin en mouvement. En avant et derrière la caisse il y avait des moines avec de l'eau bénite et des goupillons, ensuite des enfants de chœur avec des encensoirs, puis le grand chapitre, les prévôts, les diacres, enfin l'Archevêque entouré des nobles et des représentants de la communauté; la milice en armes

fermait la marche, ainsi que la foule immense du peuple.

Il n'était nullement question du maître.

Le cortège étant arrivé au dôme, l'Archevêque prononça une oraison funébre, où le choeur répétait les dernières strophes. Après cette prière deux valets citadins ouvrirent les portes de l'église à une certaine distance et avec effroi; la caisse s'ouvrit, et il en sortit une femme qui en rampant sur les pieds et les mains entra dans l'église; elle n'y fut pas plutôt entrée qu'elle fut accueillie avec des gestes et des grimaces épouvantables, par Satan qui lui tordit le cou avec d'effroyables coassements.

Tout d'un coup il s'enfuit en poussant d'affreux hurlements. L'Archevêque se mit à genoux, ainsi que toute la foule, et le diable grinça des dents en menaçant du poing, et s'enfuit directement laissant après lui une odeur méphytique, vers la maison de l'architecte dont l'âme se débattant dans les airs s'envolait avec Satan vers les régions infernales.

A peine le diable eut-il disparu, qu'une femme sortit de la caisse et entra dans l'église, en s'agenouillant et levant les yeux vers le ciel. Le prélat qui reconnut que l'exorcisme du diable était rompu, entra dans l'église en prononçant des Alleluia, et le peuple le suivit en tressaillant et avec des acclamations de joie.

Les valets traînèrent en pouffant de rire, hors de l'église le cadavre d'un cochon enveloppé d'un vêtement de femme, qui avait été sacrifié au diable. En revanche on trouva l'architecte cruellement défiguré, assis près de sa table, la nuque torse, le fatal plan devant lui et le livre sacré souillé sur la plancher.

On l'enterra secrètement. Mais la fourbe qui avait dupé le diable entra dans un couvent, car le voisinage du prince de l'enfer, était devenu un peu trop délicat dans sa conscience.



Le matador du lion.



l'hotel de ville de Cologne, il y a deux tableaux (l'un sur la saillie de devant, l'autre sur la saillie dans le fond de la cour) qui rappellent l'action héroïque du bourgmestre de Gryn. C'est une marque véritable du courage des bourgeois et nous reconcilie un peu avec la rudesse de ce temps là, qui par quelques uns est encore appelé le bon temps.

L'histoire des villes rhénanes est presque en elle même une lutte continuelle de la bourgeoisie contre les intrigues de la politique oppressive des despotes spirituels, qui se souciaient fort peu de l'empereur, dont ils étaient en quelque sorte les régents.

Un de ces tyrans se montra dans la personne de Conrad Hochstetten prélat fier et ambitieux qui occupa en 1237 le siège archiepiscopal après l'assassinat d'Engelbert 1^{er} (voyez Treuenfels).

Engelbert 1^{er} était un prince et un prélat sage, vaillant et instruit, tandis que ledit Conrad était tout-à-fait le contraire, et il en vint au point, que les habitans s'opposèrent à ses attentats à la constitution municipale, et qu'enfin ils prirent les armes sous Mathieu d'Overstolz.

Conrad marcha avec ses troupes contre les rebelles et essaya une défaite honteuse. Encore plus irrité contre les impudens qui avaient osé le braver, mais cependant avisé, il tacha d'obtenir par la ruse ce qu'il ne pouvait avoir par la force. Il réussit à semer la discorde entre les bourgeois et à s'emparer du gouvernement de la ville.

Son successeur Engelbert II. marcha sur ses traces. Il fit entourer la ville de fortifications, et garnir de troupes.

C'est alors que les bourgeois s'aperçurent qu'ils avaient été honteusement dupés; mais la

force que l'Archevêque déploya les intimida, et ils obéirent à ses ordonnances en murmurant il est vrai, cependant avec crainte. Mais comme le gouvernement du prélat devint de plus en plus oppressif, Eberhard homme décidé, fit un appel à ses concitoyens pour se réunir et combattre contre l'opresseur.

Le bourgmestre de Gryn se joignit au noble Eberhard, et comme une étincelle incendiaire, la pensée de la liberté enflamma tous les coeurs. Le tocsin retentit de toutes parts, et à ces sons d'alarme se joignirent le cliquetement des armes et les vociférations de guerre des citoyens.

Cologne s'était changé en un camp. Les remparts de la tyrannie furent détruits et la ville libre.

Le prélat furieux rassembla une armée, et marcha contre Cologne. Il fut obligé de capituler et de reconnaître le droit des bourgeois.

Engelbert fit son entrée à Cologne. Il rassembla les chefs de la bourgeoisie, et pour se venger contre eux, il les renferma traîtreusement dans son palais, qui dans ce moment était occupé par ses troupes. En même temps son frère envoya une troupe considérable de gens armés à Cologne; mais les citoyens attentifs à cette manoeuvre, se jettèrent sur eux, enfoncèrent les portes du château et firent prisonnier le traître d'ecclésiastique.

A la faveur d'une haute protection on lui rendit la liberté, mais sous la condition de ne plus inquiéter la ville.

L'Archevêque ne pensait certainement pas à tenir sa parole. Il réfléchit au contraire aux moyens, comme son prédécesseur le triompher par l'astuce, et avant tout le rendre de valeureux bourgmestre impuisant, car il n'ignorait pas qu'il était l'âme de toute la bourgeoisie.

Pour s'en défaire il machina le plan suivant :

Il avait dans son donjon à Bonne où il résidait un lion qui fut transporté à Cologne. Deux prévôts du chapitre invitèrent le bourgmestre pour s'entendre avec lui au sujet d'une fête de réconciliation, et l'attirer dans le donjon, où le lion était renfermé.

Le bourgmestre fut à la vérité surpris de l'invitation des deux prévôts, mais confiant dans son droit et soutenu par son courage à l'épreuve il refusa les avis de ses amis et se rendit à l'invitation.

Après le repas ils le conduisirent çà et là, pour voir les curiosités. Une porte s'ouvrit et lorsqu'il fut entré sans rien soupçonner, la porte se ferma immédiatement sur lui, avec des éclats de rire.

Gryn qui reconnut d'abord avec surprise, indignation et effroi l'infâme piège qu'on lui avait

tendu, fut encore bien plus épouvanté, lorsqu'il vit un lion qui dans toute la majesté de sa férocité naturelle, le regardait avec des yeux étincelants, rugissait excité par la faim et la voracité, et enfin battait ses flancs de sa queue touffue.

Le courageux bourgmestre n'eut que le temps, lorsque l'animal furieux s'élança contra lui, de fourrer sa main gauche dans son manteau et de tirer son épée. Mais Gryn tombé à terre, eut la présence d'esprit d'enfoncer son bras gauche dans la gueule du lion, et de lui percer les flancs de la main droite. Cette action d'un courage inoui, eut lieu à l'improviste, et étourdi de sa victoire, dans une émotion irritante le matador du lion légèrement blessé, tomba à geoux près du lion tué, et remercia le seigneur de l'avoir sauvé d'un si grand danger.

Il attendit long-temps pour voir ce qu'il arriverait. Le toesin retentissait encore une fois annonçant un nouveau malheur dans la ville. Le bruit des armes et des trompettes se joignait au son lugubre des cloches, et bientôt après ses amis furent introduits par les deux prévôts tremblants dans la salle où le noble maire étendu près de l'animal tué, leur tendit la main.

Un cri de vengeance se fit entendre dans toute la ville, quand on apprit cette noire trahison. Les deux prévôts furent pendus, et le bourgmestre porté en triomphe à la maison où il

guérit de sa blessure. Les bourgeois se plainquirent à l'empereur. L'Archevêque pardonna à tous les conjurés et aprouva la pendaison de ces deux misérables.

Le stratagème de gagner la basse classe et de la rendre jalouse contre les patriciens lui réussit mieux. Il en résulta une guerre civile dans laquelle le parti de l'Archevêque, sous la direction de Weissen, du comte de Limbourg, et des affinis d'Engelbert fut battu.

Les Overstolzen le parti des patriciens remportèrent une victoire complète, chassèrent les étrangers de la ville, et attirèrent dans leur parti les citoyens qui avaient été éblouis par d'Archevêque.

Pour accroître leur puissance, ils firent une alliance offensive et défensive avec les comtes de Geldern, Julich, Berg et Katzenellenbogen, qui furent aussi nommés juges experts entre la ville et l'Archevêque.

Engelbert dont la fureur augmentait à chaque défaite, attaqua les comtes avec la ville, principalement Julich et ravagea son territoire.

Alors les fédérés réunirent leur armée et livrèrent bataille aux troupes du prélat dans les plaines de Julich et Lechnich, où l'Archevêque qui commandait en personne fut non seulement vaincu mais aussi fait prisonnier.

Le comte de Julich transporta en triomphe

son ennemi spirituel à Cologne et ensuite le retint prisonnier dans le fort Niedeck sur la Ruhr. Là pour sa honte et la joie des habitans il était obligé de se montrer publiquement pendant quelques heures dans une cage de fer.

Plus tard par l'intercession du noble Albertus magnus, d'abord instituteur à Cologne ensuite évêque de Ratisbonne, le comte lui donna la liberté, mais il n'y survécut pas long-temps; il mourut de chagrin et de honte.



Les chevaux blancs.



Du temps de la grande peste qui régna en Allemagna (1440) l'épouse chérie de monsieur d'Aducht vint à décéder victime de ce cruel fléau, et fut inhumée par son époux extrêmement affligé.

Les fossoyeurs qui avaient vu avec cupidité

les riches ornements que dans sa piété le vieil époux avait donnés à la défunte, ouvrirent pendant la nuit la tombe et brisèrent le cercueil.

La défunte se leva en soupirant et s'assit, tandis que les fossoyeurs prirent la fuite. La femme qu'on avait cru morte, revint à elle peu à peu et s'effraya. Lorsqu'elle vit où elle était, et les circonstances qui l'y avaient amenée. Elle cria au secours, mais personne ne l'entendit. Elle se leva d'elle même et se traîna toute tremblante, et d'un pas chancelant jusqu'à la maison.

La nuit était obscure lorsqu'elle arriva à la maison au marché neuf, (elle existe encore aujourd'hui.) Elle frappa et refrappa jusqu'à ce que l'époux ouvrit la fenêtre et demanda ce que signifiait ce bruit. C'est moi, ton épouse Richmodis que tu as cru morte. O descends vite, cher époux, car le froid et la terreur épuisent mes forces. Tu me sembles bien impertinente, de faire de telles plaisanteries avec un homme affligé. Non pas, mon cher, c'est moi même, je vis encore. C'est aussi impossible, qu'à mes chevaux de monter les escaliers.

Alors il entendit le bruit des pas de ses deux chevaux blancs dans l'escalier, et lorsque le maître vint tout effrayé il les vit tous les deux à la fenêtre cintrée qui regardaient en dehors.

En toute bête et non pas sans effroi, il descendit, ouvrit la porte et reçut son épouse faible et exténuée dans ses bras.

Ils vécurent encore long-temps tous les deux dans le plus parfait accord. En réminiscence de cette nuit, le maître fit confectionner deux têtes de cheval, et sceller sur le devant de sa fenêtre, où elles restèrent encore long-temps.

Fin.

